

Bibliothèque numérique

medic@

Chanteclair

26e année. - Romainville : Carnine Lefrancq, 1931.



Phantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)
TEL. COMBAT 01-34 P. C. SEINE 25.195

26^e ANNÉE

N° 274

JANVIER 1931



MARCELLE TINAYRE

LA LEÇON DU BERCEAU



Pastel de DELABERCHÉ
Photo Henri Mannel

— Si nous rentrions à pied? dit le mari.
Il regardait le pavé sec, la rue tranquille, bleue par le petit jour charmant de quatre heures. Pauline, un peu frissonnante sous la redingote de peluche noire transformée en sortie de bal, répondit:
— Comme tu voudras.

Ils habitaient, à l'humble lisière d'un quartier chic, dans une petite rue, entre les Ternes et les Batignolles. Louis Desmoulins releva le col de son pardessus. Par la grande porte cochère, les derniers échos de la fête montaient comme des ondes à la berge d'un lac. Un doux silence baignait les maisons touchées par l'aube.

Soudain, une auto déboucha de la cour d'honneur, frôla le couple indécis et fila, emportant des blancheurs d'hermine, des fusées d'aigrettes, un scintillement diamanté. Pauline Desmoulins prit le bras de son mari.

— Eh bien! fit-elle, partons vite.

Elle relevait, sous sa redingote un peu démodée, la traîne soyeuse de la robe qui avait été sa robe de noces. Ses petits pieds frémissaient d'humiliation dans leurs modestes souliers de satin

blanc. Louis la sentit nerveuse et fâchée. Alors, il commença ses doléances coutumières sur la fatigue des veilles et l'obligation d'aller au bureau le lendemain.

— Toi, tu pourras dormir. Tu as de la chance...

— Et Bébé?... La femme de ménage se reposera d'avoir passé la nuit. Qui s'occupera de la petite?

— Que veux-tu! Des gens comme nous, un ménage d'employés, des demi-pauvres, ne devraient pas aller dans le monde.

— Une fois par an, chez ton patron!... Il n'invite pas tous ses employés.

— Il m'invite parce que mes grands-parents l'ont obligé, autrefois, quand il était jeune et pas riche. C'est encore gentil, à lui, de ne pas oublier ça; mais je me passerais bien de l'honneur, à cause de la dépense.

Pauline ne répondit pas. Des balayeurs surgirent:

— Hé! purée, ça met des souliers blancs et ça n'a pas de quoi payer un sapin.

La jeune femme entendit la réflexion brutale du guenilleux. Elle aurait voulu que son mari levât sa canne et rossât l'insolent. En philosophe, Louis se contentait de rire.

— Il est impoli, l'animal, mais il a raison...

Ils arrivèrent chez eux. La femme de ménage, qui les attendait, partit, en hâte, bouffie de sommeil et grommelante.

Dans la chambre conjugale, tout disait l'économie, les humbles devoirs, la vie étroite; mais, près du lit de pitchpin commun, il y avait un

LA RAPIDITÉ ET L'INTENSITÉ DE L'ACTION DE LA
CARNINE LEFRANCQ S'EXPLIQUE PAR CE FAIT. QU'ELLE EST
PRÉPARÉE AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF
CONCENTRÉ, SANS ADDITION DE SANG NI D'ALBUMINE

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

berceau singulièrement joli, voilé de mousseline et de dentelle, un berceau presque luxueux. La nacelle reposait sur un filet de soie; le mât tordu qui soutenait les rideaux portait un nœud d'azur à son faite. Pauline avait passé bien des heures à broder ce tissu diaphane qui protégeait sa petite fille. Ce berceau était son œuvre et son innocent orgueil.

Louis Desmoulins dormait déjà, la tête tournée vers la muraille. Debout devant l'armoire à glace, Pauline contemplait son visage embelli par la fatigue, sa longue forme si fine gainée de satin blanc. Ses yeux étaient moins bleus qu'à l'habitude, cernés, tristes et profonds, d'une profondeur qui l'étonnait elle-même. Qu'y avait-il d'obscur et de troublé dans le clair abîme de ces prunelles?

Elle pensa : « Je suis jolie... », et une figure masculine, une figure amoureuse, s'interposa tout à coup entre ses yeux et son miroir. Alors, précipitamment, elle se dévêtit, se coucha et voulut dormir vite, la lampe éteinte...

Dormir? Elle était trop fiévreuse. Des sensations ressuscitaient, des idées contradictoires s'enchaînaient avec la logique imprévue qu'ont les imaginations des fous.

Pauline se souvenait. Elle revivait sa jeunesse de fille pauvre, affinée par les lectures, le théâtre et cette atmosphère parisienne qui hâte la floraison des âmes féminines, vite écloses, vite séchées. Mariée à dix-neuf ans, en pleine crise sentimentale, éprise de l'amour plutôt que de l'époux, elle avait perdu l'une après l'autre, en si peu de temps, ses illusions d'adolescente. Louis était ce qu'on appelle, avec une nuance dédaigneuse, un « bon garçon », mais ce n'est pas aux « bons garçons » que rêvent les jeunes filles.

Une femme romanesque, un mari excellent et ennuyeux... Il ne manque plus qu'un troisième personnage et voilà l'éternel vaudeville en action qui recommence. Cette fois, le troisième personnage, au lieu de précipiter la triste aventure de Louis Desmoulins, l'avait empêchée, ou tout au moins retardée. Et ce troisième personnage, cet agent providentiel, c'était la petite fille, l'importante Mlle Chérie, qui dormait dans le berceau magnifique.

Pauline Desmoulins adorait cette enfant, un peu tard venue, — après cinq ans de mélancolie résignée; — elle l'adorait, comme une chose divine et comme un joujou. Aux devoirs pénibles de la mère, l'incurable romanesque mêlait de la grâce, de la fantaisie, de la joie, et elle faisait de l'élevage, parfois rebutant, une sorte de passionné poème.

Un an, deux ans passèrent ainsi. Mlle Chérie quitterait bientôt le berceau trop petit. L'ardente

maternité de Pauline devenait plus calme; la jeune femme accepta de sortir quelquefois; elle alla au théâtre; elle fit quelques visites chez les Morin; elle rouvrit les livres délaissés...

Et voici qu'un homme entra dans sa pensée, sinon dans sa vie. Rencontré cinq ou six fois chez Mme Morin, il avait ébauché une cour respectueuse qui s'enhardissait. C'était un beau garçon, qui, certes, n'était pas un « bon garçon », spirituel, artiste, curieux de la femme. Ce qu'il valait, ce qu'il voulait, Pauline n'en savait rien; mais au piège des apparences, son imagination de rêveuse s'engloutissait comme un pauvre oiseau.

Cette nuit même, pendant une valse où il l'avait sentie plus molle, presque abandonnée, il avait risqué une déclaration précise et une vague demande de rendez-vous. Pauline n'avait pas répondu...

Maintenant, couchée dans l'ombre, la fièvre aux poignets, le cœur presque fou, Pauline songeait. Le choc de l'aveu reçu, ébranlant son âme, détachait la mince illusion de bonheur qui masquait le vide de sa vie, comme une couche de plâtre couvre les crevasses d'un mur. Elle ne voyait plus, en elle-même, l'épouse résignée, la mère joyeuse, mais seulement la créature délicate, l'imaginative, l'amoureuse condamnée au perpétuel et vain monologue, à l'inutile lamentation du rêve insatisfait.

Et elle se rappela une romance qu'elle chantait autrefois :

Ninon, Ninon, que fais-tu de la vie?...

Que faisait-elle de sa vie, elle, moins jeune que Ninon et qui n'avait pas d'amour?

... Elle ouvrit les yeux. La chambre était toute noire, mais un fil pâle séparait les rideaux, et, près du lit, une blancheur semblait monter des ténèbres. Puis, les ténèbres devinrent transparentes; la blancheur se dessina, émergea, telle une barque immobile sur le nocturne océan. Elle avait une nacelle de soie, cette barque, et des voiles de mousseline.

Pauline étendit la main, toucha le berceau. Ainsi le naufragé s'accroche à la barque de sauvetage.

Cependant, les ténèbres refluaient devant le jour, emportant sous leurs vagues le limon des mauvais désirs, les épaves des mauvais songes. Elles s'évanouirent dans le coin le plus reculé de la chambre, et le berceau parut, stable et tout entier visible, petite arche qui porte une destinée.

Pauline pleurait doucement, confuse et rassurée. Et, sur le mât tordu, le nœud d'azur flottait comme un pavillon de victoire.

MARCELLE TINAYRE.

« En plus de sa valeur alimentaire, on doit ne pas oublier la réelle valeur opothérapique du Suc musculaire, qui semble agir autrement que par la valeur énergétique qu'il apporte, et qui le fait souvent préférer à la Viande crue elle-même, malgré sa moindre valeur alimentaire. »

— OPOTHERAPE —

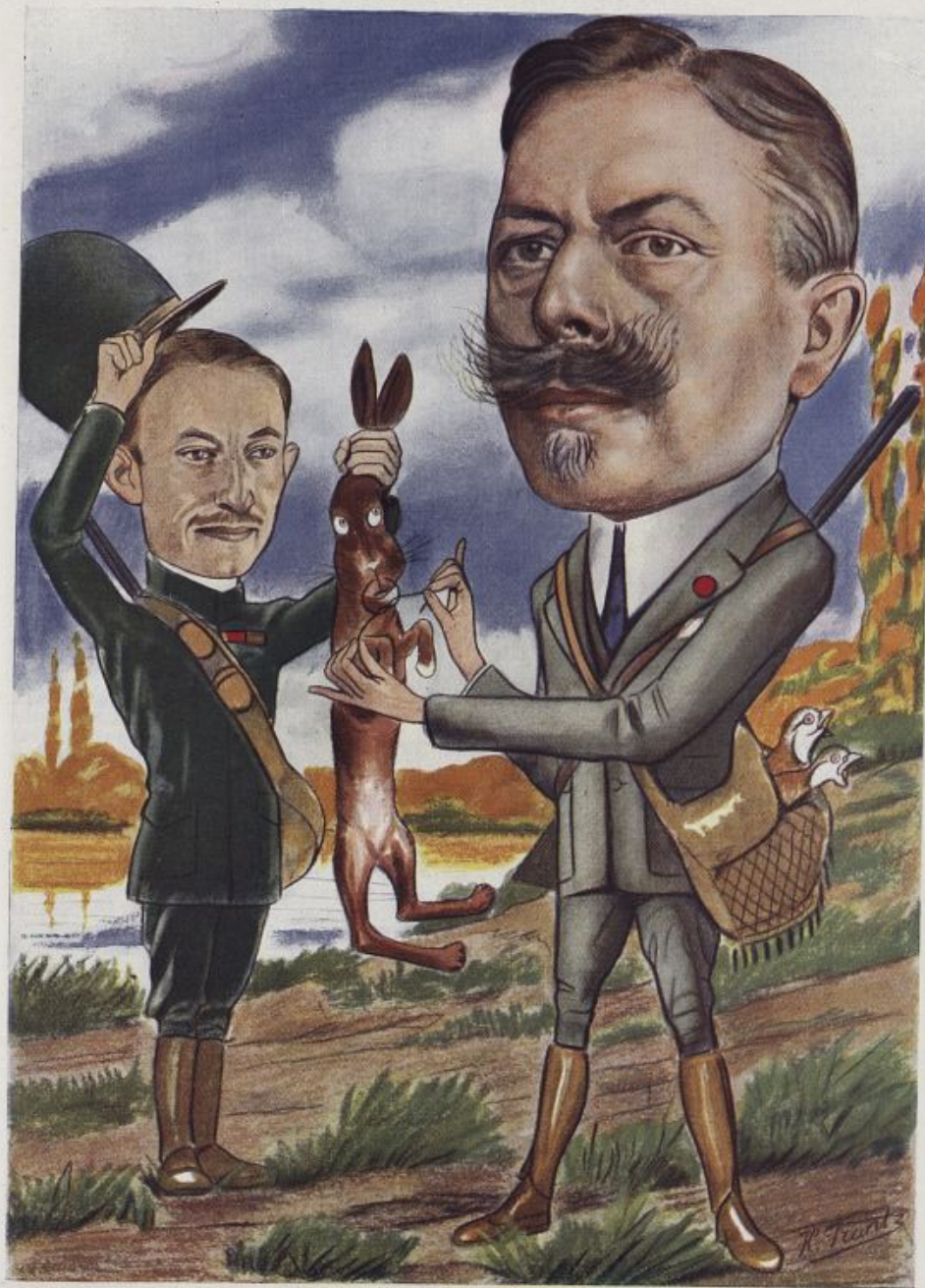
Paul CARNOT, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux



«..... Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE LEFRANCQ est parfaitement tolérée, et aussi qu'elle possède une EFFICACITÉ THÉRAPEUTIQUE RIGOREUSEMENT COMPARABLE à celle du suc musculaire frais.»

HOPITAL DE VILLEPENTE,

Extrait du Rapport du D^r LEFÈVRE, Médecin en Chef.



Le Professeur OMBRÉDANNE
de la Faculté de Médecine de Paris

RICHARD WAGNER

MES PREMIERS PAS DANS PARIS

C'est avec une curiosité impatiente que j'attendais notre entrée dans ce Paris tant désiré. Tout d'abord, je n'éprouvai que de la déception, car je ne ressentis rien de l'impression grandiose produite par Londres. Tout me parut plus étroit, plus resserré que je n'avais pensé et les fameux boulevards surtout ne répondirent en rien à mon attente. J'étais furieux de devoir fouler pour la première fois le sol de Paris dans une affreuse petite rue, celle de la Jussienne, où s'était arrêtée notre monstre de diligence. La rue Richelieu, où se trouvait la librairie de mon beau-frère, ne m'en imposa guère non plus, comparée aux rues du West End de Londres. Et lorsque je dus regagner la chambre garnie, louée pour nous, dans la rue étroite de la Tonnellerie, qui relie la rue Saint-Honoré au marché des Innocents, je me sentis comme avili.

Une impression consolante vint heureusement atténuer mon découragement. Sur la façade de notre hôtel garni se trouvait un buste de Molière avec cette inscription : *Maison où naquit Molière*. Cela me parut de bon augure. Une chambre petite, mais agréable et bien meublée, d'un prix modeste, nous accueillit au quatrième étage. Des fenêtres, nous plongeions dans la fourmière prodigieuse des rues d'alentour et nous nous demandions avec effroi ce que nous étions venus chercher par là.

Avénarius, qui devait retourner à Leipzig pour y épouser ma sœur cadette Cécile et la ramener à Paris, me recommanda à la seule connaissance qu'il eût dans le monde musical. C'était un Allemand, E.-G. Anders, attaché à la Bibliothèque royale, au département de la musique. Anders ne tarda pas à venir nous voir dans la maison natale de Molière et j'appris à connaître en lui un des rares hommes dont le souvenir, quoiqu'il ne pût m'être que très peu utile, est resté un des plus émouvants de ma vie.

...Le sujet de nos conversations était presque toujours le même ; nous délibérions sur les voies à suivre pour atteindre rapidement mon but de me faire connaître à Paris. L'arrivée des lettres de recommandation promises par Meyerbeer entretint mon bon espoir. Le directeur de l'Opéra, M. Duponchel, me reçut dans son bureau ; il lut la lettre de Meyerbeer à travers un monocle

qu'il se fourra dans un œil et ne manifesta aucune émotion. Il avait, sans doute, ouvert déjà bien des lettres de ce genre venant de Meyerbeer. Il me congédia et ne me donna plus jamais signe de vie.

Le vieux chef d'orchestre Habeneck, lui, me témoigna une sympathie réelle. Il se déclara prêt, si je le désirais et si on en trouvait le temps, à faire jouer quelque chose de moi dans une des répétitions d'orchestre des concerts du Conservatoire. Malheureusement, en fait de composition orchestrale, je n'avais rien qui pût convenir, sauf

mon ouverture de *Christophe Colomb*. Comme elle m'avait procuré tant d'applaudissements à Magdebourg, grâce aux trompettes militaires prussiennes, je la considérai comme l'œuvre sortie de ma plume qui pouvait le mieux soutenir l'épreuve. J'en remis donc la partition et les parties d'orchestre à Habeneck et je pus ainsi raconter le soir à notre comité que j'avais fait mon premier pas vers le succès.

Quant à tenter de reprendre personnellement les rapports que j'avais eus par écrit avec Scribe, mes amis m'en détournèrent en me prouvant aisément qu'un homme aussi occupé que le célèbre auteur n'aurait guère de temps à donner à un jeune compositeur totalement inconnu. En compensation, Anders me fit faire la connaissance d'un M. Dumersan, avec lequel il était

lié. Ce dernier, à cheveux gris déjà, avait écrit une centaine de pièces pour de petits théâtres de vaudeville et il eût aimé, avant de mourir, se voir jouer sur une grande scène lyrique. Dépouvé de vanité d'auteur, il aurait volontiers accepté d'adapter en vers français un de mes opéras terminés. Nous lui offrîmes donc mon *Liebesverbot*, qui eût pu convenir au troisième théâtre lyrique, dit de la Renaissance. Ce théâtre était installé dans la salle Ventadour qui, après un incendie récent, avait été remise à neuf.

Dumersan mit en fort jolis vers français la traduction littérale des trois morceaux que je destinais à l'audition espérée. Au surplus, il me demanda d'écrire un chœur pour son vaudeville, *la Descente de la Courtille*, que l'on jouait aux Variétés pendant le carnaval.

Cette mission m'ouvrait une nouvelle perspective. Mes amis me conseillèrent d'écrire quel-



Bibl. Nat. - Estampes

	ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ TUBERCULOSE NEURASTHÉNIE - CHLOROSE		CONVALESCENCES - FAIBLESSE MALADIES DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN	
CARNINE LEFRANCO PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGRÉABLE FUMOUCHE - 78, Faub. St. Denis - PARIS				

ques petites mélodies que je pourrais offrir à des chanteurs connus pour leurs nombreux concerts. Lehrs et Anders me procurèrent des textes. Anders m'apporta un très innocent *Dors mon enfant*, d'un jeune poète de ses amis qui fut la première petite œuvre que je composai sur du français. Elle me réussit si bien que le soir, pendant que je l'essayais doucement au piano, ma femme me cria de son lit que cela vous endormait délicieusement. Je mis en outre en musique *l'Attente*, des *Orientales* de Victor Hugo, et une romance de Ronsard, *Mignonne*. Je fis paraître plus tard (en 1841), dans le supplément musical du journal *l'Europe*, publié par Lewald, ces bluettes dont je n'ai pas à rougir.

Alors, il me vint à l'idée d'écrire un grand air de basse avec chœur pour Lablache dans son rôle d'Oroviste, de la *Norma*. Lehrs dut aller à la recherche d'un réfugié italien qui pût en fournir le texte. Il le trouva et je menai à bonne fin, dans le style de Bellini, une composition à effet que j'ai encore parmi mes manuscrits. J'allai immédiatement l'offrir à Lablache. Un nègre aimable m'accueillit dans l'antichambre et voulut absolument me faire entrer chez son maître, sans même m'annoncer. Je m'étais figuré qu'il était très difficile d'être reçu par un tel personnage, et, m'attendant à être éconduit, j'avais exposé dans une lettre l'objet de ma demande : j'espérais me faire comprendre ainsi plus facilement que par une explication de vive voix. La familiarité du brave nègre me mit donc dans un embarras extrême. Je lui fourrai dans la main mon manuscrit et ma lettre, et, sans plus m'occuper de son étonnement ni de son insistance à m'introduire, je me hâtai de quitter la maison. Je comptais revenir chercher la réponse quelques jours plus tard. Lorsque je reparus, Lablache me reçut très aimablement, il m'assura que mon air était écrit à la perfection, mais que malheureusement il était impossible de l'intercaler après coup dans l'opéra de Bellini, représenté si souvent déjà.

La rechute dont je m'étais rendu coupable, en reprenant le style de Bellini fut donc inutile et l'infirmité de cet essai avait été bien vite démontrée. Je constatai qu'il me fallait des recommandations personnelles auprès des chan-

teurs et des cantatrices si je voulais entendre jamais mes autres airs chantés en public.

Aussi ma joie fut-elle grande quand Meyerbeer arriva enfin à Paris. Il ne témoigna guère de surprise du peu d'effet de ses recommandations ; au contraire, il crut bon de m'avertir qu'à Paris tout était très difficile et qu'ainsi je ferais mieux de chercher un modeste emploi. Il m'emmena dans ce but chez son éditeur, Maurice Schlesinger, et, m'ayant fait faire cette connaissance puissante il m'abandonna à mon sort et partit pour l'Allemagne.

Schlesinger, ne sachant trop à quoi m'employer et les gens auxquels dans ses bureaux je fus présenté sous sa haute protection (entre autres, le violoniste Panofka) ne m'étant utiles en rien non plus, je retournai à mes conseillers domestiques. Eux, du moins, m'avaient déjà procuré quelque chose : par exemple la traduction française, faite par un professeur parisien, des *Deux Grenadiers* de Heine. J'avais aussitôt composé

pour cette traduction un air de baryton dont j'étais satisfait.

Écoulant l'avis d'Anders, je me mis donc à la recherche de chanteurs et de cantatrices pour mes nouvelles compositions. Mme Pauline Viardot, à qui je m'adressai en premier lieu, parcourut les morceaux avec moi ; elle me dit sans hésitation qu'ils lui plaisaient, mais, tout de suite, elle m'exprima ses regrets de ne pouvoir s'en servir dans ses concerts. Même aventure avec une Mme Widmann qui, de sa belle voix de contralto, me chanta avec expression *Dors, mon enfant*, mais ne sut pas qu'en faire non plus. M. Dupont, troisième ténor au Grand Opéra, après avoir essayé ma composition sur la poésie de Ronsard, me déclara que ce texte vieux français ne serait pas goûté du public parisien actuel. M. Géraldy, chanteur de concert très apprécié et professeur de chant, qui me permit plusieurs fois d'aller le voir, me dit, lorsque je lui offris mes *Deux Grenadiers*, qu'il ne croyait pas possible de les chanter en public à cause de l'accompagnement final, qui rappelait la *Marseillaise* ; ce chant ne se faisant plus entendre qu'au bruit du canon et des fusillades dans les rues.

RICHARD WAGNER.



THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE - PLACE VENTADOUR
Bibl. Nat. - Estampes



LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

D^r HÉRICOURT
"LA ZOMOTHERAPIE" éditeur

La Carnine Lefrancq

DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages cupeptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

A ERASME

*O mon vieux maître Erasme, incomparable ami,
Je me plais aux leçons que ton bon sens distille,
Où ton esprit, armé de sa verve subtile,
Se livre tour à tour et se cache à demi.*

*Quand les pharisiens et les sots ont frémi,
Sur ton paisible seuil pressant leur foule hostile,
Tu n'avais que ta plume, ô maître, et ce beau style
Dans ton latin muet désormais endormi.*

*Tu souffrais de quitter les livres et tes Muses;
Mais, pour cingler le vice et démasquer les ruses,
Ta riposte pourtant vibrât comme un éclair.*

*Si j'ai bien pénétré dans ton âme profonde,
Enseigne-moi le franc-parler, et le mot clair,
Et le mépris des fous qui gouvernent le monde.*

(Paysages de France et d'Italie)

PIERRE DE NOLHAC.

ANTOINE ET CLÉOPATRE

*Tous deux ils regardaient, de la haute terrasse,
L'Egypte s'endormir sous un ciel étouffant
Et le Fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend,
Vers Bubaste ou Saïs rouler son onde grasse.*

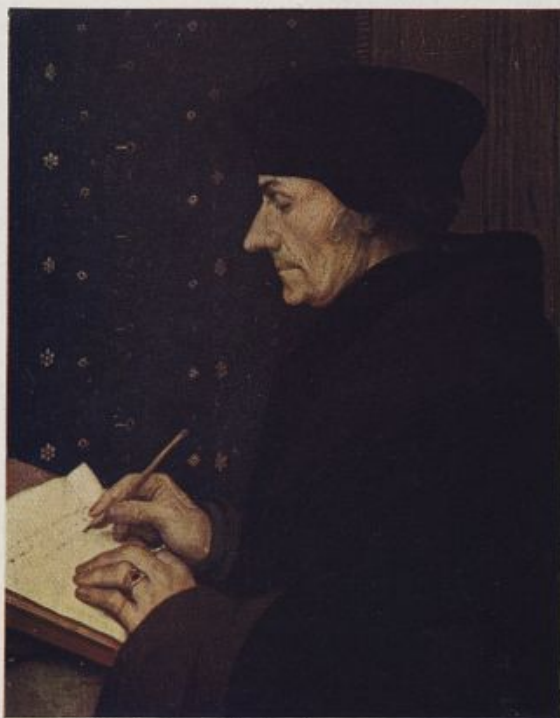
*Et le Romain sentait sous la lourde cuirasse,
Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant,
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant
Le corps voluptueux que son étreinte embrasse*

*Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires ;*

*Et sur elle courbé, l'ardent Imperator
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or
Toute une mer immense où fuyaient des galères.*

(Les Trophées)

J.-M. DE HÉRÉDIA.



PORTAIT D'ÉRASME

par HANS HOLBEIN (1497-1543). École allemande
PARIS - MUSÉE DU LOUVRE

LA GRIPPE

La grippe laisse souvent après elle un état de faiblesse générale avec dépression nerveuse, débilité musculaire et tendances névralgiques prononcées. Dans ces séquelles grippales, la **CARNINE LEFRANCQ** joue un rôle curatif des plus précieux. Son pouvoir reconstituant, aussi doux qu'énergique, s'exerce sur l'ensemble de la nutrition, accélère les échanges hématopoïétiques, ce qui favorise l'élimination des toxines humorales. De plus, le suc musculaire rehausse le tube digestif et stimule son travail glandulaire. C'est pourquoi la bonne foi des observateurs les plus consciencieux a placé la **CARNINE LEFRANCQ** au premier rang des rénovateurs moléculaires de l'organisme. Les anémies rebelles au fer, les affections thoraciques désespérantes, les névroses réfractaires à tous les traitements bénéficient toujours de cette forme, intensive et si commode, de la médication zomothérapique.

LE PROFESSEUR OMBRÉDANNE

Ombredanne Louis, est né le 5 Mars 1871, à Paris, Faubourg Saint-Antoine, où son père exerça la médecine pendant 45 ans, à quelques pas de l'Hôpital Saint-Antoine.

Externe des hôpitaux en 1893, interne en 1895, aide d'anatomie à la Faculté en 1896, prosecteur en 1899, chirurgien des hôpitaux en 1902, agrégé de chirurgie en 1907, il obtenait en 1925 la chaire de Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.

Le docteur Ombredanne fit de la chirurgie générale tant qu'il fut l'assistant et le collaborateur de Ch. Nélaton. Toutefois, pendant cette première période, déjà se marque sa tendance vers la chirurgie plastique, vers la chirurgie réparatrice, la chirurgie correctrice des malformations congénitales et acquises.

C'est de cette période que datent ses deux ouvrages : la *Rhinoplastie* et les *Autoplasties* signés en collaboration avec Nélaton, mais où Nélaton note la part presque exclusive prise par son élève à leur élaboration.

Un volume sur la *Chirurgie des muscles, des Tendons et des Aponévroses*, dans la collection Delbet et Le Dentu, est aussi un indice des mêmes tendances vers la chirurgie de l'appareil locomoteur.

Des travaux isolés sur le *genu valgum*, les *fractures de jambes*, les *fractures de l'astragale*, traduisent encore la même orientation. C'est à cette époque que fut construit l'appareil à anesthésie bien connu, qui depuis n'a jamais pu être modifié dans ses caractéristiques fondamentales.

En 1908, un événement survint, qui devait décider de l'orientation définitive de la carrière du docteur Ombredanne.

Son tour étant venu d'avoir la direction d'un service hospitalier, et le Service d'enfants de l'Hôpital Saint-Louis étant libre, il s'y installa, sur le conseil de Kirmisson et de Nélaton, et les premiers internes qu'il y rencontra sont aujourd'hui des maîtres : Cadenat, Toupet, Miginiac.

Dès lors se succèdent des travaux de spécialisation plus étroite, mais toujours inspirés par la même tendance à la chirurgie plastique. Passé à l'Hôpital Bretonneau, le docteur Ombredanne publie une *Technique chirurgicale infantile*, les *Petits défauts du Bec-de-Lièvre*, le *Procédé opératoire de l'orchidopexie transscrotale*, la *Technique opératoire de l'hypospadias*.

Avec son élève Quénu, il montre que le syndrome orchite aiguë des jeunes enfants traduit le plus souvent une torsion testiculaire.

La guerre éclate. Mobilisable sans délai, il rejoint Verdun, où lui est confié l'Hôpital militaire inachevé, au pied de la côte de Souville.

Dès le début de 1915, il envoie à Paris le premier travail de guerre sur la *Gangrène gazeuse*.

Revenu à l'intérieur, il publie en 1917, avec Ledoux-Lebard, un opuscule sur l'*Extraction des projectiles sous le contrôle intermittent de l'écran*. Enfin, après la démobilisation, il remplace Jala-guier aux Enfants-Assistés.

Dans la CHIRURGIE RÉPARATRICE ET ORTHOPÉDIQUE, gros traité dont il dirige la rédaction avec

Nové-Josserand et Jeanbrau, il rédige lui-même, d'après des observations de guerre, tout ce qui concerne la chirurgie plastique réparatrice de la face et les autoplasties des membres.

Depuis, Rapporteur au Congrès de Strasbourg sur le *Traitement des séquelles de la Paralysie infantile*, il publie une étude d'ensemble sur les *Arthrodèses du pied*. Au Congrès de Milan, il décrit ses *Dispositifs d'ostéosynthèse temporaire*, et leur indication.

En 1923, paraît le *Précis clinique et Opérations de chirurgie infantile*. C'est un succès, et une seconde édition en paraît dès 1925. Signalons-en un chapitre d'ensemble sur la *Chirurgie esthétique*.

C'est à la mort de Broca que le docteur Ombredanne a été nommé professeur de Clinique chirurgicale infantile.

Le professeur Ombredanne s'est alors efforcé de sortir de l'ornière, de ne plus faire la fastidieuse leçon de pathologie externe à l'amphithéâtre sous prétexte d'étudier un malade. Trois jours d'enseignement personnel, trois formes d'enseignements :

Le lundi, examen de nouveaux malades à l'amphithéâtre ; 20 à 40 malades inconnus, examinés immédiatement, diagnostics posés, directives du traitement formulées ;

Le jeudi, séance d'opérations expliquées, l'opérateur restant d'ailleurs en liaison par le microphone, avec les spectateurs assis à l'étage supérieur ;

Le vendredi, la leçon consiste surtout en projections à l'amphithéâtre de collections de diapositifs établis sur des photographies et des radiographies, et déjà même de films cinématographiques.

Le professeur Ombredanne est Officier de la Légion d'Honneur avec Croix de Guerre.



Photo G. de Neuville

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Ombredanne, fervent disciple de Nemrod, répare un "bec de lièvre" que lui présente son chef de clinique, le docteur FAIVRE, Prosecteur à la Faculté de Médecine.





LA LECTURE PROHIBÉE

par Charles OOMS
(1845-1900)
École d'Anvers.

« Nul ne pourra imprimer, recevoir, garder, vendre, acheter, donner aucun livre ou
« écrit fait ou composé par Martin Luther ou autres hérésiarques, sous peine d'être puni
« comme séditeux... »

(Extrait d'un Édît de Charles-Quint, 1555).

ANÉMIES GRAVES

APPLICATION
DE LA MÉTHODE
DE WHIPPLE

Boo Hépatie Sirop

TOUS LES
FERMENTS ET
PRINCIPES SOLUBLES
DU FOIE DE BŒUF CRU
TOLÉRANCE PARFAITE

L'Imprimeur-Gérant : M. H. ROUTIN, 193-194, RUE SAINT-MARTIN, PARIS.

1931 — PRINTED IN FRANCE.

Pho307



hantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)
TÉL. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25.125

26^e ANNÉE

N° 275

FÉVRIER 1931

L'ILLUSION PERDUE

J.-H. ROSNY Aîné
de l'Académie Goncourt.



qui se retrouvaient quotidiennement sur la plage, au creux des falaises et dans les labyrinthes du Palace. Le petit prince des fournitures était le plus riche : il possédait des costumes innombrables et un bracelet-montre où luisaient des rubis et des perlettes.

Sa mère, femme longue et faible, ne résistait à aucune de ses chimères. Toutefois, il n'était point blasé, ayant reçu des fées un sang pur, un estomac de dromadaire et une humeur joviale. Le soleil et le vent lui faisaient autant de plaisir qu'aux petits pauvres ; il pataugeait avec une allégresse triomphale et poussait des clameurs

Le jeune Georges Menclor, surnommé Zozo, prince des fournitures, parce que son père vendait en gros les matériaux et les outils qui servent à la fabrication des montres et des horloges, passait des jours heureux sur les rivages antiques de la mer océane.

Ils étaient une demi-douzaine de gamins et trois ou quatre gaminettes

d'enthousiasme lorsque les vagues déferlaient ainsi que des bisons colossaux ou des ours démesurés. L'envie lui était à peu près inconnue. Il se savait joli et solide ; il était celui que préféraient les fillettes et dont les mères aimaient à caresser les cheveux.

Cependant, un jour, la jalousie s'infiltra dans son âme. Il vint un petit garçon pâle comme les endives, hors les pommettes qui étaient rosées, avec d'énormes yeux verts où la fièvre allumait des flammeroles, des mains faibles et presque transparentes. Il habitait avec ses parents et deux tantes la villa des Tritons ; quand il se promenait, sa personne était l'objet d'une sollicitude extraordinaire. Comme il avait de la grâce, il inspirait aux passants, et surtout aux femmes, une pitié attendrie.

Elles disaient en une sorte de recueillement : « Pauvre petit !... » et lui souriaient avec cette douceur passionnée qu'elles ont devant une souffrance élégante.

Le petit prince des fournitures ne songeait plus qu'à cet enfant. Il en rêvait. Il lui trouvait une distinction et un charme infinis ; il enviait l'empressement quasi religieux du père, de la mère et des tantes, ce silence ému qui se faisait à son approche, ces regards qui le suivaient sur

ANÉMIES REBELLES
CONVALESCENCES DIFFICILES
MALADIES DE POITRINE
TOUTES FORMES DE DÉBILITÉ

QUAND VOUS AUREZ TOUT ESSAYÉ
SANS RÉSULTAT APPRÉCIABLE
SONGEZ A LA
CARNINE LEFRANCQ
Extrait de Suc Musculaire de Bœuf cru

la plage et le long de la chaussée... Par comparaison, il se faisait l'effet d'un petit rustre brutal.

Quand il entendait dire : « Il est tuberculeux au deuxième degré ! », l'immense souhait d'être comme lui faisait palpiter Georges. Si bien qu'ayant appris que de gros rhumes pouvaient donner le mal, il s'exposait, tout en sueur, aux vents du soir, il demeurait avec des habits mouillés sous la pluie, et même il se découvrait dans son lit lorsque les nuits étaient fraîches.

Il réussit à se donner une bonne bronchite. Comme sa mère le savait bâti à chaux et à sable, elle ne s'inquiéta guère, elle se borna à faire appeler un médecin quelconque, un maniaque qui, parce qu'il avait lui-même la poitrine faible, exagérait terriblement les diagnostics.

Quand il eut soigné le petit pendant quelques jours, il attira la mère à l'écart et lui dit :

— Je vous recommande les plus grandes précautions, madame, les soins les plus méticuleux...

Comme elle le regardait, épouvantée, le maniaque ne put s'empêcher d'ajouter :

— Je crains un commencement de tuberculose!...

Le petit prince des fournitures s'était glissé auprès de la porte... Il avait tout entendu. Une joie fervente faisait battre son cœur ; il se répétait avec ivresse :

— Tuberculose!... Tuberculose!...

Et lorsque, dans l'après-midi, ses camarades vinrent le voir, fou d'orgueil, il ne put garder son secret pour lui seul, il leur confia :

— Je suis comme l'autre... Je suis... Je suis tuberculeux!

D'abord atterré, la mère ne tarda pas à concevoir des doutes sur la compétence du bonhomme. Pour en avoir le cœur net, elle fit appel à un spécialiste renommé.

Il ne put venir que le lendemain. La joie avait eu sur le mal de Georges des effets salutaires. Il venait de passer une nuit de « sommeil en profondeur », comme dit le philosophe Izoulet, et sa toux s'était sensiblement améliorée.

La mère se garda bien de communiquer au survenant le diagnostic du confrère : elle croyait que les médecins se soutiennent, par devoir professionnel, et qu'ils ne se donnent point de démentis.

Le spécialiste était un optimiste qui traitait en partie ses malades par la foi. L'aspect de l'enfant lui inspira tout d'abord cette réflexion, que Georges jugea offensante :

— Il est râblé, ce petit homme!

Il ausculta mollement, écrivit une ordonnance sur une feuille de son carnet et déclara :

— Nous en avons pour quelques jours...

Ce qui remplit de mépris le prince des fournitures.

Les paroles du médecin rassurèrent un moment la mère, mais l'inquiétude reprit vite : l'examen avait été par trop sommaire.

Elle dit, avec un sourire timide :

— Vous savez ce que sont les mères, docteur... Si c'était possible, je vous serais reconnaissante de faire un examen approfondi.

Le médecin la regarda, haussa une épaule indulgente et, sans rien dire, il refit l'auscultation.

Quand ce fut fini, il déclara, plus gravement que la première fois :

— C'est une bronchite, madame, une bronchite! Rien de plus... rien de moins! Je n'ai rien à changer à mon diagnostic ni à ma prescription...

Georges, remarquant l'air sérieux de l'homme, sentit renaître ses espérances. Dès que la mère et le médecin eurent quitté la chambre, il se glissa derechef auprès de la porte.

Il n'entendit pas la question que sa mère avait posée, mais il entendit la réponse :

— Je vous affirme, madame, et vous pouvez me croire, qu'il n'y a pas la moindre trace de tuberculose chez cet enfant... C'est même, à mon avis, un sujet très réfractaire à cette maladie. Il est à peine utile que je revienne... Pour peu qu'on prenne les précautions élémentaires, la guérison se fera le plus normalement du monde...

La mère trouva le petit prince des fournitures en larmes. De gros sanglots secouaient sa poitrine. Il connaissait la forte amertume des illusions perdues :

— Mon petit... mon enfant chéri! exclamait-elle en le pressant contre sa poitrine... Tu as entendu : ce ne sera rien!

Mais lui, étreignant le cou de sa mère, avec des bras désespérés, suppliait :

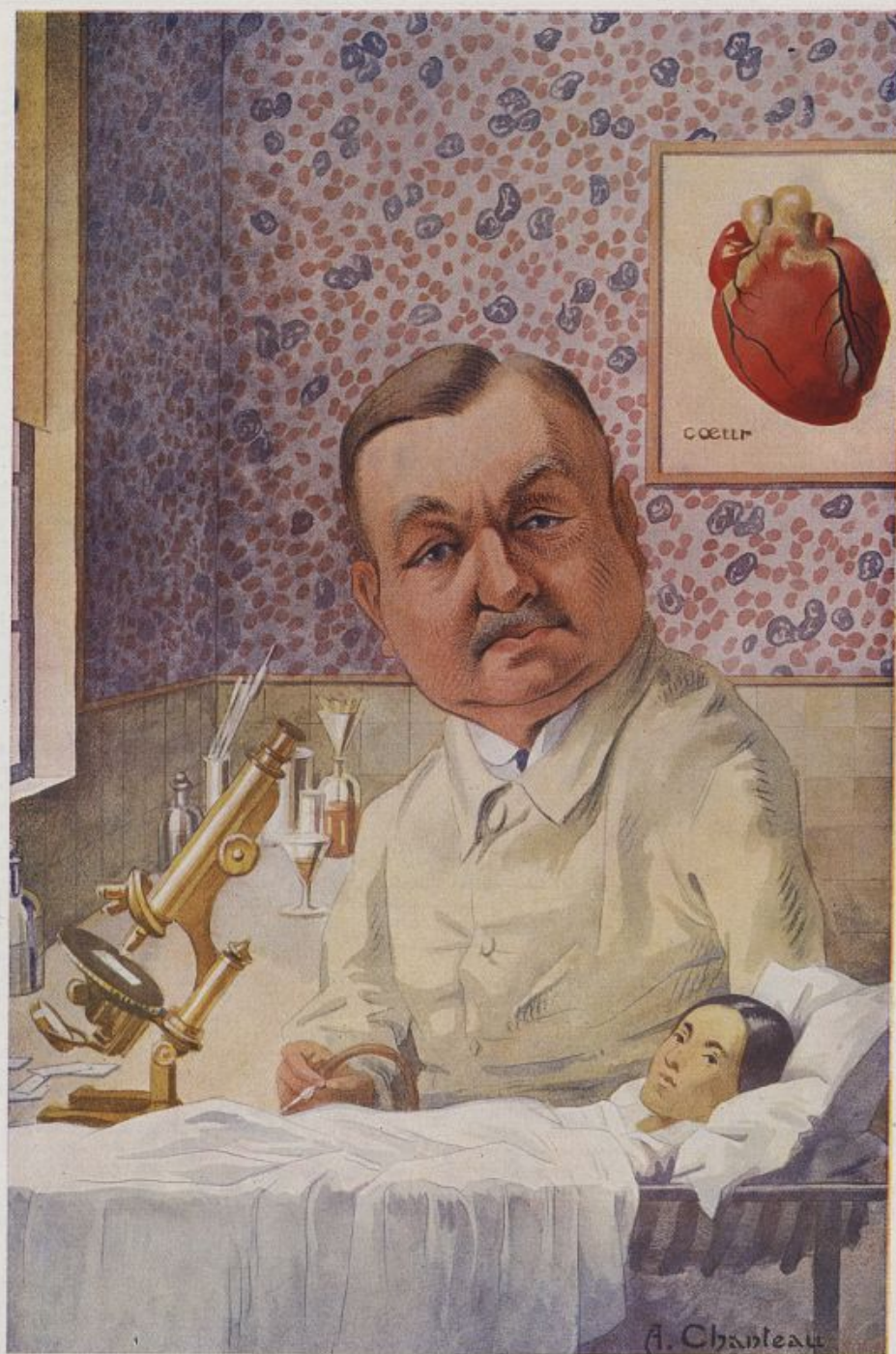
— Ecoute... tu ne leur diras pas... Ils croient que je suis tuberculeux... tu leur laisseras croire, pas... jusqu'à notre départ!

J.-H. ROSNY Aîné
de l'Académie Goncourt.

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps





Le Docteur AUBERTIN

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris

NORMANDS ET CANADIENS



SAMUEL DE CHAMPLAIN
Fondateur de Québec

Honfleur...

Une petite église de pierre, construite à la fin du XIV^e siècle, tout près des remparts, sur le bord de la vieille ville hérissée de toits à pignons. Autour rampent des ruelles tortueuses, des étages surplombent, des combles se penchent, des lucarnes s'ouvrent dans l'ombre, des portes bâtarde, des escaliers en

colimaçon, avec des cordes de navire qui servent de rampe, glissantes sous les doigts, contre le mur luisant de salpêtre.

Désaffectée, l'an II, en l'honneur de la liberté, elle fut consacrée, successivement, au commerce, sous forme de magasin, d'ailleurs, parfaitement vide, puis à la *Raison*, sous forme de théâtre, enfin au fisc, sous forme d'entrepôt.

C'est de cette servitude, très pénitenciaire, que la tira, une société fondée pour la conservation des traditions locales, légendes, chroniques, costumes, objets d'art, meubles, métiers, bref, de toutes les choses évocatrices de l'ancien temps et des gens d'autrefois. Nettoyée, munie d'un porche et de portes menuisées dans son style, ornée d'un clocheton, rhabillée, empanachée, comme un grognard prisonnier qui, la paix faite, revient au régiment, elle est maintenant un musée de portraits, de dessins, de statuettes, de bibelots énormes, coulevrines de neuf pieds, ancres incrustées de coquillages, boulets de granit, engins des bombardes de Sisyphe, saints de bois peinturlurés, sirènes dorées qui dressaient leurs gorges vigoureuses à la proue des navires, peintures naïves, minutieuses et raides des combats soutenus par les corsaires ou bâtiments de l'Etat que commandaient les marins du pays.

Avec la seule liste des noms de ces bateaux,

baptême chrétien ou baptême civil, selon les temps, on composerait une litanie étrange où, par le choix des patrons, se trahirait, en contre-coups inattendus, l'influence de la littérature sur l'imagination des gens de mer : l'*Aimable Flore*, contemporaine des bosquets de Versailles, l'*Arétuse*, sa compagne ; le *Symbole de la paix*, en plein règne de Louis XIV, déjà ! il armait sûrement pour la Hollande avec lettres de change sur la Haye, où se tinrent, comme on sait, nombre de congrès de désarmement... à la charge des vaincus ; le *Sensible*, dont Jean-Jacques aurait pu être le parrain ; le *Naturaliste*, auquel s'intéressait Bernardin de Saint-Pierre ; la *Nouvelle Angélique*, qui naviguait de conserve avec le *Roy-des-Cœurs*, à l'époque où Mme du Barry aimait « le Bien-Aimé » ; toute la série des guerriers et des guerrières, la *Sorcière*, la *Serpente*, qui virent le temps où Quinault mettait en opéra les *Armides* que M. de la Reynie mettait en prison ; l'*Amphion*, qui porta la liberté aux Amériques ; la *Fraternité*, qui prit la mer en même

temps que la guillotine prenait l'Etat ; la *Montagne*, en l'an II ; l'*Alexandre*, en l'an XII ; le *Scévola*, en l'an VI ; son chronomètre retardait ; l'*Hippocrate*, corsaire de quatorze canons et soixantedix hommes.

C'est tout près de cette église Saint-Etienne de Honfleur que s'embarqua, en 1608, Champlain, lorsqu'il partit pour le voyage au cours duquel il fonda Québec. Quand on voit sortir du Havre

la carapace monstrueuse des transatlantiques et que l'on songe aux peuplades qu'ils emportent, on ne peut, sans effort d'imagination et sans quelques frissons secrets, se représenter ces départs d'autrefois, coques lourdes et compliquées de châteaux d'avant et de châteaux d'arrière, encombrées de canons, de munitions, d'ouvriers, de soldats et de jeunes filles même, qui, sous la conduite de personnes graves et prudentes — telle Mme Bourdon, veuve d'un procureur général — s'en allaient au Canada pour y chercher un mari et y fonder une famille.

Il y en avait de qualité, filles de gentilshommes



LE PORT VIEUX D'HONFLEUR
Vo. du fond
D'HONFLEUR
devant les Eclaires
LE PORT VIEUX D'HONFLEUR
d'après une ancienne gravure par N. OZANNE
(Bibl. Nat. Estampes)



LA
CARNINE LEFRANCO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire



très pauvres, orphelines le plus souvent, pour les officiers qui consentaient bien à devenir colons, mais non à déroger ; il y en avait d'extraction populaire pour le peuple des soldats. On ne leur demandait que l'honneur et l'endurance, la bonne renommée et la bonne santé.

Celles de Paris semblaient trop peu résistantes à la fatigue du ménage et à la culture de la terre. Colbert, qui s'occupait de tout, s'occupa de pourvoir la colonie de « jeunes villageoises vigoureuses ».

« Comme il s'en pouvait trouver dans les provinces aux environs de Rouen, écrivit-il à l'archevêque, j'ai cru que vous trouveriez bon que je vous suppliasse d'employer l'autorité et le

crédit que vous avez sur les curés de trente ou quarante de ces paroisses, pour voir s'ils pourraient trouver en chacune une ou deux filles disposées à passer volontairement au Canada pour être mariées. » Il en vint de toute la province, vaillantes, saines, ménagères prolifiques et sensées — race admirable de femmes, de « maîtresses-femmes », c'est le mot de chez nous — entreprenantes comme les hommes qu'elles épousèrent, qui mettraient toute l'imagination de leur vie dans l'aventure de leur voyage et toute leur littérature dans le « livre de raison » de leur famille.

Ces alluvions de sang français, jeune et vaillant, expliquent le développement extraordinaire de notre race au Canada, la fidélité de cette race à la langue, à la religion, aux traditions de ses provinces d'origine.

Ces femmes y ont porté ce qu'il y a de plus solide en France : le foyer, dont la flamme ne s'éteint pas. On ne fait point, sur cet article, aux Françaises la part qui leur revient.

Sans elles, sans leur maternité matérielle et morale, on ne saurait pourtant comprendre ni comment le Canada, qui comptait, à la fin du XVIII^e siècle, 65.000 Français, en compte aujourd'hui plus de deux millions, ni comment cette « France nouvelle » du grand siècle ressuscite pour nous, avec son parler, sa vigueur, ses vertus, la « France ancienne » ; ni comment, elle est, hors de nous, notre passé vivant, le témoin d'un avenir que nous portions en nous ; ni comment cet avenir a justifié la parole de

Louis XIV : « Cette partie de la monarchie française deviendra quelque chose de grand ».

Faire grand : les Français de ce temps-là y pensaient autant que les Français de France. Leurs desseins développaient la simplicité de plan, la majesté de lignes de nos architectures classiques. L'intendant du roi, Talon, que l'on a si justement qualifié de Colbert colonial, écrivait en 1665 :

« Le Canada est d'une très vaste étendue... Du côté du Nord, je n'en connais pas les bornes... » Et, en 1670 : « Ce pays est disposé de telle sorte que,

par le fleuve, on peut remonter partout, à la faveur des lacs qui portent à la source vers l'ouest, et des rivières qui dégorgent dans lui par ses côtés, ouvrant le chemin au nord et au sud. C'est par ce même fleuve qu'on peut espérer de trouver quelque jour l'ouverture du Mexique. »

De l'Acadie à la Louisiane, de l'embouchure du Saint-Laurent à celle du Mississipi, de Québec à la Nouvelle-Orléans, c'était tout l'arrière-pays

de l'Amérique du Nord francisé, les colonies anglaises, très humbles alors, prises à revers et investies. Ce projet égale, s'il ne les dépasse, les conceptions les plus grandioses des partageants de l'Afrique au XIX^e siècle. Chateaubriand, qui eut l'intuition de toutes les destinées de la France, se sentit l'âme comme obsédée de celle-là, dans ce voyage où, faute de passage par le nord, il ouvrit à la France une littérature nouvelle, et d'où il rapporta les *Natchez*, *Atala*, *René*, et un chapitre incomparable des *Mémoires*.

Il nous a révélé la poésie de cette France inconnue et toute pleine de prodiges ; plus tard, aux Canadiens eux-mêmes, il a révélé l'art de voir et l'art de décrire les beautés de leur pays. Après lui, après Victor Hugo, dont le génie a porté sa moisson magnifique en toute terre française, les poètes canadiens ont célébré, tantôt

Les grands bois ténébreux tout pleins d'oiseaux chanteurs tantôt

La mer fauve, la mer vierge, la mer sauvage.

ALBERT SOREL.



QUÉBEC, d'après une gravure ancienne (XVII^e siècle)
(Bibl. Nat. Estampes)

LA CARNINE LEFRANCO

dont la base exclusive est le *Suc Musculaire de Bœuf Concentré*

POSSEDE TOUS LES AVANTAGES EUPEPTIQUES DE LA VIANDE CRUE

SANS AUCUN DE SES INCONVENIENTS

PRÉCEPTES (fragments)

*Et d'abord, sois fidèle à la chambre d'étude ;
Prends-y sur chaque jour, d'une austère habitude,
Un temps pour la pensée et pour la solitude.*

*Fais-en le port caché, l'abri sûr et charmant
Où, dans la paix du cloître et le recueillement,
Tu penses te trouver toi-même à tout moment.*

*Laisse à ses vanités l'oisif qui te réclame,
Qui, sans même savoir se chauffer à ta flamme,
Pour dorer son néant ferait brûler ton âme.*

*Nouveur qu'à peu d'amis ton cœur et ta maison,
Car ils sont rares ceux qui, sans autre raison,
Te cherchent pour toi-même et dans toute saison.*

*Quelquefois tu t'es plaint qu'il te manquait des heures,
Mais alors fuyais-tu le monde et tous ses leurre,
Pour écouter en paix les voix intérieures ?...*

*C'est quand le bruit s'est tu, que le ciel s'est voilé,
Que de son chant profond, dans l'espace envolé,
Le rossignol emplit le silence étoilé.*

AUGUSTE DORCHAIN.

ALTÉRATION DE LA NUTRITION

La Carnine Lefrancq étend sa sphère d'activité sur toutes les dystrophies ou altérations de la nutrition. Primitivement employé comme anti-toxique dans la tuberculose, le suc musculaire de bœuf a été reconnu, graduellement, comme le puissant viatique des sujets torpides, anémiques, lymphatiques, asthéniques, affaiblis. Il provoque et réveille les mouvements de la vie végétative : la contractibilité qu'il excite le long des fibres lisses régularise la circulation générale et décongestionne les organes internes, l'arbre aérien tout le premier. C'est pourquoi nous ne saurions trop engager les médecins-praticiens à ne point oublier les services appréciables que la Carnine peut leur rendre journellement : ce conseil vise autant l'intérêt de leurs malades que celui de leur renommée propre en clientèle.

BORDEAUX — MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE



A TABLE

par Jean ALAUX (1786-1864) — École française

LE DOCTEUR CHARLES AUBERTIN



Photo Sartory

Né à Paris, le 2 Novembre 1876, Charles Aubertin, après des études classiques à Janson de Sailly et à Charlemagne, fit sa Médecine à la Faculté de Paris. Externe en 1898, interne en 1900, il fut l'élève de Babinski, Sevestre, Roger, Ménétrier et Vaquez. C'est chez ce dernier maître qu'il prit goût à

l'étude de la cardiologie et de l'hématologie à laquelle il est resté constamment fidèle depuis lors.

Charles Aubertin s'adonna plus particulièrement à l'étude de l'hypertension artérielle, spécialement dans ses rapports avec l'hypertrophie fonctionnelle surrénale, et à celle des anémies graves. Sa thèse sur l'Anémie pernicieuse (1905), ses travaux sur la Leucémie aiguë (1904), ses recherches faites avec Beaujard sur la Radiothérapie des leucémies, les premières en France (1904-1908) sont actuellement classiques. En 1908, Vaquez fondait avec Laubry, Aubertin et Heitz les *Archives des maladies du Cœur, des Vaisseaux et du Sang*, qui sont actuellement répandues dans le monde entier. En 1908 également, le docteur Aubertin entra au laboratoire d'anatomie pathologique de Pierre Marie qui lui confiait l'étude et l'enseignement pratique de l'hématologie et de la cytologie ; avec Roussy, Clunet et Ameuille, il enseigna aux jeunes internes l'anatomie pathologique et l'hématologie.

Médecin des hôpitaux en 1912, le docteur

Aubertin prit le service de l'Hospice de Brévannes. Pendant la guerre, il s'adonna, tant aux armées qu'à l'intérieur, à la cardiologie pratique, qu'on pourrait appeler cardiologie de guerre, et étudia surtout les tachycardies dites de guerre et les épreuves fonctionnelles d'effort. Après la démobilisation, il retrouva, à Brévannes son service de chroniques où il put consacrer plusieurs années à l'étude de l'hypertension artérielle. Il passa ensuite au Service de Médecine générale de Saint-Louis.

Nommé agrégé en 1925, le docteur Aubertin est maintenant à la Pitié, chef d'un service très actif de cardiologie et d'hématologie. Le traitement des maladies du sang, anémies, leucémies, maladie de Hodgkin, y est l'objet d'études suivies en liaison avec le Service de radiothérapie de cet hôpital. Des travaux récents sur la grande auto-agglutination des hématies, sur l'agranulocytose, sur le sang des radiologues et sur les suites éloignées de l'infarctus du myocarde ont été poursuivis dans ce service où les stagiaires bénéficient en même temps d'un enseignement clinique particulièrement clair, pratique et familial.

Outre son ouvrage sur les *Anémies graves* (1905), le docteur Aubertin a publié en 1906, avec Ménétrier, un ouvrage sur la *Leucémie myéloïde* dans l'Encyclopédie Léauté, en 1914, un livre sur le *Traitement des Anémies* (avec Vaquez) et, dans le *Traité de médecine* de Roger, Vidal, Tessier, les *Maladies du globe rouge* et la *Pathologie de la rate* (1927).

.....
PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Aubertin examine au microscope le sang qu'il vient de prendre à une malade.

LA CARNINE LEFRANCQ ABRÈGE TOUTE CONVALESCENCE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Tableau de JEAN-PAUL LAURENS

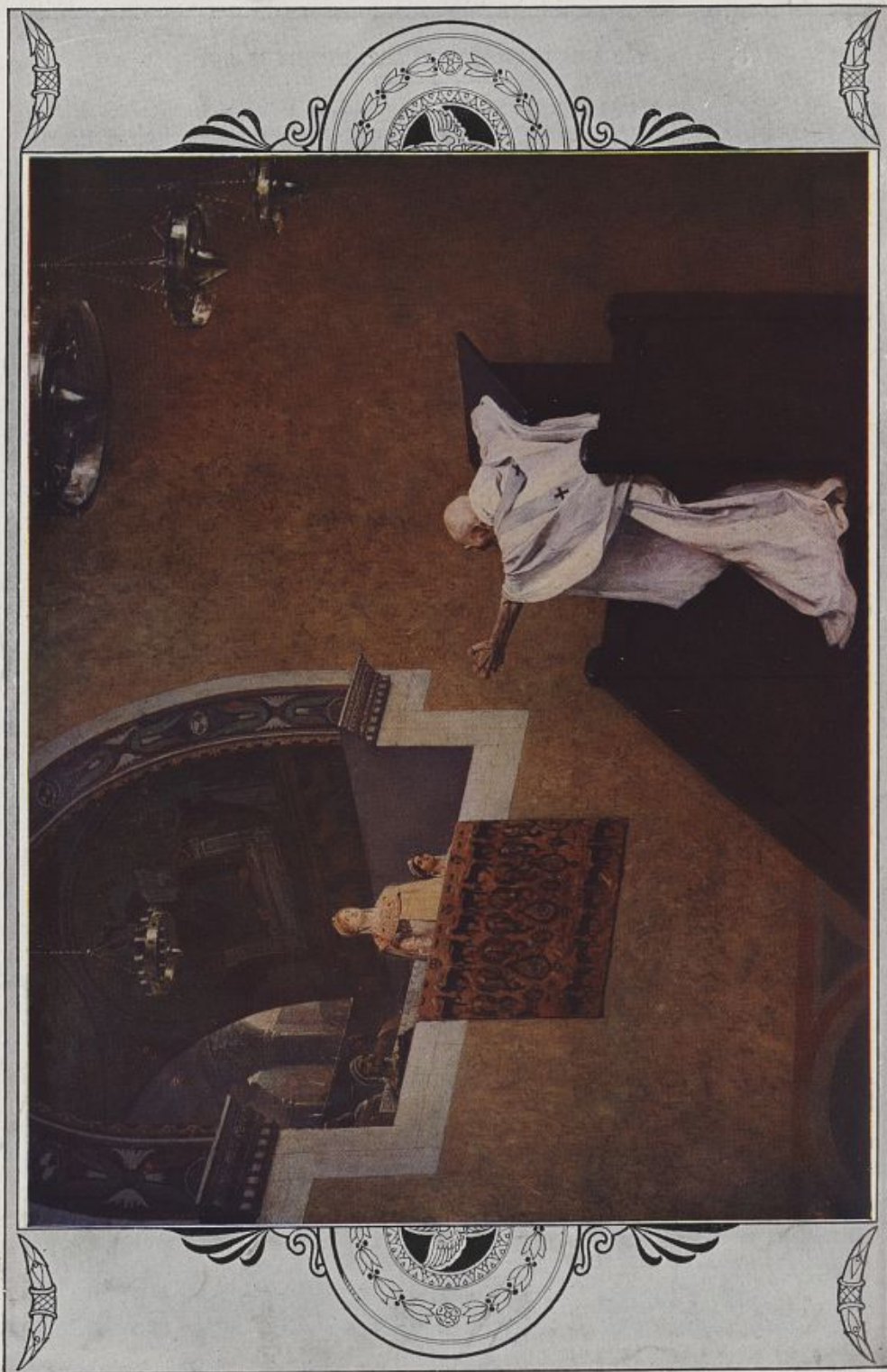
(voir reproduction page suivante)

Ce tableau, exposé au Salon de 1893, représente l'intérieur de Stéphanie, à Constantinople. Chrysostome, évêque de Byzance, impuissant à dissimuler l'indignation que soulèvent en lui les mœurs dissolues de la Cour, laisse tomber du haut de la chaire des paroles de menaces contre l'Impératrice Eudoxie : « Hérodiade est là, s'écrie-t-il, Hérodiade danse toujours, Hérodiade demande la tête de Jean, et on lui donnera la tête de Jean parce qu'elle danse ».



Photo Lohrert & Landrock
SUD TUNISIEN - DANS L'OASIS

TOULOUSE — MUSÉE DES AUGUSTINS



SAINT JEAN CHRYSOSTOME
par Jean-Paul LAURENS (1838-1921) — Ecole française

L'Imprimeur-Gérant : H.-M. BOUTIN, 192-194, RUE SAINT-MARTIN, PARIS.

1931. — PRINTED IN FRANCE.



l'Éclaireur

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

Tél. COMBAT 01-34

R. C. SEINE 25.195

26^e ANNÉE

N° 276

MARS 1931



Frédéric MASSON
de l'Académie Française

UN COUSIN DE NAPOLEON

Une fortune telle que celle de Napoléon ne s'édifie point d'un coup. Que d'échelons à gravir pour monter à ce trône qui surplombe l'Europe ! Passer du Consulat viager à l'Empire héréditaire, même du Consulat décennal au viager, cela s'explique, paraît presque aisé, mais de rien au Consulat, comment y est-il monté, ce petit Corse, suspect aux Corses comme protégé du roi de France, suspect aux Français comme admirateur exclusif de Paoli, suspect aux royalistes comme partisan de la république, suspect aux révolutionnaires comme noble ?

Il a fallu sans doute, pour cette prodigieuse ascension, la faveur continuelle de la fortune ; mais, si plane que se fit la route, à combien de moments la catastrophe parut inévitable ! Alors, pour tendre la main, pour jeter sur les abîmes la planche de salut, des hommes sont sortis de l'ombre, où ils sont rentrés presque aussitôt. On a saisi leur nom, mais on ne sait pas même qui ils furent, et les mieux informés les confondent avec un frère, un homonyme. Sans eux, pourtant, le fils de Charles Bonaparte eût, comme son père, usé sa vie en spéculations médiocres, sur un théâtre inconnu, à moins qu'il ne fût parti en

Russie, en Turquie ou aux Indes chercher les aventures militaires, à la façon d'un Bonneval, d'un Saint-Germain ou d'un Perron.

Mais, en cette Corse, où l'esprit de clan domine toutes les passions et dirige toutes les activités,

Napoléon, dès que la supériorité de son esprit fut avérée, a trouvé des parents et des alliés qui se sont employés pour l'avancer, le grandir et le servir avec la même ardeur que s'il se fût agi d'eux-mêmes ; aussi bien, en travaillant pour lui, ils travaillaient pour le clan, c'est-à-dire pour eux-mêmes, et ils ne doutaient point que ce ne fût à charge de revanche. En quoi ils ne se trompaient pas entièrement, car Napoléon leur donna la Corse, même avec une forte sportule que fournit la France ; mais, à moins de la France même, ils ne se fussent point trouvés satisfaits. — Et encore la France eût-elle suffi ?



BONAPARTE, Lieutenant d'Artillerie
par J.-B. GREUZE
Photo Braun & C^{ie}

Dans le nombre des familles alliées aux Bonaparte, les Costa tenaient le premier rang. Établis dès la fin du seizième siècle dans le bourg de Bastelica, de quelque deux mille habitants, ils y étaient devenus les maîtres et exerçaient sur les cantons voisins l'influence majeure. Vers le

LA CARNINE LEFRANCQ EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX

contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.

TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG

ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME

milieu du dix-septième siècle, un Costa, Messer Alessandro, épousa Alderabella Bonaparte, fille d'un Carlo-Maria, qui fut le trisaïeul du père de Napoléon. Il y avait eu antérieurement d'autres mariages entre les Costa et les Bonaparte et le cousinage était en forme, d'où solidarité d'intérêts en temps de paix, fraternité d'armes en cas de guerre, communauté de périls en cas de vendetta ou, comme on disait alors, de vengeance transversale.

Le chef de la famille Costa, au moment de la Révolution, François-Marie, était un homme d'intelligence et d'activité, plus cultivé que la plupart de ses compatriotes : ayant fait en Italie ses études médicales, il avait, dit-on, pris ses degrés à Perpignan où il avait exercé près de dix années. Rentré à Bastelica en 1789, il fut tout de suite acclamé maire, puis élu juge de paix du canton de Saint-Pierre. Comme tel, il ne contribua pas médiocrement à faire entrer Joseph, d'abord à la municipalité d'Ajaccio, puis au directoire du département ; lors de la levée des bataillons de volontaires, ce fut lui qui s'employa pour faire élire Napoléon lieutenant-colonel en second du bataillon, dit officiellement bataillon d'Ajaccio et de Talano, composé en fait uniquement de montagnards de Bastelica et de Bocognano.

On sait comme les événements tournèrent, la rupture s'accomplit entre Paoli et le Parti français, que représentaient les Bonaparte, les Arena, les Galiceti, les Pietri, les Costa, éléments à vrai dire étrangement mêlés, dont les intérêts personnels avaient sans doute déterminé les convictions, mais qui, pour une raison ou l'autre, tenaient au moins en ce moment pour la France contre les séparatistes corses et anglophiles.

Napoléon, fuyant devant les Paolistes qui le recherchaient, ne se tira d'affaire que grâce aux bergers de Costa. Lui et ses frères à l'abri, restaient à Ajaccio, M^{me} Bonaparte et ses filles, dont les Paolistes étaient tentés de se faire des otages : par bonheur, Costa veillait.

Un de ses hommes, un nommé Pretini, dit Stravolaccio, qu'il avait envoyé en courrier à Calvi, près des représentants du peuple, rencontra un parti de Paolistes qui se proposaient d'enlever la

famille Bonaparte. Arrêté, emprisonné, évadé par un coup d'audace, Stravolaccio courut à Bastelica, et prévint Costa qui fit aussitôt sonner le tocsin et se mit en marche sur Ajaccio à la tête de ses hommes. Pour rassurer M^{me} Bonaparte et l'aider au besoin, il emmena sa femme. Ses deux petits enfants, dont l'un était souffrant, restèrent seuls. Après avoir sauvé M^{me} Bonaparte, l'avoir accompagnée jusqu'à Calvi, l'avoir embarquée pour Marseille, lorsque Costa rentra dans sa maison, ses deux fils étaient morts.

Il n'eut pas le loisir de les pleurer. Les Paolistes ne voulaient point rester sur un échec, dont ils le rendaient responsable, et ils avançaient en force. Il

prit la campagne et, à la tête de ses parents et de ses amis, il livra des combats qui, par les imprécations, les injures, les douleurs ressenties à chaque homme qui tombe, ont quelque chose d'antique. Obligé de céder à la fin, il se retira sur Calvi, où il prit une part active à la défense. Après la capitulation, il fut, comme les autres, jeté sur les côtes de Provence. Il avait tout perdu, sauf sa profession de médecin, qu'il exerça à Toulon, puis à Aix et, lorsque Napoléon eut reçu le

commandement en chef de l'armée, aux ambulances d'Italie. A peine l'Italie conquise, Napoléon songea à délivrer la Corse. Il réunit à Gênes tous ses compatriotes qui se trouvaient à l'armée et, parmi ceux qu'il envoya en éclaireurs pour reconnaître l'état des choses et soulever les mécontents contre les Anglais, Costa fut un des premiers désignés. En quelques jours, la Corse redevint française. Quand on l'organisa, ce fut Joseph qui suggéra au commissaire du Directoire tous ses choix. Ainsi, Costa fut nommé commissaire près l'administration centrale du département du Liamone, dont le chef-lieu était Ajaccio. C'était une sorte de préfet à pouvoirs restreints en apparence, de fait dictatoriaux.

Costa en usa pour faire nommer députés au Conseil des Cinq Cents, Joseph d'abord, puis Lucien. L'élection étant à deux degrés, les élus des assemblées primaires étaient seuls éligibles par l'assemblée électorale. A Ajaccio, les Bonaparte eussent certainement échoué devant les primaires ; à Bastelica, grâce à Costa, nulle difficulté. Quand vint le tour de Lucien, ce fut mieux : il ne devait point



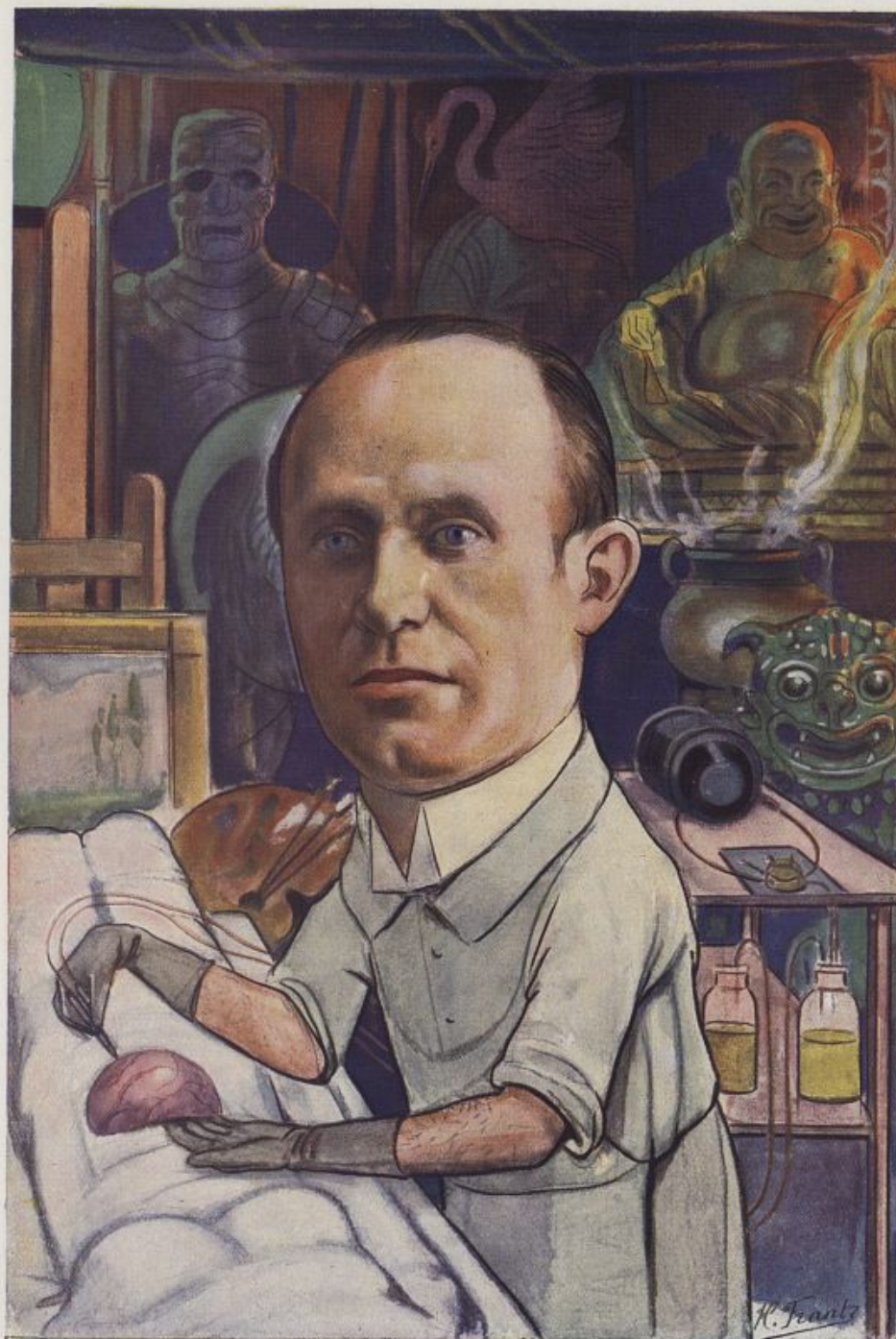
MAISON NATALE DE NAPOLEON, A AJACCIO
Lith. de ENGELHANN. - Bibl. Nat. Estampes

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSSE NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.





Le Docteur CADENAT

Professeur Agrégé des Hôpitaux de Paris

y avoir, l'an VI, d'élection dans le Liamone; une loi spéciale l'avait ainsi ordonné; mais, de cette loi, qu'il dit n'avoir point reçue, Costa s'inquiéta peu, il passa outre, convoqua les primaires, puis les électeurs; Lucien, élu, sut fort bien ensuite se faire valider à Paris quoiqu'il n'eût point l'âge d'être député.

Sans Lucien, point de Dix-huit Brumaire possible; donc, point de Consulat ni d'Empire. Sans Costa, point de Lucien. Donc Costa a fait la fortune de Napoléon.

Ce qu'avait été l'administration de Costa et de ses amis dans le Liamone, mériterait d'être écrit et fournirait des rapprochements curieux. Nommés par le clan, ils avaient gouverné pour lui avec des formes plutôt acerbes et une inconscience qui, après trois années, souleva une tempête dans les ministères. Le Directoire les destitua, mais comme il remit le pouvoir au parti adverse, les procédés restèrent pareils, si les applications changèrent.

Renvoyé devant le jury du Var, acquitté grâce aux Bonaparte qui ne se ménagèrent point, Costa ne fut pourtant pas réintégré dans sa place. Après le coup d'État de prairial, il dut la céder à un plus adroit. Mais si Lucien se lança comme il fit contre la majorité du Directoire qu'il contraignit à démissionner, c'est qu'il se sentait perdu au cas où la domination dans le Liamone échapperait au clan. Ses ennemis parvenant à faire la preuve d'une certaine histoire, il n'avait qu'à disparaître. Pour supprimer des papiers gênants, il avait besoin d'administrateurs complices, donc de ministres favorables et de directeurs amis. Il visa à la tête, gagna la partie et dès lors tout lui devint aisé.

A ce médiocre intérêt privé, paré d'éloquents périodes sur le bien public, l'intégrité des fonctionnaires, les dilapidations des fournisseurs et les échecs des armées, que de conséquences encore! Mais on voit cela tous les jours et c'est la beauté du régime parlementaire.

Costa, pourtant, qu'est-il devenu? Bernadotte, sur la demande de Joseph, l'a nommé médecin en

chef de l'hôpital militaire d'Ajaccio; mais, est-ce là ce qu'il doit attendre? Napoléon revient d'Égypte; voici Brumaire, le Consulat, Marengo; nul ne songe à lui. Il se lasse, vient à Paris, y trouve portes closes, mange ses derniers sous, retourne désespéré à Bastelica. M^{re} Bonaparte, Fesch, Joseph, Lucien, ne veulent rien savoir. Seul, Napoléon se souvient. En l'an X, la place de conservateur des forêts du Liamone étant venue à vaquer, de lui-même, sans aucune intervention, il y nomme Costa.

Celui-ci trouve qu'en vérité on le paie mal, que pour le moins on lui devrait un siège au Sénat; que, en échange d'un empire, une sinécure de 8.000 francs, c'est peu. Pourtant, comme il faut vivre, il accepte; six années plus tard, en 1809, il meurt, laissant une veuve et des petits enfants.

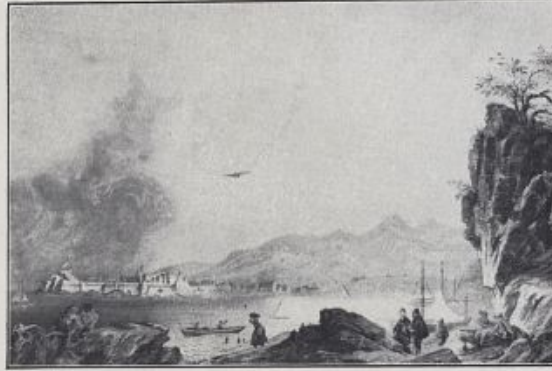
La veuve multiplie les pétitions: point de réponse, ni pension, ni secours. L'oubli s'est fait, complet, définitif, désespérant.

Des jours passent, des années: l'Empire tombe, les Bourbons rentrent en France, puis l'éclaircie des Cent jours, l'horrible chute et le silence. Par delà les océans, sur un

îlot perdu dans l'Atlantique, un homme qui dut se croire le maître du monde, à présent rejeté par lui, agonise misérablement, gardé par une flotte et une armée.

Avant de descendre au tombeau qu'a creusé pour lui l'oligarchie anglaise, Napoléon examine sa conscience. Il repasse sa vie entière; il évoque les services qui lui furent rendus et n'en veut laisser aucun sans récompense. Un des premiers noms qui se lèvent dans sa mémoire, c'est alors celui de ce Costa, que l'histoire ignore, que lui-même dédaigna au temps des splendeurs impériales, et qui est mort depuis treize années. Il écrit dans son testament: « Je lègue à Costa, de Bastelica, en Corse, cent mille francs. » C'est du pain pour la veuve et les enfants à qui l'argent doit être remis; pour Costa, c'est mieux et, cette fois, la dette est largement payée, par l'immortalité.

Faélicien MASSON,
de l'Académie Française.



VUE D'AJACCIO AU XVIII^e SIÈCLE
d'après un dessin de J. D'ANNOY: - Bibl. Nat. Estampes



La Carnine

Lefrancq

**RÉGÈNÈRE LE SANG
REFAIT DES MUSCLES
ACCROÎT LE POIDS
DU CORPS**

HERTHIE

LE TOUPIN



« Tire-toi, Minou... que tu nous encombres... »

Minou, en arrière, fait deux pas de chat. Paisible, il range ses pattes, les enserre d'un panache touffu, cependant que Cécile, sa petite maîtresse, s'emparant du *toupin*

rempli d'eau fumante, en verse le contenu dans la marmite où le bouillon s'accourcit.

C'est qu'il en faut, de la soupe, pour la maisonnée ! Outre le chat et le chien, il y a grand'mère Thérèse, l'oncle Baptistin, le patron Thomas, qui est le maître et le père, maman Babet, Jacquot qui est le Benjamin, Toine le valet, et Magdeleine et Cécile, les jumelles, orgueil de la maison. En plus, on voit, de ci de là, des convives de passage, tel le grand Maximin qui, certains jours, sur le midi, crie à Cécile :

« Hou ! Cécilion... j'apporte des oursins et des lous... Y a-t-il une assiette pour moi ?... qu'il fait plus doux dans ta maison que dans la mienne... »

Cécile débarrasse le pêcheur. Elle ajoute une assiette pleine aux bords. Sur un signe de maman Babet, le garçon prend place à table entre les jumelles, comme au temps où, gamin, il venait, tout le jour, en compagnie des petites, *se jouer*.

Temps lointain, Maximin a fait la guerre. Il compte vingt-sept ans tintés. Mais autre chose a tinté, au pays, pendant l'absence : le glas de l'église pour ses vieux, des gens déraisonnables, qui se sont rongé le cœur de chagrin, pendant que le garçon bataillait. Quand il est revenu, eux étaient partis loger au cimetière, une espèce de jardin pas triste, perché là-haut, sur la vieille route, et d'où l'on voit la mer, — la mer, un lac bleu clapotant, haletant, chantant autour des petits îlots.

... Donc, Maximin est de retour. Un peu de boiterie ; des galons d'officier, la croix.

Il a repris sa veste de pêcheur... un pêcheur propriétaire qui possède une barque... et des vignes, des oliviers, des yeux brillants, une fière moustache... un pêcheur que les fillettes lorgnent, sur le littoral, et que plus d'une accepterait de conduire vers le maire et puis le curé ; elles le hèlent, au passage :

« Hou ! bonjour Maximin... »

— Adieu, fillettes... »

Maximin presse le pas, pour gagner la porte de certaine maison bien connue où il sait qu'on l'attend.

Dans le bourg on a jase. C'est la moindre des choses. Mais le patron Thomas — un homme sans patience — se met en boule piquante — tel un oursin — quand on lui parle de Maxime et des jumelles. Du geste, il clôt le bec aux conteurs. Mais il change de ton, au creux du logis. Un soir, il dit à sa femme :

« Le garçon a du bien... Pour le sûr il est brave... *Je dirais « oui »*. Mais qu'il cause, bon sang de sort ! Ou qu'il reste à son bastidon ! »

Maman Babet a pris le garçon à partie :

« Maximin... on t'aime bien, pécaïre, mais les petites sont des grandes... le village babille. Laquelle prends-tu, mon garçon ? »

— C'est celle qui voudra, *ma mère*. »

« Ho ! Cécilion, c'est-il que tu dirais non, si Maximin parlait de toi pour la Bastide ? »

— ... Si ça vous plaisait, mon père... »

— Ho ! Magdeleine, c'est-il que ça te sourirait de marier Maximin ? »

— ... S'il vous convient, mon père, je ne dis pas non... »

Soucieux, les parents ont fait conférence. Enfin, devant Maximin et les deux filles, ils ont déclaré :

« Mes enfants, ça se fait sans cachette et sans fâcheries. Préparez les *toupins*. Le sort décidera. »

Au pays du Nord, quand on veut tenter la chance, on tire à pile ou face (pile, c'est

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

le perdant). Au pays du Midi, sur le bord de la mer, on a recours au toupin. On fait grand feu de bois, avec grosse bûche. Quand la bûche, rôtie, s'effondre en brasier, au lieu d'un toupin, un seul rempli d'eau comme à l'habitude, on en met deux, tout près des charbons ardents. Deux toupins, c'est-à-dire deux bouilloires de terre brune, closes hermétiquement : un pour le perdant, un pour le gagnant. Le toupin qui bout le premier doit gagner...

... Ce soir, Magdeleine et Cécile ont rempli d'eau les bouilloires, mis le couvercle, choisi laquelle leur appartient... et posé les toupins sur la cendre, face au brasier. Mais, tandis que Cécile, penchée sur son tricot poursuit la chaussette commencée, Magdeleine, impatiente soulève dix fois le couvercle de son toupin pour voir si l'eau prend le bôit.

Cette eau fume à peine... Cependant le foyer reluit à faire mal aux yeux; sûre-

ment le feu remplit son office, car Cécile, par instants, le guette d'un clin d'œil vigilant... Soudain, elle s'élance armée d'une serviette et saisit son toupin d'où l'eau s'évade en bruissant : dans la bouilloire bien close, le liquide graduellement s'est échauffé...

« Ho ! Cécilion, c'est toi qui viens me tenir compagnie à la Bastide ? »

Cécile, visage couleur de la flamme, approche sa joue dorée des lèvres du fiancé. Ils s'embrassent. Tout le monde s'embrasse et les embrasse... Magdeleine comme les autres, et puis, elle leur dit en riant :

« Ça vaut mieux, allez ! Je n'aurais pas su faire bouillir la soupe... »

... Mais, tandis que les autres entonnent un Noël provençal en guise de réjouissance, la fillette, tout doucement, sort. Et là, seule, face à la mer, maudissant son ignorance, elle sanglote, les mains sur ses yeux...

BERTHIE.

LA CARNINE LEFRANCQ ABRÈGE TOUTE CONVALESCENCE

PARIS - MUSÉE DU LOUVRE



LE FUMEUR

Tableau d'Adriaen BROUWER (1605-1638). — École flamande

CRÉDULITÉ

Tu me dirais que l'on entend le souffle
D'un papillon posé sur une fleur,
Et que l'on a retrouvé la pantoufle
Que Cendrillon perdit avec son cœur ;
Tu me dirais que ces vers sont en prose
Et qu'une femme a gardé des secrets,
Que le lys parle, et que l'azur est rose
Plus qu'une joie au front, je te croirais.

Tu me dirais qu'une étoile secrète
Pendant le jour a quelquefois tremblé,
Et que la nuit, dans l'ombre violette,
Garde parfois le soleil affolé ;
Tu me dirais qu'il n'est plus une fraise
Dans les recoins tout moussus des forêts,
Et qu'une plume de bengali pèse
Plus qu'un chagrin au cœur, je te croirais.

Créduité des sentiments extrêmes !
Ah ! que le doute est loin... Tu me dirais
Que le bonheur existe et que tu m'aimes :
Vois ma folie, Ami, je te croirais !

ROSEMONDE GÉRARD.

ÉPITAPHE

Quand, en pleurs, ce rosier retombe
Sur le tertre où musent tes pas,
Quand l'oiseau chante sur ma tombe,
Poète ami, ne me plains pas.

Mais, dans cette ombre où je repose,
Pour que ta main, comme une fleur,
Frissonne au jardin de mon cœur,
A mon rosier, cueille une rose.

MARIE-LOUISE DROMART.

LE DOCTEUR CADENAT

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris

Né à Paris le 17 Mars 1883, Cadenat Firmin-Marc, fit ses études classiques au Lycée Charlemagne.

En 1907, on le trouve interne des Hôpitaux, dans les services de Poirier, Hartmann, Cunéo, Delbet, J.-L. Faure, Lecène, Ombredanne, Guinard, Legueu; prosecteur en 1912; médecin des Hôpitaux en 1919, nommé au premier Concours d'après guerre; agrégé en 1923.

Actuellement, le docteur Cadenat est chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis.

Nombreux sont ses travaux, qui concernent la chirurgie abdominale, la gynécologie, la chirurgie des membres et celle du crâne. Parmi les principaux, nous citerons : *Drainage en chirurgie abdominale; Invagination intestinale aiguë chez l'adulte; Trois cas de gastrectomie pour ulcère calleux perforé du péritoine libre; Cure radicale de la hernie crurale; Technique de cholécystectomie; Perforation intestinale typhique; nombreux articles sur l'Appendicite aiguë; Hystérectomie vaginale dans l'infection puerpérale aiguë; Indications actuelles de l'hystérectomie vaginale; Erreurs de diagnostic de grossesse extra-utérine; Inversion utérine; Nécessité de la trépanation et exploration systématique dans les fractures du crâne par projectiles; Traitement des fractures et luxations externes de la clavicule; Chirurgie des doigts, Chirurgie cinéplastique du membre supérieur, etc.*



Photo Loteria

Comme on le voit, le docteur Cadenat fait de la chirurgie générale, et pour caractériser son enseignement, on ne peut mieux faire que rapporter ses paroles: « Une leçon orale ne doit rien avoir d'un chapitre de traité... Ce n'est pas un riche festin où l'élève doit faire son choix, mais quelque chose de digéré, directement assimilable, presque une transfusion. »

Il excelle d'ailleurs dans les dessins au tableau, et a fait à l'Amphithéâtre de Clamart une leçon de *schémas rapides*, qui eut un vif succès.

Membre de la Société de Gynécologie et Obstétrique, de l'Association française de Chirurgie, de la Société Nationale de Chirurgie dont il a été le secrétaire annuel l'an dernier, le docteur Cadenat a fait de nombreux voyages: en 1913, lors de la guerre balkanique qui a précédé la grande guerre, il avait été envoyé par la S.B.M. à Sofia; et en 1923, il a été chargé de mission autour du monde — Amérique, Japon, Chine, Indo-Chine, Indes, Égypte — par le Ministère de l'Instruction publique.

Croix de guerre en 1915, il a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur en 1924.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Cadenat, artiste-peintre et grand voyageur — (en Extrême-Orient, en particulier) — vide une tumeur abdominale avec le trocart-laveur dont il est l'inventeur.

DU SURMENAGE

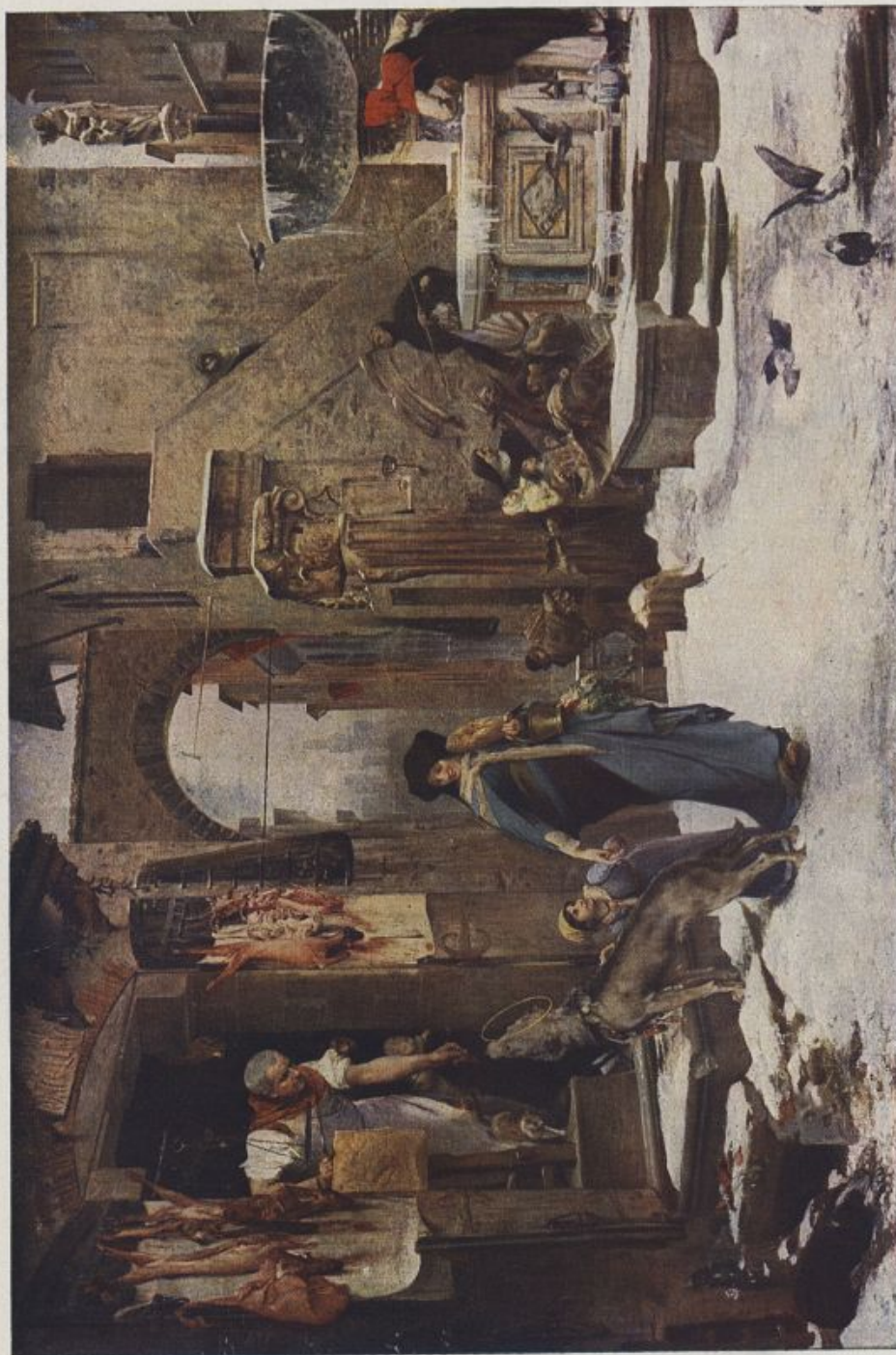
A notre époque, où le surmenage sportif, mondain et intellectuel entraîne les prédisposés vers l'anémie, la neurasthénie et la tuberculose, le médecin prudent appelle à son aide la zomothérapie, qui est une véritable puissance thérapeutique: le suc musculaire devant être considéré comme un *médicament-aliment animé et vivant*.

Sous la forme de CARNINE LEFRANCQ, le suc musculaire est pris, non seulement sans répugnance, mais avec plaisir et sollicite promptement la rénovation trophique: enrichissement globulaire, bonne tension artérielle, fermeté des muscles, reconstitution de l'assimilation et de la nutrition.

Tels sont les principaux bienfaits à espérer de la CARNINE LEFRANCQ, dont les praticiens du monde entier ont proclamé la supériorité toutes les fois qu'il est besoin de reconstituer énergiquement l'organisme affaibli, de lutter contre les ennemis morbides, de rénover le sang et de stimuler le système nerveux. C'EST UNE PRÉPARATION INIMITABLE.



LE PHARMACIEN
par L. JONAS - Salon des Médecins de 1930



LE LOUP DE GUBBIO

Tableau de Luc-Olivier MERSON (1846-1920). — École française

...Et, depuis ce jour, le loup garda au peuple et le peuple au loup la promesse conclue par l'entremise de Saint François. Et, durant deux années encore que ce loup eut à vivre, il alla librement par la ville sans causer le moindre dommage à personne, ni sans que personne ne le craignît. Et, lorsqu'il mourut, on le garda dans la ville, et on le garda si bien qu'il ne fut jamais mangé par aucun malin, et toujours il fut...

Les "FIORETTI" de Saint François d'Assise - Ch. XXV



Pantecclair

Revue Artistique & Littéraire



REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)
Tél. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25.195

26^e ANNÉE
N° 277
AVRIL 1931

ROLAND DORGELES
de l'Académie Goncourt

CHASSE AU TIGRE



Le tigre : *Ong cop*, Monsieur le tigre, comme l'appellent obsequieusement les Annamites. On en parle beaucoup, en Indo-Chine, mais, Dieu soit loué, on ne le rencontre pas souvent.

Méfiez-vous de ces voyageurs dont les récits sont remplis de rugissements et de bêtes bondissantes, de ces intrépides qui se sont jetés tête en avant, dans des buissons d'épines pour échapper au buffle furieux, qui ont passé des heures à califourchon sur une branche, assiégés par les éléphants, ou qui auraient été dévorés par le tigre s'ils n'avaient eu le sang-froid de le regarder fixement dans les yeux, pour lui faire peur.

Il y a des tigres en Indo-Chine, beaucoup de tigres, peut-être autant que de sangliers en France, mais, là-bas comme ici, il faut être chasseur pour les rencontrer et il est rare d'en voir un bondir par-dessus le capot d'une automobile, comme il advint à cette dame qui se rendait à Dalat, et qui fit alors le vœu de ne plus jamais s'aventurer le soir sur les routes du Langbian.

Parfois, on entend crier le tigre dans la forêt ; souvent, on vous montre sur le sol sa terrible empreinte ; à tout moment, traversant les vil-

lages, on vous apprend qu'un chien, un porc, un cheval, un buffle même, a été emporté par *ong cop*, ou bien qu'un indigène a été dévoré, mais il n'est pas fréquent que le tigre se hasarde dans les lieux habités, et c'est seulement quand il est devenu vieux, quand ses pattes raidies ne lui permettent plus de chasser le cerf, qu'il se risque aux abords des villages pour se nourrir de bétail, et d'homme au besoin. Encore ne se jette-t-il que sur les isolés : un bûcheron dans le bois, un nhaqué rejoignant sa cabane à la nuit, une Moïesse rentrant de sa rizière en montagne.

— Le tigre est lâche, prétendent les grands chasseurs.

Peut-être bien. Mais la façon dont on fait chasser le tigre aux Européens de passage ne peut pas autoriser ceux-ci à se montrer très sévères dans leur jugement. Rien de moins héroïque que ces expéditions. Ayez des piastres et un fusil, vous aurez le tigre. Encore le fusil n'est-il pas absolument indispensable : on vous en prêterait un. Tandis que les piastres...

Le garde principal des forêts à qui on vous adressera, si vous êtes un personnage de marque — un homme jeune, au visage volontaire, qui a déjà abattu une cinquantaine d'éléphants sauvages et autant de félins — s'inquiétera succinctement du calibre de votre arme et de vos qualités de tireur, puis il vous conseillera sur votre costume et vos souliers, et, après une conversation qui n'aura pas exigé cinquante mots, il vous renverra à l'hôtel en vous disant :

— Je vous ferai prévenir.

CARNINE LEFRANCQ

Le plus REMARQUABLE TONIQUE
de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN.

Le MEILLEUR REMÈDE des DYSPEPSIES ET ENTÉRITES REBELLES.

Le tigre est commandé, il ne vous reste plus qu'à attendre...

Ce palace de Dalat est d'ailleurs confortable : cuisine parfaite, fraises en hiver, grand lac sous les fenêtres, cinéma le samedi, et, pendant que vous jouerez au tennis ou irez en pique-nique sur les bords du Camly, les pisteurs mols, ayant laissé sous bois un buffle au ventre ouvert, iront voir, matin et soir, si le tigre est venu. Quand on connaîtra son heure — car ce fauve est méthodique comme un matou — on vous avisera.

— Monsieur, c'est pour aujourd'hui.

Emportant comme un talisman les regards admiratifs des jolies femmes — « Ne me souhaitez rien, surtout ! » — vous monterez en auto.

Pas bien loin de là, vous descendrez. Vous ferez trois cents mètres sous bois et on vous arrêtera derrière un écran de feuillage, à une vingtaine de mètres de la charogne.

— Vous voyez, il arrive par là...

Cela dit d'une voix étouffée. Et l'on vous désigne une trouée, entre deux buissons. Le buffle putréfié répand une horrible odeur : c'est le plus dangereux de l'expédition. Maintenant, silence... La forêt assombrie s'anime de bruits singuliers avec la nuit : craquements dans les taillis, cris aigus dans les branches. On croit parfois entrevoir des yeux phosphorescents. Ou des lucioles, peut-être ? Qu'importe ? Ne tirez pas... Attendez.

Bientôt, vous êtes entouré par une nuée de moustiques qui vous piquent au visage, aux pieds, aux mains, à travers vos vêtements, partout. On se frotte, on secoue la tête, on en écrase en taches de sang sur sa culotte, et si, pour en tuer un, on se donne sur la joue une claque trop violente, le grand chasseur fâché vous tape sur l'épaule. Pas de bruit, voyons ! Est-ce le tigre ou le moustique que vous êtes venu chasser ?

Les maudits insectes se glissent dans votre cou, pénètrent dans les oreilles de vos chaussures, ne vous laissent plus un instant de répit. Sont-ils héroïques ! Ce sont, selon moi, les bêtes les plus braves du monde. Sans crocs, sans griffes, sans carapace, à la merci d'une pichenette, ils n'abandonnent jamais leur proie, ils ne refusent

jamais le combat. Si le tigre avait la férocité du moustique, personne n'oserait l'attaquer. Souvent ainsi le courage est la vertu des faibles...

Vous avez le temps de réfléchir, à cela et à bien d'autres choses. Mais soudain on vous avertit, sans un geste, d'une pression de main. Attention ! On n'a rien entendu, mais on regarde de tous ses yeux. Le cœur bat un peu plus vite malgré tout. On guette, bien d'aplomb, l'arme prête. Tout à coup, le taillis bouge, et l'on voit...

C'est lui ! Il sort des branches, sans bruit...

Comme c'est grand !

On a déjà la crosse en place. Le tigre ayant tourné la tête s'avance, souple et lent... Bien en face... Feu ! Feu !

Les deux coups ont claqué. Deux flammes courtes. Deux coups de poing à l'épaule... C'est fait.

Il est étendu au bout de la clairière. Plus si grand maintenant, avec de longues pattes qui s'étirent. Peut-être a-t-il eu le temps d'un bond suprême de disparaître dans les taillis ? Alors, ne cherchez pas à le retrouver : on peut en mourir, de ces curiosités-là.

Le lendemain, vous aurez votre tigre dépouillé comme un lapin et vous ramènerez

trionphalement sa peau dans une touque à essence remplie de gros sel, sans savoir au juste ce que vous en pourrez faire. A Saïgon, on ne vous admirera guère, parce qu'on a l'habitude, et à Paris on ne vous croira pas. Mais, tout de même, vous serez le monsieur qui a tué « des tigres »...

Il est certain qu'il y a des façons plus périlleuses de chasser : longs affûts en forêt, buffles qu'on poursuit des jours dans la vallée de la Lagna, éléphants dont la harde vous charge, et j'ai connu là-bas de rudes hommes qui, plus d'une fois, pour le plaisir, ont vu la mort de près. Sur la route de Phan-Thiét, une croix marque l'endroit où un chancelier de résidence fut attaqué et égorgé par le tigre, un soir qu'il rentrait à cheval. Ailleurs, un officier, voyant une panthère bondir sur le cou de sa monture, saisit la bête à la gorge et réussit à l'étrangler, tandis que le félin lui labourait mortellement le ventre de ses griffes et que le cheval emballé filait à travers bois. Une autre fois, un tigre



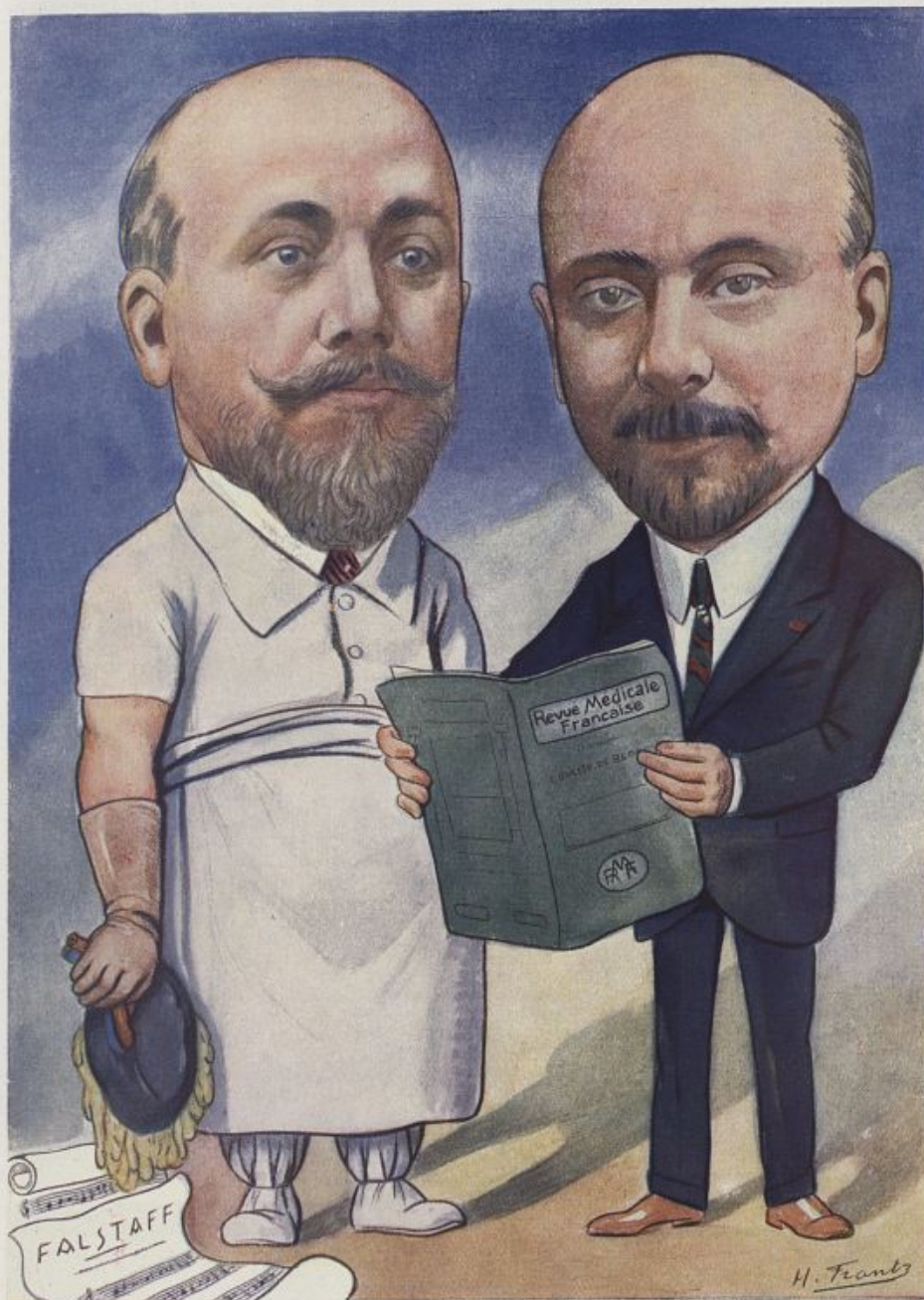
INDO-CHINE - RETOUR DE LA CHASSE AU TIGRE

Photo Vénoscope Richard

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps





Les Docteurs Pierre et Paul DESCOMPS

blessé sauta d'un bond par-dessus sept chasseurs, les blessant tous du même coup de patte. Vous en pourriez recueillir cent, de ces rouges histoires. Mais — est-ce pour se venger de la frayeur que le tigre leur inspire ? — Annamites et Français se plaisaient plutôt à railler « Monseigneur », comme on le surnomme dans le Sud. S'il a le ventre rayé, c'est qu'on lui a brûlé le poil avec de la paille, vous diront moqueusement les *nhaqués*. Et les coloniaux, bien trop fins pour vous narrer des nuits d'affûts qui n'émerveillent personne, vous raconteront plus volontiers l'aventure de ce payeur cochinois qui, chassant à la lanterne, aperçut soudainement à travers les bambous des yeux qui le guettaient, épaula, lâcha les deux coups... et transperça le capot de son automobile, juste entre les deux phares, ayant pris leur lueur en veillesse pour des yeux de tigre.

Dans un poste de la vallée du Song Hieu, où les femmes se coiffent en corne, leurs cheveux maintenus par des épingles de bois, on m'a raconté qu'un inspecteur de la garde indigène avait fait poser d'énormes barreaux à ses fenêtres, pour pouvoir les tenir grandes ouvertes par les nuits chaudes, et que c'étaient les tigres — ô revanche ! — qui venaient voir les blancs en cage. Ce n'était pas vrai, bien sûr, mais ce que je puis affirmer c'est que le tigre se montrait souvent et il avait fait tant de victimes dans un village voisin que les derniers habitants avaient fui, en prenant la précaution de changer de nom, pour que *ong cop* ne les retrouve pas.

Est-il fourbe ? Est-il courageux ? Est-il sanguinaire ? Peut-on savoir ?...

— Terrible ! me disait à Colombo un jeune major anglais, dont la chasse aux fauves était l'unique passion, et qui ne voulait rien perdre de son prestige, aux yeux des jeunes femmes qui dinaient avec nous.

Mais, d'autre part, j'ai connu au Tonkin une petite Française qui gardait chez elle un tigre qu'elle avait élevé et qui jouait comme un jeune chien.

— Oui, mais une fois qu'il a flairé le sang ! grondent les tartarins avec un reniflement tragique.

Est-ce bien certain ? Ma petite Française — une intrépide, mince comme une ombrelle et les joues toutes pâles — voulut un jour en faire l'expérience et, s'étant coupé la main, elle la mit, toute rouge, sous la moustache du félin. Il sentit et, dégoûté, détourna la tête. Sa maîtresse insista, lui barbouilla le museau de sang. Alors, l'air vexé, le tigre s'éloigna et alla s'accroupir dans un coin. Comme un enfant qui boude.

— Tigres au biberon ! Tigres de foire ! protesteront les Bonbonnel.

Non pas. Ainsi, un Résident de France au

Darlac gardait dans sa demeure un joli tigre de deux ans, qui passait ses journées sagement couché en travers de l'escalier, et que les domestiques moïs chassaient à coups de balai, quand il les dérangeait à l'heure du ménage. Etant venu visiter Banmethuot, le Résident Supérieur eut la surprise désagréable, en descendant de voiture, d'être accueilli par cette bête inopportune qui ne quittait jamais son maître, et qui, intriguée par les bottes jaunes du

haut personnage, se mit à le suivre en lui donnant des coups de patte aux mollets, comme si elle avait joué avec une pelote. Le Résident Supérieur, tout en cherchant à se maîtriser, se sentait blémir.

— Veux-tu t'en aller, sale bête ! criait vainement le patron de l'animal.

Et le « Résuper » filait plus vite, à petits pas prudents. Au déjeuner, pourtant, il s'était habitué, et il donnait déjà ses os au tigre, comme si c'eût été un caniche. Or, à quelque temps de là, un matin, sans raison, cette bête familière bondit sur un cochon noir et un chien et les égorga tous deux, d'un coup de gueule. Le fonctionnaire n'hésita pas : il prit le Lebel de la sentinelle et abattit son fauve d'une balle en plein front.

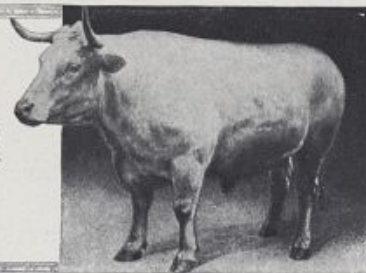
Mais c'était là un mauvais tigre, le carnassier, l'altéré de sang. Un tigre de ces terres rouges où les Moïs vivent nus et se nourrissent de buffle à demi cru. Tels hommes, telles bêtes... Tandis que les habitants d'Hanoï vous parleraient du tigre civilisé, du tigre domestique qu'un célèbre médecin colonial, depuis devenu Gouverneur, garda des années dans sa spacieuse villa, à la grande



UN VILLAGE INDŌ-CHINOIS - THU-DUC
Collection H. Monnot

La Carnine Lefrancq

est préparée avec de la Viande de Bœuf choisie, dans une USINE MODÈLE ou toutes les prescriptions de la Science actuelle sont rigoureusement observées



surprise des passants qui regardaient, effrayés, le félin jouer sur l'herbe avec l'enfant de la maison. A l'heure de la sieste, le tigre câlin venait se coucher dans le lit de ses maîtres, allongé entre eux deux et ronronnant d'aise. Jamais personne ne vint les déranger...

Un jour, ayant remarqué que son tigre avait un œil malade, le docteur chargea un de ses boys d'aller chercher à l'hôpital militaire certaine pommade qu'il désigna.

— Moi comprendre ! ne manqua pas d'affirmer l'impudent serviteur.

Il avait si bien compris — ne vous récriez pas, les témoins furent nombreux et l'on en parle encore dans la petite capitale — qu'il passa une corde au cou du tigre et le conduisit à l'hôpital, en le tenant en laisse comme un chien de grande maison. Sur son passage, les Annamites fuyaient épouvantés, les gens se barricadaient chez eux, mais l'autre n'en poursuivait pas moins sa route, d'un petit pas de flâneur, et il entra dans la cour de l'hôpital le plus naturellement du monde, tendant son ordonnance au fonctionnaire qui décampa. Tout l'hôpital s'ameutait, malades et infirmiers, et quand un major eut intimé l'ordre au montreur de fauves de retourner chez son maître par les voies les plus courtes, il y avait déjà une petite foule qui attendait dehors, à distance respectueuse. Mais le tigre était fatigué, il ne voulait plus faire un pas, si bien — ne vous récriez pas, vous dis-je — si bien que c'est en pousse qu'on le ramena, le boy tenant toujours

la corde et cent badauds jaunes et blancs leur faisant cortège en brailant.

Savez-vous comment est mort ce tigre ? En se laissant mourir de faim, parce qu'on l'avait mis en cage pendant une maladie de l'enfant et qu'il ne pouvait pas vivre sans son petit ami...

Ah ! au diable les menteurs qui m'ont si longtemps fait croire au tigre impitoyable, au tigre altéré de carnage, au tigre pourléchant ses lèvres rougies.

Durant tout mon séjour en Extrême-Orient, je n'ai entendu parler que d'un seul blanc victime des fauves : c'est un Résident du Cambodge qui, sur la route de Kompong-Thom, se jeta dans un cerf avec son auto, comme il roulait à près de cent à l'heure, et fut ramassé, les côtes défoncées, avec un sien ami qui avait les deux bras rompus.

Voilà les bêtes dangereuses : le chevreuil qui se dresse devant votre limousine quand on ne peut plus freiner ; le cochon, l'incompressible cochon, qui surgit d'une pailote et vous fait panacher ; le buffle domestique qui vous tient stupidement tête, les cornes basses, puis prend peur, s'échappe en tortillant de la croupe, s'arrête brusquement, et finit par mener l'auto dans le fossé.

Si l'on me demande quels animaux il faut le plus redouter en Indo-Chine, je n'hésiterai pas. Je répondrai : le moustique, à cause des piqûres, et le cochon noir...

ROLAND DORGELES (*La Route Mandarine*).

Avant de prescrire un produit à base de viande crue, consultez l'étiquette ou le prospectus pour savoir quel genre de viande on emploie pour sa préparation. **La CARNINE LEFRANCQ GARANTIT n'employer que des Cuisses de Bœuf Crues, de toute première qualité, dont le Suc est immédiatement CONCENTRÉ.**



LA CARNINE LEFRANCQ

enrichit l'organisme

EN PHOSPHORE

Fémur du chien témoin	18 %
Fémur du chien traité par la Carnine (15 jours)	20 %

EN LÉCITHINE

Foie du chien témoin	4 %
Foie du chien traité par la Carnine (15 jours)	7 à 8 %

LA CARNINE LEFRANCQ

ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES :

Avant son emploi	41 globules rouges
Un mois après	54 globules rouges
par carré d'hématimètre.	

ENRICHIT le SANG en HÉMOGLOBINE :

Avant son emploi	8 % d'hémoglobine
Un mois après	9,7 % d'hémoglobine



SITES PYRÉNÉENS (Environs de Gavarnie). - 1° Le lac glacé et le Pic d'Astazou (3.080 m). - 2° Le fond du Cirque et l'Hôtel (1.570 m).

CONSOMPTION NUTRITIVE

La consommation nutritive prépare la maigreur, la tuberculose ou le mal de Bright chez les anciens dyspeptiques. On fortifiera l'estomac, on corroborera la nutrition en donnant deux à trois cuillerées à soupe de *Carnine Lefrancq*, suc musculaire concentré inaltérable. La dilatation d'estomac, l'hyperchlorhydrie, les gastropathies par fermentations anormales et même les lésions organiques du pylore, trouveront dans la *Carnine* le meilleur adjuvant du régime lacté, toujours anémiant. Certains praticiens font grand cas de ce traitement contre le vertige stomacal des neurasthéniques, ainsi que dans toutes les variétés de dyspepsie, où il importe, avant tout, de restituer la pléthore globulaire, pour imposer silence au système nerveux hyperesthésié. La *Carnine Lefrancq* enraie aussi l'atrophie des glandes à pepsine.

L'ODEUR DE MON PAYS

*L'odeur de mon pays était dans une pomme.
Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme,
Pour me croire debout dans un herbage vert.
L'herbe baute sentait le soleil et la mer,
L'ombre des peupliers y allongeait des raies,
Et j'entendais le bruit des oiseaux, plein les baies,
Se mêler au retour des vagues de midi.
Je venais de bocher le pommier arrondi,
Et je m'inquiétais d'avoir laissé ouverte,
Derrière moi, la porte au toit de cbaume mou...*

*Combien de fois, ainsi, l'automne rousse et verte
Me vit-elle, au milieu du soleil et debout,
Manger, les yeux fermés, la pomme rebondie
De tes prés, copieuse et forte Normandie ?...
Ah ! je ne guérirai jamais de mon pays !
N'est-il pas la douceur des feuillages cueillis
Dans leur fraîcheur, la paix et toute l'innocence ?*

Et qui donc a jamais guéri de son enfance ?...

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

BELGIQUE — MUSÉE DE TOURNAI



LA BLANCHISSERIE

Tableau de HENRI DE BRAEKELEER (1840-1888). — École d'Anvers.

LE DOCTEUR PAUL DESCOMPS



Photo Walery

Paul Descomps est né à Aiguillon (Lot-et-Garonne), le 18 Juillet 1881, fils du docteur A. Descomps, qui exerça à Aiguillon, pendant plus de 50 ans le rude métier de médecin de campagne, et qui mourut à 80 ans, Chevalier de la Légion d'Honneur, entouré de l'estime de tous.

Après des études secondaires faites au Collège d'Agen, Paul Descomps venait à Paris, faire sa médecine. En 1900, il était externe des Hôpitaux, interne en 1905, chef de clinique en 1912 (à l'Hôtel-Dieu, chez le professeur Gilbert). Après avoir été l'interne et l'ami de Brissaud, il restait pendant 12 ans l'assistant de Gilbert, puis devenait l'assistant de Sicard.

Les travaux du docteur Paul Descomps sont très nombreux et variés. Pendant la guerre, après une période initiale de séjour aux armées comme médecin d'ambulance, il avait été affecté dans un centre de neurologie régional, d'abord, en qualité d'adjoint, puis comme médecin-chef, et il put apporter une contribution notable à l'étude des problèmes de neuropathologie soulevés par les blessures des nerfs et du cerveau. Ces travaux concernent l'anatomie clinique, la biologie clinique,

les maladies générales et les maladies infectieuses les maladies nerveuses et mentales.

Finalement, le docteur Paul Descomps s'est spécialisé dans l'étude des maladies du foie et du système nerveux.

Actuellement, il fait à l'Hôpital Foch, le mardi, une consultation très suivie sur les affections du foie et, le samedi, sa consultation des maladies nerveuses groupe de nombreux malades, notamment de nombreux algiques, qui savent trouver auprès de l'élève de Sicard le soulagement certain de leurs douleurs.

Le docteur Paul Descomps a créé à l'Hôpital Foch, avec dix-neuf de ses collègues, médecins, chirurgiens des hôpitaux, anciens chefs de clinique, anciens internes, etc., une admirable formation hospitalière, véritable formule moderne de l'Hôpital-Maison de Santé, avec les installations techniques les plus complètes, qui en font un centre de diagnostic et de traitement unique, qui demain sera aussi un centre d'enseignement.

Il est le fondateur de la *Revue Médicale Française*, le grand organe de propagande médicale en Amérique Latine et en Proche-Orient, qui touche chaque mois 12.000 médecins et il est aussi l'animateur des *Journées Médicales de Paris*, qui à deux reprises déjà ont eu un succès retentissant.

Le docteur Paul Descomps est membre de la Société de Neurologie de Paris.

Pendant la guerre, parti avec une ambulance divisionnaire de la 72^e division d'infanterie, il dut être plus tard évacué pour maladie, et chargé du Centre de Neurologie et de Psychiatrie de la 17^e région.

Nommé en 1918 Chevalier de la Légion d'honneur au titre militaire, il a été promu Officier en 1927.

PIERRE DESCOMPS

1875 - 1930

Frère aîné de Paul Descomps, Pierre Descomps est né à Aiguillon, le 5 Mars 1875 ; mais malgré l'hérédité paternelle qui semblait devoir le porter vers la médecine, il n'entra pas d'emblée à la Faculté.

Après de brillantes études classiques faites au Collège d'Agen, il vint à Paris et entra au Lycée Saint-Louis pour y préparer Polytechnique. L'année suivante, cependant, il se faisait inscrire à la Faculté de Médecine.

Reçu interne en 1902, il opte pour la chirurgie et travaille sous la discipline de Duplay, de Reclus, de Segond, de Walther, de Delbet. Aide d'anatomie en 1905, il arrive au Prosectorat de Clamart deux ans plus tard, et en 1910 enfin, il réussit du même coup à franchir les deux rudes échelons du Bureau central et de l'Agrégation.

C'est surtout une œuvre anatomique qu'a laissée Pierre Descomps.

Depuis sa thèse de 1908 sur l'*Anatomie de la région sous-angulo maxillaire* jusqu'à son dernier travail sur la *Folliculite intestinale*, il publia seul ou avec ses internes dont il inspirait les thèses, une série de travaux sur le *Tronc cœliaque*, sur les *Fascias d'accolement*, les *Veins de l'abdomen*, les *Territoires lymphatiques des viscères*, les *Grands confluents lymphatiques de l'abdomen*, l'*Anatomie des colons*, du *mésentère*, de l'*Appareil suspenseur du rectum*, de l'*Appareil ligamenteux du coccyx*.

Dans le domaine anatomo-clinique, il s'intéressa surtout à l'*Appendicite chronique* ; et il étudia également une *Technique des amputations* basée sur une conception nouvelle et très personnelle.

Dans le *Traité de Le Dentu-Delbet*, il écrivit une partie des *Maladies du testicule*.

A son service d'hôpital, à Dubois d'abord, puis à Ivry et enfin à la Charité, à ses occupations de clientèle, Pierre Descomps avait ajouté le service de l'Hôpital des Médailles militaires. Il s'occupait en outre activement de la *Revue Médicale Française* qu'il avait fondée avec son frère, Devraligne, Coutela et Chartier. Il y dirigeait la rubrique chirurgicale, et prit une part considérable à l'organisation des Journées Médicales de Paris en 1926 et 1929.

Comme opérateur, sa maîtrise et son adresse manuelle étaient légendaires.

Pierre Descomps avait fait la guerre de bout en bout, en partie comme chirurgien de secteur, en partie comme chirurgien d'auto-chir.

Il avait reçu la Croix de la Légion d'Honneur au titre militaire en 1917, et avait été promu Officier en 1926.

Pierre Descomps est mort subitement le 22 décembre dernier.



Photo Isabey

PORTRAITS-CHARGES. — A gauche, le docteur Pierre Descomps, professeur agrégé, chirurgien des Hôpitaux, tenant une rate et un épiploon — organes dont il a pratiqué la chirurgie. A ses pieds, des morceaux de musique qu'il interpréta en qualité de ténor. A droite, son frère, le docteur Paul Descomps, médecin des Hôpitaux, tenant un exemplaire de la *Revue Médicale Française* dont les deux frères furent les fondateurs.

ANÉMIE PERNICIEUSE : **BOV' HÉPATIC-SIROP**



PORTAIT D'ABD-EL-KADER
Tableau de Stanislas CHLEBOWSKI. — École allemande

CARNINE LEFRANCQ

PRÉVIENT ET COMBAT
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

L'Imprimeur-Gérant : H.-M. HOUTIN, 192-194, RUE SAINT-MARTIN, PARIS.

1931. — PRINTED IN FRANCE.



hantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25.195

26^e ANNÉE

N° 278

MAI 1931

JACQUES DES GACHONS

LE RISQUE



M. Rémy Bornage est perplexe. Il vient de recevoir d'Australie d'alléchantes propositions. Il s'agirait, pour son fils Silvain, d'une situation de grand avenir, à la tête d'une entreprise agricole déjà prospère, mais qu'une jeune énergie développerait rapidement. C'est un de ses anciens amis de collège qui lui donne tous ces détails. Auguste Clin vit là-bas depuis dix ans, marié à une Anglaise qui lui a déjà donné cinq marmots, « trop petits encore pour m'aider », ajoute-t-il. Et il continue : « Je t'ai donné la préférence parce que tu es mon meilleur ami sur le continent et que tu as un fils de vingt-cinq ans. Envoie-le moi. Ce sera la fortune. En attendant, c'est une vie saine, large, dont aucune minute n'est banale. Ce pays n'a encore donné qu'une faible idée de ses richesses. Envoie-moi Silvain. C'est pour lui le bonheur, je t'en réponds. » Puis, en post-scriptum, il ajoutait : « Comme le temps presse, si ton fils ne se sent pas porté vers l'exil, je te serai obligé d'aller voir, à Liverpool, le cousin de ma femme, John Smithson, dont je t'ai souvent parlé. Explique-lui le projet et demande-lui de ma part s'il veut me confier un de ses enfants... Seulement, je te répète, tu aurais tort de passer

à un autre la bonne affaire que je te propose. »

M. Rémy Bornage a beau relire la lettre de son ami lointain, il reste hésitant. Silvain, cela n'est pas douteux, commence à s'encroûter dans sa petite ville. Il a déjà pris des habitudes de vieux garçon. Son père est à l'aise, pourquoi travaillerait-il ? Le café et le cercle partagent ses heures entre les repas. Un jour, il se mariera. Sa femme aura une dot et la vie continuera monotone, mais assurée, tranquille, paisible... Silvain est fils unique, quel risque de l'expédier si loin ! Quand il était plus jeune, il adorait les voyages : on ne pouvait pas l'arracher aux livres de voyages qu'il se faisait acheter. S'il allait accepter ? Quel désespoir pour sa pauvre mère ! Et pour lui-même, Rémy Bornage, quelle solitude aux repas ! Quel avenir !

Non, décidément, son « vieil Auguste » était bien bon, mais l'Australie, c'était trop loin. Et il mit la lettre dans sa poche, sans en parler à personne. Il irait à Liverpool.

A Liverpool. C'était déjà tout un voyage. Le prudent père de famille dut imaginer une histoire de placement d'argent. Histoire que, d'ailleurs, il rendit exacte, résolu qu'il fut, tout à coup, à mettre vingt-cinq mille francs dans l'entreprise australienne. Du dix pour cent, ma foi !

Et il partit.

Silvain ne demanda même pas à accompagner son père. Il avait pris une forte culotte au cercle, la nuit précédente, et il ne songeait qu'à se refaire, le soir même. Son père plaçait de l'argent, il fai-

Bov' Hépatie Sirop

ANÉMIES GRAVES

Application de la Méthode de Whipple

**RÉGÉNÉRATEUR PUISSANT
DES GLOBULES ROUGES**

TOLÉRANCE PARFAITE

saît joliment bien ! Car lui, Silvain, en dépensait ! C'était dans l'ordre. C'était dans l'ordre, à ce qu'il croyait du moins.

A Liverpool, le tableau changea. M. Smithson habitait, dans la banlieue, un merveilleux cottage qu'on aurait pu qualifier de château s'il s'était trouvé en pleine campagne. John Smithson était retiré des affaires après grosse fortune faite. Deux de ses fils étaient casés, l'un à Londres, l'autre aux Indes. Il lui en restait trois. Il ne parlait pas des filles, dont il ne savait pas toujours le nombre exact, six ou sept, selon qu'il comptât Jenny, une cousine qu'il avait recueillie.

John Smithson était grand, sec, un peu rouge de peau ; il portait de longues moustaches blanches et fumait volontiers la pipe.

Rémy Bornage était petit, replet, avec une large barbe sur sa poitrine.

Par bonheur, Smithson parlait un peu le français. Les présentations accomplies, les deux hommes se serrèrent la main, puis l'Anglais se mit en devoir de préparer un whisky-soda pour son hôte. On était dans la saison chaude et le Français devait avoir soif.

On apercevait dans le fond du parc les grands gestes blancs des joueurs de tennis. Il y avait aussi des jupes qui bondissaient et des cris. C'étaient les fils et les filles de Smithson et leurs amis. La véranda où les deux hommes étaient assis contenait des plantes rares et de magnifiques tapis. Smithson devait être immensément riche.

« Ce qu'il va m'envoyer promener avec ma proposition ! » se dit le voyageur en tâtant, à travers sa jaquette, les vingt-cinq pauvres billets de mille qu'il avait épinglés à l'intérieur de son gilet.

Cependant, il expliqua la combinaison de son vieil ami Auguste. Il lut des fragments de la lettre. Il fit allusion à la faculté que lui laissait son ami de placer de l'argent dans l'affaire... Smithson écoutait, en fumant, en buvant. De temps en temps, il allongeait vers le sol les poils de ses longues moustaches.

Quand Remy Bornage eut achevé, John Smithson dit :

— Alors, votre fils ne part pas ?

— Non, je n'ai que lui.

— Vous devriez en avoir plusieurs.

Le Français fit un vaste geste d'excuses.

— J'aime mieux risquer mon argent que mon enfant, dit Remy Bornage.

— Il faut garder l'argent gagné. Il faut envoyer ses fils en gagner d'autre. Chacun doit gagner son argent, c'est « mon » théorie... Je vais appeler William.

Il parla dans un téléphone qui, sans doute, communiquait avec un kiosque, près du terrain de jeu. Au bout d'un instant un grand jeune homme, rasé de frais, une veste sur l'épaule, accourait.

— William, voici M. Bornage, ami de M. Auguste Clin, marié à notre cousine Mary Cosmon, en Australie. Il y a pour vous là-bas une situation à prendre immédiatement. Etes-vous prêt à partir ?

— Yes.

John Smithson, sans cesser de fumer, étendit la main vers un guéridon qui supportait les journaux du jour. Il ouvrit l'un d'eux et, tout de suite, il dit :

— Il y a un bateau demain matin pour Sydney.

— All right ! s'écria William Smithson, sans qu'un muscle de son visage eût trahi la moindre inquiétude, le moindre étonnement.

Sur le quai d'embarquement, le lendemain matin, Remy Bornage a des remords. Tout de même, si ce jeune homme tourne mal là-bas, n'en sera-t-il pas responsable ? Pourquoi, diable, s'est-il mêlé de cette affaire ? Et ce père qui arpente le quai en attendant le coup de sifflet, n'est-ce pas son malheur qu'il lui a apporté ? Il a l'air un peu plus nerveux que la veille... Voici qu'on enlève les passerelles. Le sort en est jeté.

Le Français n'y tient plus. Pour un peu il pleurerait. Un voyage de deux mois ! Un pays inconnu, sauvage très probablement. Des maladies, des cyclones, le coup de pied d'un cheval sauvage ! Il aborde l'Anglais, il veut le consoler :

— Allons, allons, calmez-vous. Il reviendra bientôt.

L'Anglais hausse ses sourcils. Il n'est pas ému.

— Non, dit-il, je n'espère pas cela. Car s'il revenait, c'est qu'il n'aurait pas réussi !

En entrant chez lui, Remy Bornage avait un immense besoin d'embrasser son fils, comme si ce pauvre Silvain venait d'échapper à un grand danger.

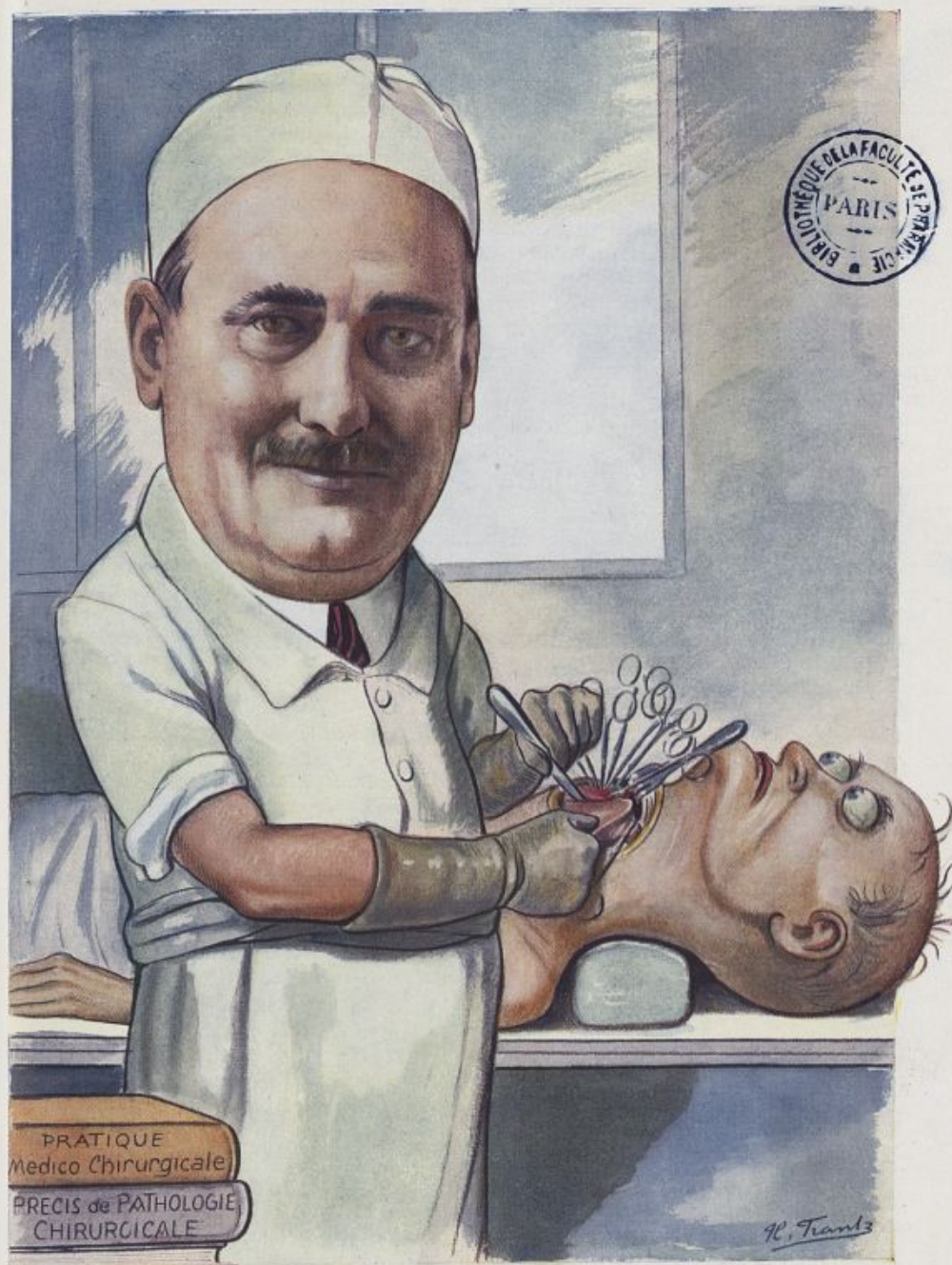
Il ne le trouva ni dans la bibliothèque ni dans la salle à manger. Il appela. Enfin, il découvrit sa femme et son fils dans le grenier. Sa femme pleurait. Son fils gémissait lamentablement :

« Papa est à Liverpool et moi je suis déshonoré. Papa est déshonoré et moi je suis à Liverpool. »

Silvain n'était pas devenu fou. Il avait encore perdu, deux nuits de suite ; il devait dix mille francs sur parole et pour se consoler il avait bu « tout ce qu'il avait trouvé », selon son expression. Il était ivre.

JACQUES DES GACHONS





Le Professeur LENORMANT
de la Faculté de Médecine de Paris

LE PALAIS DE L'ÉLYSÉE

Le terrain sur lequel s'élève le palais fut donné, en 1718, à la prière du régent, par Louis XV, à Henri de La Tour d'Auvergne, comte d'Evreux, qui y fit aussitôt construire une des plus élégantes demeures de Paris. Ce palais devint, ensuite, la propriété de la marquise de Pompadour, qui le céda elle-même à son frère, le marquis de Marigny (d'où le nom d'avenue de Marigny, qui longe l'Elysée). Pendant la Révolution, l'Elysée est habité par l'abbé Terray, contrôleur des finances, puis par le fameux financier Beaujon. Plus tard, il devient une sorte de jardin public dans lequel étaient installés des jeux divers.

Sous l'Empire, Murat, alors gouverneur de Paris, l'achète, puis, à son départ pour Naples, le donne au domaine impérial. Napoléon l'habite après Waterloo.

En 1820, il sert de résidence au duc et à la duchesse de Berry. Lorsque Louis-Napoléon fut élu président de la République, le palais de l'Elysée lui est assigné comme résidence. Il ne le quitte qu'après le coup d'Etat. Sous son règne, deux hôtels voisins : l'hôtel de Castellane et l'hôtel Sebastiani, sont adjoints à l'Elysée, et divers travaux, qui durent une dizaine d'années, modifient complètement l'aspect de ce monument.

Le maréchal de Mac-Mahon fut le premier président de la République actuelle qui y fut installé.

* *

Le nouvel élu de l'Assemblée Nationale

arrive dans le palais de l'Elysée par la grande cour, et, à sa descente de voiture, il gravit les marches de l'escalier d'honneur, dit escalier Murat, parce qu'il fut, en effet, construit sur les ordres de Murat. La rampe en est composée de palmes en cuivre doré du style Empire le plus pur. Sa cage disparaît sous de très belles tapisseries des Gobelins.

Lorsque les maisons civile et militaire de l'Elysée se sont retirées, les deux présidents

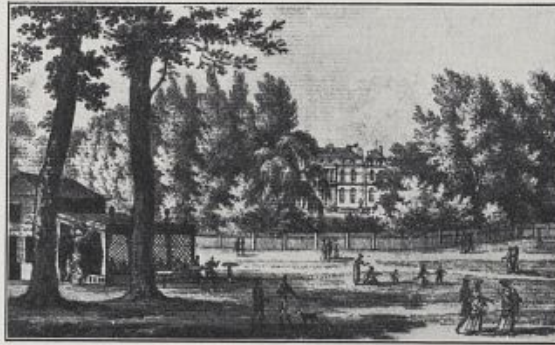
traversent d'abord le salon Murat, où se donnent les déjeuners et les dîners dits de « petit gala » ; puis, le salon des Aides-de-Camp, où le prince Louis-Napoléon recevait ses invités lors de la fameuse soirée donnée par lui quelques heures avant le coup d'Etat, et ils ar-

rivent dans le salon des Ambassadeurs, où se tient le président lors de toutes les réceptions et, notamment, lors de la réception des envoyés des Etats étrangers venant lui présenter leurs lettres de créance.

Après le salon des Ambassadeurs vient le salon de l'Hémicycle, qui est l'ancienne chambre à coucher d'apparat de la marquise de Pompadour. Elle est décorée de Gobelins du commencement du siècle dernier représentant *Le Jugement de Pâris*.

Le salon de l'Hémicycle communique avec la salle du conseil.

De ce côté, se termine le pavillon proprement dit de l'Elysée. La suite des appartements du rez-de-chaussée fait, maintenant, partie de l'aile



LES CHAMPS-ÉLYSÉES ET L'ÉLYSÉE EN 1800
Bibl. Nat. Estampes



La Carnine

Lefrancq

RÉGÈNÈRE LE SANG
REFAIT DES MUSCLES
ACCROÎT LE POIDS
DU CORPS

ajoutée sous le second Empire par l'architecte Lacroix. On y rencontre, donnant sur les jardins, le cabinet des officiers d'ordonnance, on y admire la célèbre *Charge des Cuirassiers*, d'Aimé Morot; le cabinet du secrétaire général : mobilier Empire. Sur la cheminée, la pendule du cabinet de Napoléon I^{er}. Aux murs, des peintures d'Henri Martin; et, enfin, le cabinet officiel du président de la République : décoration Empire, sièges de Beauvais. Au milieu de la pièce, un superbe bureau Régence, une des plus belles pièces du style de l'époque.

* *

Au premier étage, sont situés les appartements privés du président. Dans le pavillon proprement dit, voici son cabinet de travail particulier. On y remarque une magnifique tapisserie des Gobelins du XVIII^e siècle, représentant *Marie-Antoinette et les Enfants de France*, d'après le célèbre tableau de M^{lle} Vigée-Lebrun.

A côté du cabinet, est la salle de billard où le président Grévy passait de longues heures. Elle est encore fréquentée aujourd'hui, mais moins qu'autrefois. Puis, vient le grand salon

où la présidente en exercice reçoit ses invités.

Le grand salon donne sur la salle à manger privée, décorée de tapisseries de Beauvais qui représentent des chevreuils, des faisans et des bécasses.

Dans l'aile ajoutée sous le second Empire, sont, enfin, les chambres à coucher et les cabinets de toilette. Au point de vue historique, rien ne les signale encore à l'attention.

Presque toutes les fenêtres donnent sur les jardins, qui furent d'abord dessinés à la française, puis transformés, à la fin du XVIII^e siècle, en jardin anglais. La verdure des massifs épais fait valoir la blancheur de marbres bien placés. La plus belle de ces statues est *La Danseuse Sacrée*, de Ségoffin. Le coup d'œil de ces jardins est ravissant lors des garden-parties du mois de juillet. Le président y invite régulièrement le corps diplomatique, les officiers généraux, les notabilités de tous les mondes et les jeunes gens et les jeunes filles de toutes les grandes écoles.

Ces petites fêtes, pour lesquelles le nombre des invités est beaucoup plus limité que pour les bals, sont toujours ordonnées, à l'Élysée avec un éclat et un goût à la fois très français et très parisien.

FRANÇOIS PONSARD

TROUBLES DIGESTIFS DE L'ENFANCE

Une alimentation défectueuse ou insuffisante comme qualité, parfois excessive comme quantité, un sevrage trop brusque, accompagné de l'abus des soupes farineuses, déterminent fréquemment des troubles digestifs chez l'enfant. Or, toute gastro-entérite un peu ancienne s'accompagne d'hypotrophie ou d'athrepsie et ouvre à la tuberculose les portes de l'organisme frêle et délicat. Naguère on donnait à ces petits malades, la viande crue, qui arrête assez souvent la diarrhée, mais est rarement tolérée par les voies digestives.

La *Carnine Lefrancq*, dont la base exclusive est le suc musculaire du bœuf, possède tous les avantages eupeptiques de la viande crue sans aucun de ses inconvénients, puisqu'on la voit arrêter souvent les vomissements, même en cas d'acétonémie. Ce qui est précieux surtout dans la *Carnine*, c'est sa puissante action de remontement sur l'enfant en déchéance : c'est pourquoi elle a remplacé, en pédiatrie, les vieilles médications à base d'huile de foie de morue, et de sirops iodotanniques et autres, fastidieux pour les enfants.



TEA-ROOM, par Albert GUILLAUME
Photo Braun & C^{ie}

LE PROFESSEUR CHARLES LENORMANT

de la Faculté de Médecine de Paris



Photo Ribaud

Charles-Jean-Joseph Lenormant est né à Paris, le 24 mars 1875. Après des études faites au Lycée Louis-le-Grand, il commençait sa médecine à Paris, et, en 1897, arrivait à l'internat. Prosecteur en 1902, il était nommé chirurgien des Hôpitaux en 1904, et agrégé en 1907. La chaire de pathologie chirurgicale lui était attribuée en 1930.

Le professeur Lenormant est actuellement chirurgien de la Pitié. Il fait de la chirurgie générale.

On lui doit un *Précis de Technique opératoire* (tête et cou), un *Précis de Pathologie chirurgi-*

cale; une *Nouvelle Pratique médico-chirurgicale*, dont il est directeur pour la partie chirurgicale.

Il est également l'auteur de rapports à divers Congrès : sur le *Traitement du goître exophtalmique*, sur le *Traitement des plaies de la plèvre et du poumon*; sur l'*Épilepsie consécutive aux traumatismes du crâne*.

Membre du Comité de Direction du *Journal de Chirurgie* depuis sa fondation (1908), membre du Comité de direction de la *Presse Médicale* et du *Progrès Médical*; Secrétaire général (1923-1928) et Président (1931) de la *Société Nationale de Chirurgie de Paris*; correspondant de la *Société de Chirurgie de Lyon* et de la *Société Belge de Chirurgie*, le professeur Lenormant est officier de la Légion d'Honneur et Croix de Guerre.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Lenormant, Chirurgien de l'Hôpital de la Pitié, opère un goître exophtalmique.

LA CARNINE LEFRANCQ AGIT TOUJOURS ET TRÈS VITE

MONTPELLIER - MUSÉE FABRE



PAYSAGE

par Jacques-Raymond BRASCASSAT (1804-1867). — École française

PIERRE MILLE

LES CADEAUX DE BALZAC

Tout le monde connaît l'histoire du fameux cheval blanc que Balzac « donna » à Jules Sandeau. Exemple de la puissante imagination du grand romancier. Car ce cheval, Jules Sandeau ne le vit jamais ! Seulement, Balzac, dans le salon de M^{me} de Girardin, l'avait décrit d'avance avec tant de feu, tant de détails réels, vivants, dans sa couleur, dans ses

qualités et son origine, — sans compter le nom du marchand auquel il comptait l'acheter, auquel il l'avait déjà, dans son esprit, acheté, — qu'il demeura sûr, absolument sûr, de l'avoir donné. A tel point que, rencontrant Sandeau, il lui demanda :

— Eh bien ! vous en êtes toujours content ?

— De quoi ? fit Sandeau, étonné.

— Mais du cheval ! lui reprocha Balzac, étonné à son tour de tant d'ingratitude.

Mais cette imagination pouvait avoir parfois des inconvénients pour ceux sur qui elle épandait sa générosité. Témoin cette autre anecdote, que je viens de trouver dans les souvenirs de Werdet, l'éditeur de Balzac.

Celui-ci avait pour voisins, rue Cassini, deux jeunes étudiants, dont l'un fut plus tard un médecin distingué ; l'autre, un homme de lettres de quelque réputation. Ils rendirent visite à l'illustre auteur de *La Comédie Humaine*. La visite fut rendue, les relations devinrent fréquentes.

— Il faut être bien meublé, disait parfois Balzac à ses jeunes amis, considérant la modestie qui

avait présidé à l'organisation de leur intérieur commun ; le luxe est une chose indispensable !

Un dimanche soir, revenant d'une excursion à la campagne, les jeunes gens trouvèrent leur appartement transformé. Ce n'étaient que festons, ce n'étaient qu'astragales, tapis somptueux, meubles de prix. Leur première idée fut que, n'ayant point payé leur

terme, leur propriétaire avait profité de leur absence pour les déménager et les remplacer par un autre locataire. Ils échangèrent des réflexions pessimistes.

— Eh non ! cria Balzac, sortant expressif et joyeux d'un cabinet noir, c'est un cadeau que je vous fais ! Tout est payé, payé, payé ! Ne vous inquiétez même pas du pourboire des tapissiers !

Il les laissa confondus, émus de tant de faste et de générosité... A quelque temps de là, le tapissier vint leur présenter sa note. Une lourde note !

— Mais M. de Balzac nous a dit qu'il avait payé...

— M. de Balzac ? Il n'a rien payé du tout ! Il nous a dit seulement de faire transporter ces meubles chez vous.

Ils payèrent donc, en soupirant.

... Au commencement était le verbe, disent la philosophie et l'Evangile. Le verbe, on le voit, a ses dangers. Et Jules Sandeau a dû peut-être, s'il connut l'aventure, s'estimer heureux que Balzac n'eût pas, à son intention, réellement « acheté » de cheval blanc !



BALZAC
d'après Louis BOULANGER
Photo Braun & C^{ie}

SONNET DU RENOUVEAU

*Sous les premiers soleils, comme une coupe pleine,
La verdure déborde au penchant des chemins.
Le printemps a jeté des roses dans la plaine ;
Ami, nous reviendrons, des roses pleines les mains.*

*Aux beaux jours sont promis les plus beaux lendemains.
Dans l'azur transparent qu'attlédit son haleine,
Avril a réveillé l'abeille et la phalène ;
On entend bourdonner alentour des jasmins.*

*Ainsi, rien n'était mort. Tout renaît, ô merveille !
Aux mondes d'autrefois, le monde s'appareille :
Ami, reconnais-tu cette vieille chanson ?*

*La chanson qui viendra jamais la vaudra-t-elle ?
— Et, dans l'air qu'emplissait l'espérance immortelle,
Monte le souvenir, comme une floraison !*

ARMAND SILVESTRE

LE DOUZIÈME SALON DES MÉDECINS

Il s'ouvrira pour la douzième fois du Dimanche 4 au 13 Octobre prochain inclus, au Cercle de la Librairie, 117, Boulevard Saint-Germain, PARIS-6^e.

Pour tous renseignements s'adresser au Secrétaire organisateur : M. le Docteur RABIER, 84, Rue Lecourbe, PARIS-15^e. — Joindre timbre pour réponse.

Dans la Médecine Infantile
La Carnine
Lefrancq

est de
beaucoup

Supérieure
aux huiles de foie de morue,
sirops antiscorbutiques, etc.
Médications à longue échéance
Son action est plus
rapide et les enfants
la réclament avec
plaisir.



LILLE
PALAIS DES BEAUX-ARTS
MUSÉE

GHIRLANDAJO
ÉCOLE FLORENTINE
(XV^e SIÈCLE)



LA VIERGE AU LYS
par Domenico di Tommaso Bigordi GHIRLANDAJO, dit GHIRLANDAJO (1449-1494). — École florentine.

L'Imprimeur-Gérant : H. M. BOUTIN, 192-194, RUE SAINT-MARTIN, PARIS

1931 — PRINTED IN FRANCE.

Pho 897



Fantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)
Tél. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 23.155

26^e ANNÉE

N° 279

JUIN 1931

G. LENÔTRE

HYGIÈNE



D'aimables plaisants, jugeant sans doute que les préoccupations nous manquent, s'amuse à nous annoncer, de temps à autre, le déchainement prochain de catastrophes variées. Ils saluaient le débarquement de la peste avec une joie à peine dissimulée; car le désir qu'ils ont de paraître bien informés triomphe du déplaisir qu'on éprouve généralement à propager une mauvaise nouvelle. Par bonheur, nous jouissons en ce moment de tant de distractions que la rumeur a fait long feu; on n'en parle plus. Espérons que, dépitée de ce peu de succès, la peste ne débouclera pas son bagage et émigrera vers d'autres régions. Tout de même, par prudence, j'ai cru bon de feuilleter quelques vieux bouquins, du temps où le fléau était chez nous fréquemment périodique, afin de voir un peu par quelle hygiène nos pères essayaient de s'en préserver; j'ai fait ainsi la rencontre du docteur Charles de l'Orme, et j'en demeure délicieusement satisfait.

Imaginez un homme bâti en force, grand, d'allure majestueuse, de traits agréables, parlant avec une volubilité surprenante, ayant beaucoup d'esprit et d'expérience, une présomption formidable et exerçant sur les dames un prestige absolument dominateur. Tel était ce de l'Orme, médecin du

roi Louis XIII, et voilà, n'est-ce pas? plus de qualités qu'il n'en faut pour réussir dans le monde. Elève de la Faculté de Montpellier, il avait subi là les épreuves de la thèse et essuyé, selon l'usage, le feu de cent huit questions, au nombre desquelles certaines nous paraissent assez déconcertantes :

— La vie des rois, des princes et des grands est-elle moins exposée à la maladie que celle des gens du peuple et des paysans?

— La guimauve est-elle un être vivant?

— Les mâles peuvent-ils avoir du lait?

Le candidat répondit à tout victorieusement et l'aréopage fut ébloui. Quelques années de voyages en Italie complétèrent la réputation de Charles de l'Orme, — réputation qu'il soignait d'ailleurs, avec plus de sollicitude qu'il n'en témoigna jamais à aucun de ses malades. En 1610, il revenait à Paris, obtenait un logement au Louvre et, tout de suite, la plus noble clientèle assiégea sa porte. En peu de temps, son succès fut tel qu'on le déclara « demi-dieu »; il était de notoriété publique qu'il guérissait tous les maux, « sauf ceux causés par l'amour », maux enviables auxquels sa complexion vigoureuse et l'engouement des femmes le rendaient, prétendait-on, plus sujet que le commun des mortels. Pour mieux fasciner ses malades, il donnait ses consultations en latin, ce qui ne laissait pas que d'être parfois embarrassant, et il les émaillait de jurons parfaitement français. Au reste, il droguait peu, et ses conseils se bornaient généralement à la simple hygiène, en quoi il fut un précurseur digne

ANÉMIES GRAVES

APPLICATION
DE LA MÉTHODE
DE WHIPPLE

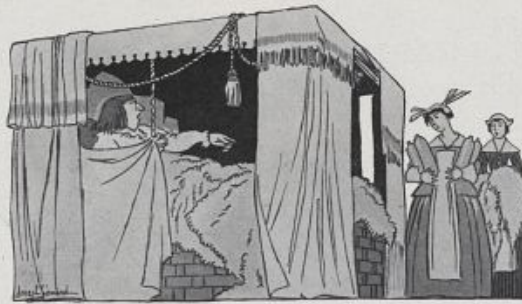
Boo Hépatie Sirop

TOUS LES
FERMENTS ET
PRINCIPES SOLUBLES
DU FOIE DE BŒUF CRU

TOLÉRANCE PARFAITE

d'être cité. Il se montrait l'apôtre de la prophylaxie et, quand la peste vint à sévir, on le vit revêtu d'un habit de maroquin, le visage couvert d'un masque de même cuir agrémenté d'un nez long d'un demi-pied, « afin de détourner la malignité de l'air ». En outre, il avait soin de ne jamais sortir sans avoir dans la bouche trois ou quatre gousses d'ail, de l'encens dans les oreilles, et une tige de rue fétide dans chacune de ses narines. Moyennant quoi, et grâce à l'absorption régulière de son bouillon rouge, il se disait assuré contre la contagion.

Ce bouillon rouge, véritable panacée, est un composé de bourrache, de buglosse, de chicorée sauvage, d'oseille, de chiendent, de feuilles de fraisier, de pissenlit et d'aigremoine, le tout



Dessin de Joseph HÉNAUD

Cliché "Les Annales"

bu durant deux heures « dans un pot de fer, parce que ce minéral est détersif ». On doit prendre cette tisane immédiatement avant de se mettre à table; mais une fois le repas fini, il faut attendre au moins quatre heures pour en boire de nouveau. Cette sublime mixture guérit « toutes les sortes de fièvre, de quelque nature qu'elles soient, la gravelle, la pierre, la pleurésie, la pituite, la mélancolie, la paralysie, les vapeurs, les vertiges précurseurs de l'apoplexie, les saignements de nez et l'insomnie ». Malgré son action bienfaisante, on s'astreindra, si l'on veut vivre en santé, à quelques précautions très simples, auxquelles le docteur se soumet tout le premier, pour prêcher d'exemple : ainsi vit-il tout le jour dans une chaise à porteurs drapée d'épaisses pièces de laine pliées en quatre, ayant à ses côtés et sous le siège de grands réchauds remplis de charbons ardents, « avec des morceaux de fer pour empêcher les vapeurs ». Quand il dort, c'est dans un lit de brique, haut de cinq pieds et recouvert d'un toit semblable à l'impériale d'un carrosse, — la brique, n'étant point poreuse, est réfractaire à l'humidité. Par surcroît de prudence, il place à ses côtés et sous ses pieds des bouteilles d'eau chaude soigneusement emmaillottées. Ce lit est tapissé de peaux de lièvre et défendu de tous côtés par des nattes, afin de préserver le dormeur des vents coulis, « les plus perfides ennemis de l'homme ». Pourquoi les poissons — à moins d'un hameçon malencontreux — vivent-ils plusieurs

fois centenaires? C'est parce qu'au fond des eaux, ils sont à l'abri de tout courant d'air.

Le savant hygiéniste se réveille en son lit de brique; sa première occupation est de retirer d'entre ses jambes un récipient en cuir bouilli et de laver ses yeux avec le contenu de cet urinal; rien n'est meilleur pour fortifier la vue, et c'est à ce bain quotidien que de l'Orme doit de lire sans lunettes les plus fins imprimés. Après quoi, il se passe les mains à l'esprit-de-vin, lance quelques gouttes d'eau dans ses narines, et voilà terminée sa toilette intime : du moins, les chroniqueurs ne nous en révèlent pas davantage. Après quoi, il se met en prières, et invoque avec dévotion saint Laurent, parce que ce martyr, étant mort sur le gril, lui obtiendra facilement du Seigneur « autant de chaleur que l'homme en a besoin pour vivre ». Maintenant, de l'Orme s'habille : un immense pantalon de futaine, fendu par devant et par derrière, — vêtement de son invention et que confectionnent des tailleurs spéciaux. — l'enveloppe du cou jusqu'aux chevilles; six paires de bas, des bottines de maroquin, plusieurs houppelandes ouatées l'une sur l'autre, des fourrures

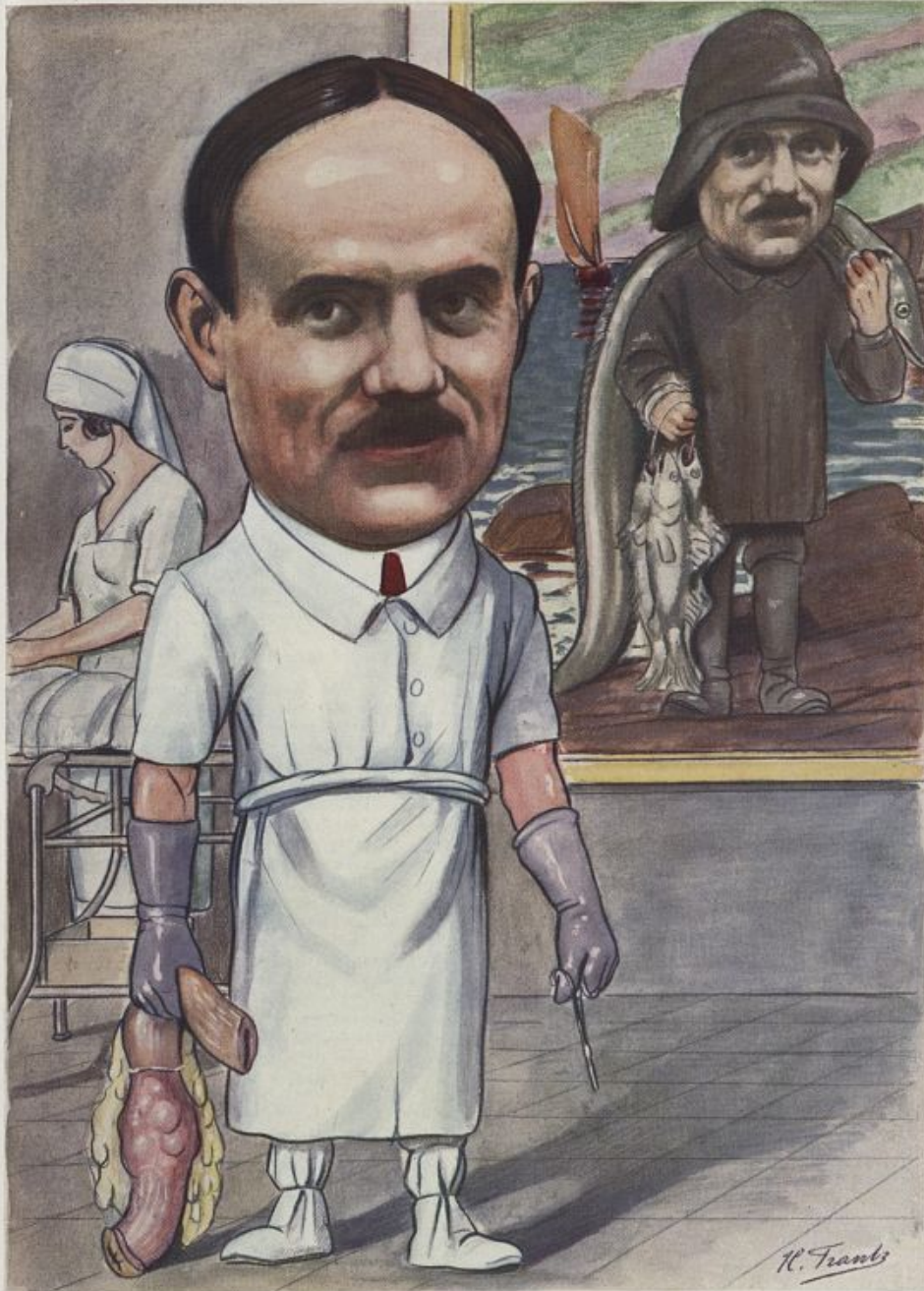
aux bras, aux jambes, sur le ventre et sur les reins, tel est le costume d'habitude. Avant de s'enfermer dans sa chaise à porteurs, il met sous sa langue un petit sac de gros sel, « ce qui décharge grandement le cerveau et fait cracher beaucoup d'impuretés ».

Les ordonnances de ce frileux original, pieusement acceptées par ses contemporains, nous paraissent assez bizarres. Pour le mal de dents et la fluxion, il conseille de la fiente d'oie fricassée avec de la graisse de porc mâle; on applique cet onguent tout chaud sur la tempe, du côté de la dent malade; au bout de quelques minutes, la douleur a disparu et la fluxion se réduit en moins d'une heure. Il arrête radicalement la dysenterie poussée jusqu'au flux de sang en allumant un feu de vieilles savates sous un escabeau percé par le haut; le patient, entièrement nu, prend place sur ce siège et y demeure trois ou quatre heures; quand il en descend, il est sauvé : plus de dix mille malades, tant de la cour que de l'armée, furent guéris par ce procédé lors du siège de

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT.
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTÉIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSSE NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



Le Docteur Jean GUÉNU

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris

La Rochelle. Aux rhumatisants, de l'Orme recommande de porter sur la tête sept calottes dont les trois plus voisines du crâne doivent être doublées de peau de lièvre, pantalon de même fourrure, une goutte d'esprit-de-vin dans la soupe. Pour les embarras gastriques, il préconise le bouillon de vieille poule, jetée vivante dans le pot, sans être plumée. Si l'on est menacé d'apoplexie, se coiffer immédiatement d'un pigeon coupé en deux.

Lui-même est, pour son temps, d'une sobriété remarquable : jamais de bœuf, ni de lard, « viandes grossières qui produisent un suc trop mélancolique ». Ses menus se composent généralement de poulardes bouillies ou de langues de moutons, mets de facile digestion ; entre chaque plat, il hume par le nez une forte prise de poudre de rhubarbe ;

il ne dédaigne pas le tabac, mais il ne l'admet qu'en boisson, infusé dans du vin blanc. Jamais de fruits crus, ni de confitures, ni de pâtisserie ; le vin est appréciable comme dentifrice, pour fortifier les gencives ; mais si on l'avale, il brûle les boyaux. Pour sa part, avant de sortir, il prend deux cuillerées de sirop de pommes de reinette et fait usage constant de conserve de roses de Provens, admirable régulateur du cerveau, des poumons et du foie.

Il ne faudrait pas croire que tout cet arsenal de remèdes extravagants soit aujourd'hui complètement discrédité : le pigeon coupé en deux et la poule bouillie avec son plumage comptent encore de fervents adeptes ; le regretté moliériste Bernardin, qui, il y a quelque vingt-cinq ans, consacra au docteur de l'Orme une très piquante étude, remarque, d'ailleurs, que ce grand homme professait certains principes qui, deux cents ans après lui, sont encore en honneur, tant sur la propriété indispensable aux pansements que sur la prophylaxie et sur l'usage des douches et des eaux minérales. N'importe ! Ses excentricités prêtaient à rire et Molière ne s'en priva point, car il est manifeste que de l'Orme est en scène dans plus d'une comédie du terrible railleur. C'est au railleur que l'événement donna raison : le pauvre Poquelin mourut — sans médecin — à cinquante-et-un ans, tandis que celui qu'il avait si magnifiquement tur-

lupiné, né au temps lointain de Henri III, était encore fort sémillant alors que Louis XIV occupait le trône depuis un tiers de siècle.

« Comment ne point croire aux enseignements de ce bienfaiteur de l'humanité, écrivait un contemporain, puisqu'ils nous sont prescrits par un homme qui se porte bien depuis près de cent ans ? »

L'argument est sans réplique. Et notez que l'intrépide docteur ne ménageait point sa vigueur : veuf d'une épouse qu'il avait vaillamment trompée, on apprit qu'il projetait de se remarier — à quatre-vingt-six ou sept ans — avec une toute jeune femme. Cette fois, ses plus optimistes admirateurs s'alarmèrent : on lui conseillait de rester « garçon », mais il passa outre, convola avec le tendron, n'en resta que plus alerte et plus entre-

prenant, et c'est la jeune épouse qui mourut, au bout d'un an de mariage, — épuisée ! Peut-être n'avait-elle pu se faire au lit de brique, aux peaux de lièvre, au bouillon rouge et au feu de vieilles savates.

Quant à de l'Orme, il ne mourut pas ; du moins, certains refusèrent d'admettre son décès : l'implacable histoire, moins crédule, place son trépas en 1678. Il comptait alors qua-

tre-vingt-seize ans, croit-on : ce point est douteux, car la date de sa naissance, remontant à une époque où les registres de paroisses n'étaient pas régulièrement tenus, demeure imprécise. Le vrai, c'est que, quinze jours avant sa mort, il reluquait encore les belles et tournait des couplets galants, et cette longévité superbe établit au moins que son hygiène n'était pas si mauvaise. Elle nous paraît grotesque à présent, comme paraîtront risibles à nos descendants les prescriptions de nos médecins. On s'étonne tout de même qu'un homme qui n'était pas un sot s'entêtât à se priver d'air et à se faire cuire à la chaleur de tant de fourrures, de bouillottes, de bassinoires et de réchauds : il y avait de quoi tuer en peu de semaines un fort de la Halle. C'est preuve que les tempéraments et les prédispositions sont variables avec les modes... Les théories scientifiques, aussi.

G. LENÔTRE



Dessin de Joseph HÉMAR

Cliché "Les Annales"

LA CARNINE LEFRANCO

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC, NI L'INTESTIN, COMME LE FAIT LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ÉNERGIQUE PUISQUE,

"DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE, ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS."

DOCTEUR J. HÉRICOURT,
112 Boulevard de la Chapelle, Paris, 18



ADELÉ HUGO

ANNÉES DE JEUNESSE

M. VICTOR HUGO ET SES AMIS

De sa maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, M. Victor Hugo n'avait qu'un pas à faire pour être sur le boulevard Montparnasse; il se promenait là, parmi les allants et venants nombreux qu'y attirent les cabarets des barrières, les boutiques en plein vent, les spectacles forains et le cimetière. En regard du cimetière, il y avait, dans ce moment, une baraque de saltimbanques. Cette antithèse de la parade et de l'enterrement le confirmait dans son idée d'un théâtre où les extrêmes se toucheraient, et ce fut là que lui vint à l'esprit le troisième acte de *Marion Delorme*, où le deuil du marquis de Nangis contraste avec les grimaces du Gracieux.

Une des modes d'alors était d'aller manger des galettes au Moulin de Beurre, ainsi nommé parce que le propriétaire s'était enrichi à vendre du beurre. Le moulin était dans la campagne, du côté de Vanves. Une fois là, on ne revenait pas dîner à Paris, on se répandait dans les guinguettes environnantes. Un dimanche, M. Abel Hugo, cherchant où manger, entendit une musique sous des arbres. C'étaient :

*Les vagues violons
de la mère Saguet.*

Il y alla et vit une maisonnette entre une cour fleurie de plates-bandes et un jardin ombragé. Il y dina sous une tonnelle, et dina si bien qu'il y amena tous ses amis. Il fut félicité hautement de sa découverte, et on ne le nomma plus que le "Christophe Colomb de la mère Saguet". Il fut engagé d'honneur à y dîner souvent. Il passait par la rue Notre-Dame-des-Champs et emmenait quelquefois son frère. On s'y rencontrait; la réputation du lieu s'était faite rapidement, et attirait les peintres et les sculpteurs, nombreux de ce côté de Paris. MM. David, Charlet, Louis Boulanger, les Devéria, l'excellent architecte Roblin, se donnaient de fréquents rendez-vous sous les tonnelles. Le grand talent de la cuisinière, c'était surtout la jeunesse et la bonne humeur des dîneurs. La mère Saguet n'avait guère pour garde-manger que sa basse-cour. Le premier plat était les œufs, et le second, les poulets, qu'elle accommodait sommairement; elle les coupait en deux, les mettait à cuire sur le gril et leur adjoignait une sauce piquante. Avec cela, du fromage et du vin blanc tant qu'on en voulait; on avait de quoi rester à table depuis six heures jusqu'à dix et s'en aller radieux.

**

Entre les amis les plus assidus de la maison,

deux venaient presque tous les jours : M. Louis Boulanger, intelligence ouverte à Shakespeare comme à Rembrandt, et M. Sainte-Beuve, causeur aussi charmant qu'éminent écrivain. Le mariage de M. Abel Hugo ayant désorganisé les dîners de la mère Saguet, les plaisirs champêtres de l'été 1828 furent d'aller voir se coucher le soleil dans les plaines de Vanves et de Montrouge. On s'arrêtait souvent à la Butte-au-Moulin, M. Victor Hugo s'étendait sous l'énorme éventail et aspirait les bouffées d'air en regardant le crépuscule éteindre l'horizon

et en se livrant à ses rêveries qui devinrent les *Soleils Couchants des Feuilles d'Automne*.

On venait finir la soirée rue Notre-Dame-des-Champs. M. Victor Hugo prié par ses deux amis, disait les vers qu'il avait faits dans la journée. Ou c'était lui qui en demandait à M. Sainte-Beuve, lequel, contraint de s'exécuter, recommandait à la petite Léopoldine et au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait. Mais ils se gardaient d'obéir, et l'on entendait les beaux vers de *Joseph Delorme* et des *Conso-lations*.

D'autres fois, le poète de la soirée était Alfred de Musset. Il disait *Don Paës*, *La Camargo*, *La Ballade à la Lune*. Un jour qu'il avait lu une partie de *Mardoche*, une discussion s'engagea sur la rime. M. Émile Des-

champs dit qu'il voulait des rimes de trois lettres. — Comme celles-ci ? dit M. Victor Hugo :

*Ici gît le nomme Mardoche,
Qui fut suisse de Saint-Eustache
Et qui porta la hallebarde :
Dieu lui fasse miséricorde !*

M. Victor Hugo voyait souvent M. Gustave Planche qui lui avait été amené par M. Sainte-Beuve comme sachant l'anglais. Une édition de luxe des *Odes et Ballades* allait paraître avec un frontispice qui était la belle reproduction de la lithographie de M. Louis Boulanger : "La Ronde du Sabbat". Le graveur qui devait réduire la lithographie ne comprenait rien à ce sujet fantastique et diabolique; comme il était Anglais et qu'il ne connaissait pas un mot de français, il demanda qu'on lui traduisit la ballade. M. Sainte-Beuve dit qu'il connaissait quelqu'un qui s'en acquitterait à merveille, et il amena un jeune homme grand, à profil grec, et qui eût été beau s'il n'avait pas eu les yeux saillants et le crâne droit. C'était M. Gustave Planche.

M. Mérimée venait quelquefois. Un jour qu'il dînait, et que la cuisinière avait manqué complète-



ADELÉ HUGO Photo Beaur
par Louis BOULANGER



LA
CARNINE LEFRANCO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Mûseulaire



ment le plat de macaroni, il offrit de venir en faire un, et, à quelques jours de là, il vint, ôta son habit, mit un tablier, et fit un macaroni à l'italienne qui eut le succès de ses livres. Il allait souvent chez des Anglaises : Milles Clarkes, qui avaient un salon doctrinaire, libéral et classique; il y entraîna M. Victor Hugo, qui y connut Benjamin Constant, alors vieillard à cheveux blancs, négligé de mise, visage vénérable et fatigué; M. Fauriel, M. Henry Beyle, etc.

Un des habitués de ce salon était Eugène Delacroix. Le jeune chef du mouvement en peinture n'avait pas la même audace en paroles qu'en tableaux. Il tâchait de désarmer, par les concessions de sa conversation, les ennemis que lui faisait l'originalité de son admirable talent. Révolutionnaire dans son atelier, il était conservateur dans les salons, reniait toute solidarité avec les idées nouvelles, désavouait l'insurrection littéraire et préférait la tragédie au drame. La jeune littérature lui pardonnait cette prudence qu'il n'avait pas sur ses toiles, et qui avait généralement un autre résultat que celui qu'il en espérait. Un soir qu'il venait de sortir de chez Milles Clarkes, après une discussion où il avait soutenu contre M. Victor Hugo la suprême beauté du *Tancrède* de Voltaire, l'ainée des Anglaises, qui était de son avis, s'écria, enthousiasmée :

— Qu'il est charmant et qu'il a de l'esprit, M. Delacroix ! Quel dommage qu'il fasse de la peinture !

Une chanson fit condamner M. Béranger à trois mois de prison. M. Victor Hugo alla le voir à la Force. Sa cellule ne désemplassait pas de visiteurs, la plupart de bons bourgeois, fiers d'approcher leur chansonnier et de lui apporter des consolations substantielles. Le poète populaire était encombré de pâtés, de gibier, de fruits, de vins.

— Vous voyez comme je suis gâté, dit-il à M. Victor Hugo. Il ne manque plus qu'un estomac.

M. Béranger avait, dès lors, l'habillement et l'allure qu'il a toujours gardés, les cheveux flottants sur les épaules, le col de chemise rabattu, la redingote longue, le gilet croisé. C'était aussi le causeur exquis de ses dernières années, recouvrant un esprit très fin d'un gros bon sens et d'une bonhomie à laquelle il ne fallait pas se fier plus aveuglément qu'au velours de la patte des chats. La griffe n'était jamais loin.

Sa chambre donnait sur la cour des voleurs; ses amis s'en plaignaient beaucoup et s'étonnaient qu'il pût vivre en voisinage avec tous ces misérables.

— Laffitte, qui est venu hier, raconta-t-il à son visiteur, n'en revenait pas et me disait qu'il n'y tiendrait pas une heure. Je lui ai répondu : « Mon cher Laffitte, prenez cent hommes dans cette cour; quand je sortirai, j'irai chez vous à votre première soirée, j'en prendrai cent dans votre salon, — et puis, nous pèserons. »

ADÈLE HUGO.



AU SOLEIL

par M. Marcel MALATIER — École Française

DISCRÉTION

*Ne le dis pas à ton ami,
Le doux nom de ta bien-aimée :
S'il allait sourire à demi,
Ta pudeur serait alarmée.*

*Ne le dis pas à ton papier,
Quand tout bas la Muse l'invite :
L'œil curieux peut épier
La confidence à peine écrite.*

*Ne le trace pas au soleil,
Sur le sable, le long des grèves;
Ne le dis pas à ton sommeil,
Qui pourrait le dire à tes rêves;*

*Ne le dis pas à cette fleur,
Qui de ses cheveux glisse et tombe;
Et, s'il faut mourir de douleur,
Ne le dis pas même à la tombe :*

*Car ni l'ami n'est assez pur,
Ni la fleur n'est assez discrète,
Ni le papier n'est assez sûr,
Pour ne pas trahir le poète ;*

*Ni le flot qui monte assez prompt
Pour couvrir la trace imprimée,
Ni le sommeil assez profond,
Ni la tombe assez bien fermée.*

EUGÈNE MANUEL.

LE DOCTEUR JEAN QUÉNU

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris



Jean Quénu est né le 13 Juillet 1889, à Berck - sur - Mer (Pas-de-Calais).

Après des études classiques faites à Paris, au Lycée Condorcet, il arrivait à l'externat des Hôpitaux en 1908. En 1910, il était interne. Aide d'ana-

tomie en 1919, prosecteur en 1921, il était nommé chirurgien des Hôpitaux en 1926, et agrégé de pathologie chirurgicale en 1927.

Il avait été lauréat de l'internat des Hôpitaux (prix Civile, 1919); lauréat de la Faculté de Médecine (médaille d'Argent, 1920); et lauréat de l'Académie de Médecine (prix Reboulet, 1920).

Actuellement, le docteur Jean Quénu est chirurgien de l'Hôpital N.-D. de Bon-Secours, à Paris.

On doit à ce jeune chirurgien, une Thèse, maintenant classique, sur les *Hernies diaphragmatiques*, étude clinique et opératoire (Arnette, 1920); trois livres : une *Chirurgie de l'Abdomen*, volume de la Collection des PRÉCIS DE TECHNIQUE

OPÉRATOIRE, PAR LES PROSECTEURS (Masson, 1926); une *Chirurgie de l'Abdomen*, volume du NOUVEAU TRAITÉ DE CHIRURGIE (Baillière, 1926); un ATLAS DE RADIOGRAPHIE OSSEUSE NORMALE (Masson, 1927).

Ajoutons à ces travaux toute une série de publications dans les Sociétés scientifiques et les journaux médicaux, portant principalement sur la chirurgie abdominale et notamment la chirurgie de l'appareil digestif; sur la chirurgie thoracique, et sur la chirurgie thoraco-abdominale.

En somme, le docteur Quénu s'intéresse surtout à la chirurgie viscérale.

Membre du Comité de rédaction des *Archives médico-chirurgicales de l'appareil respiratoire*, collaborateur de la *Gazette Médicale de France* et du *Bulletin Médical*, le docteur Jean Quénu est titulaire de la Croix de Guerre.

Mobilisé le 2 août 1914 comme médecin-auxiliaire des Troupes Coloniales, il a servi aux Armées jusqu'en janvier 1919, d'abord dans un groupe de brancardiers, puis dans une ambulance, enfin dans une Auto-chir.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Jean Quénu pratique une amputation du rectum. A droite un tableau le représente à la pêche en mer, sa passion favorite.

DÉPRESSION MORALE

La neurasthénie crée un état d'instabilité, d'insécurité et d'aboulie, qui est bien le plus désagréable et le plus obsédant et qui vient s'ajouter au mauvais sommeil et à l'état de faiblesse irritable, pour amener un état mental des plus pénibles. Or, l'apathie musculaire, le défaut d'exercice par manque de force, l'*asthénie des fibres striées*, en un mot, est, à coup sûr, la cause la plus palpable de ces phobies d'impotence, tant de fois étudiées et décrites par les auteurs français et américains.

La preuve en est dans les succès de la zomothérapie contre ces symptômes d'épuisement. Sans irriter jamais le système nerveux, le suc musculaire répare, efficacement, la nutrition des muscles et ne tarde pas à rétablir ainsi l'équilibre psychico-mental, souvent prodigieusement troublé. Sous la forme de CARNINE LEFRANCQ, le suc musculaire est toujours admirablement supporté : il améliore même souvent l'état des voies digestives, stimule le péristaltisme et met en fuite la céphalée et la rachialgie des neurasthéniques.



INTÉRIEUR TUNISIEN - NÉGRESSES

Photo Lehnert & Landrock



PETIT POSTE DE GRAND'GARDE
par Ernest Meissonier (1815-1891). — Ecole française



Pantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34

R. C. SEINE 25.195

26^e ANNÉE

N° 280

JUILLET-AOÛT 1931

UNE AVENTURE

MICHEL CORDAY



« Monsieur,

« C'est une de vos innombrables admiratrices qui vous écrit. Peut-être dédaignerez-vous sa lettre. Elle vous apporte cependant l'expression d'un enthousiasme sincère. Je vous ai vu jouer hier soir dans *l'Amour et la Mort*. Comme vous étiez grand, comme vous étiez tendre, tour à tour terrible et doux ! Quelle autorité dans la force, quel feu dans la passion ! Il est impossible que vous n'éprouviez pas les sentiments que vous exprimez si parfaitement. Monsieur, je ne fais à Paris que de courts séjours. Je vais bientôt retourner dans ma petite ville. Mais je voudrais remporter mieux que le souvenir ébloui de la soirée d'hier. Je voudrais que vous m'accordiez la grâce d'une entrevue, bien rapide, bien innocente, mais qui m'aura permis d'approcher le héros et de lui dire ma ferveur.

« BLANCHE H...

« Je vous envoie ce mot au théâtre. Je vous attendrai demain, à cinq heures, square du Louvre. J'aurai un iris mauve à mon corsage. »

Ayant écrit son pneumatique dans un bureau de poste, M^{me} Hardon le glissa dans la boîte. Et elle vécut dans l'attente du lendemain.

Viendrait-il ? Elle n'osait pas l'espérer. Il devait tellement en recevoir de ces lettres-là. Mais, s'il venait, quel triomphe ! Quel rare souvenir elle emporterait au fond de sa province !... Oh ! Elle ne lui accorderait pas d'autre entrevue. Car elle était honnête. Du moins, elle n'avait jamais cessé de l'être, jusqu'à la trentaine. Et il faudrait qu'il fût bien pressant, bien charmeur, pour la décider à poursuivre l'aventure.

D'ailleurs, même unique, ce rendez-vous était une folie. Mais elle n'avait pas pu résister à la tentation de le donner. Ce séjour, chez sa sœur mariée à Paris, lui avait tendu les nerfs à les briser. Ces distractions, ces plaisirs contrastaient trop violemment avec sa vie de femme de notaire provincial. La tête lui tournait comme après une valse, et sa raison s'égarait comme après un souper au champagne. Elle avait envoyé cette lettre au grand comédien Sancy, du même geste impulsif dont elle lui aurait jeté des fleurs sur la scène.

Il était si beau, dans sa sveltesse élégante, avec son profil fier, ses cheveux en brosse drue. Il avait même la coquetterie de ne point cacher son âge, de laisser voir les premiers fils gris, qui donnaient à sa chevelure des reflets d'acier bruni. Nuance unique, qui ajoutait encore à la grâce virile du visage.

Et comme il devait bien savoir parler d'amour

SI VOUS AVEZ UN SUJET FATIGUÉ, DÉLABRÉ, USÉ MÊME,
SOUMETTEZ-LE À LA CARNINE LEFRANCO
et vous serez frappé de la grande amélioration qui se produira
DÈS LES PREMIERS JOURS

aux femmes ! Hélas ! depuis bien longtemps, on ne lui parlait plus d'amour, à elle. Son mari lui avait tenu ce langage-là quelques mois : les fiançailles et la lune de miel. Puis, il l'avait désappris. C'est tellement occupé un notaire de province : la chasse, les ventes, le cercle, les banquets. Et, pour une femme, c'est terrible d'être au point culminant de la vie, de se savoir jolie, épanouie, et de penser qu'on ne se l'entendra plus répéter que par son miroir.

Oui, elle voulait, avant de vieillir, sentir sur elle le frisson de l'aventure, la caresse de la passion. Après, le temps pourrait accomplir son œuvre, la rider, la tasser, la casser, l'émietter. Au moins, elle aurait un souvenir dans le cœur.

Et ce fut ce désir romanesque d'arracher une fleur à la vie avant de descendre vers la mort, qui la soutint, qui la poussa, qui la fouetta jusqu'au rendez-vous.

A cinq heures, anxieuse et fébrile, elle pénétra dans le petit square du Louvre. L'approche du soir, le temps incertain, en avaient banni les hôtes ordinaires, nourrices et petits enfants.

Mme Hardon en achevait le tour quand elle vit se diriger vers elle un vieux petit monsieur, sec et blanc. Très élégant, il marchait d'une allure saccadée, en lançant à chaque pas les genoux en dehors. Certes, ce n'était pas Sancy. Mais il avait cependant avec lui comme un air de famille. « Son père, peut-être », pensa Mme Hardon. Mais, comme il approchait, elle dut se rendre à l'évidence : « C'est lui ! »

Elle n'en pouvait pas croire ses yeux. Vainement, elle cherchait la démarche dégaînée, la mâle silhouette, la chevelure à peine grisonnante, à la patine d'acier bruni.

Elle voulut fuir. Mais il avait dû la reconnaître à l'iris mauve qu'elle portait au corsage. Elle était dénoncée par une fleur. Déjà, il s'avançait vers elle, découvrant d'un geste large sa tête toute blanche.

— C'est vous, madame, qui m'avez écrit ?...

C'était bien sa voix harmonieuse et prenante. Mais elle s'échappait d'un masque ravagé. Mme Hardon balbutia :

— Oui, monsieur, c'est moi.

De près, les traits apparaissaient brutalement creusés par l'âge. C'était donc à ce vieillard qu'elle avait donné rendez-vous ? Il lut sa pensée dans son regard, car il répondit :

— Oui, madame, c'est bien à un vieillard que vous avez donné rendez-vous. Et vous n'êtes pas, hélas ! la première. Ordinairement, je ne réponds plus à l'appel de mes correspondantes. Je leur évite une désillusion et je m'évite une mélancolie...

— Alors ?

— Mais il y avait dans votre lettre quelque chose de naïf qui m'a touché. J'ai voulu vous sauver de vous-même, au prix d'une expérience

aussi cruelle pour vous que pour moi. J'ai voulu vous enlever le goût de l'aventure, vous faire sentir ce qu'elle a toujours de décevant.

— Mais...

— Oh ! je devine votre pensée. Vous vous dites : Sancy ne fait plus illusion qu'à la scène. Mais il y a des jeunes premiers qui sont vraiment jeunes, des artistes célèbres dans la force de l'âge... Croyez-moi, madame, toutes les rides ne se voient pas. La vie flétrit souvent le cœur avant de marquer le visage. Visible ou cachée, partout la même déception vous attend... Vous êtes mariée ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez des enfants ?

— Oui, monsieur.

— Vous habitez la province ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, croyez-moi, rejoignez votre province, votre mari et vos enfants. Vous êtes jolie, intelligente. Employez tous ces dons à embellir votre foyer. Cela vous étonne d'entendre un vieux comédien vous donner de pareils conseils ?

— Il est vrai.

— C'est que j'ai vécu, madame. Il faut bien que j'aie le bénéfice de mon expérience. Et je suis arrivé à cette conviction que tout se paye. Une aventure qu'on croit secrète, éphémère, a des conséquences incalculables. Vous avez en vous, autour de vous, des éléments de bonheur. Cultivez-les. N'en cherchez pas ailleurs.

Mme Hardon était fort humiliée. Elle jugeait que Sancy s'exprimait avec une sorte de grandiloquence empruntée peut-être à ses rôles, et qu'il blâmait surtout les aventures parce qu'il ne pouvait plus les courir. Cependant, elle restait frappée de son discours. Elle s'avouait qu'il voyait juste et que sa leçon portait. Elle lui dit :

— Monsieur, je voulais surtout vous féliciter des belles heures de théâtre que je vous dois. Mais je vous remercie également des conseils que vous m'avez donnés. Croyez-bien que je les suivrai.

Il répliqua en souriant :

— Ce sera ma meilleure récompense. Et maintenant, voulez-vous que je vous confie un petit secret ? Il vous peindra, mieux que de grandes phrases, toute la mélancolie, tout le néant de l'aventure. Le soir, en arrivant au théâtre, je trouve beaucoup de lettres comme la vôtre. Il y en a qui me demandent des rendez-vous. Il y en a d'autres, à vrai dire, qui me demandent l'adresse de mon tailleur. Je les réunis dans une coupe et j'y mets le feu. Il n'en reste bientôt plus qu'un tout petit tas de cendres. Je verse là-dessus quelques gouttes d'huile, j'agite et j'obtiens une pâte presque noire. Et c'est avec la cendre des mots qui vantent mon élégance ou me parlent d'amour, c'est avec cette cendre-là que je m'endors, chaque soir, mes cheveux blancs...

MICHEL CORDAY.



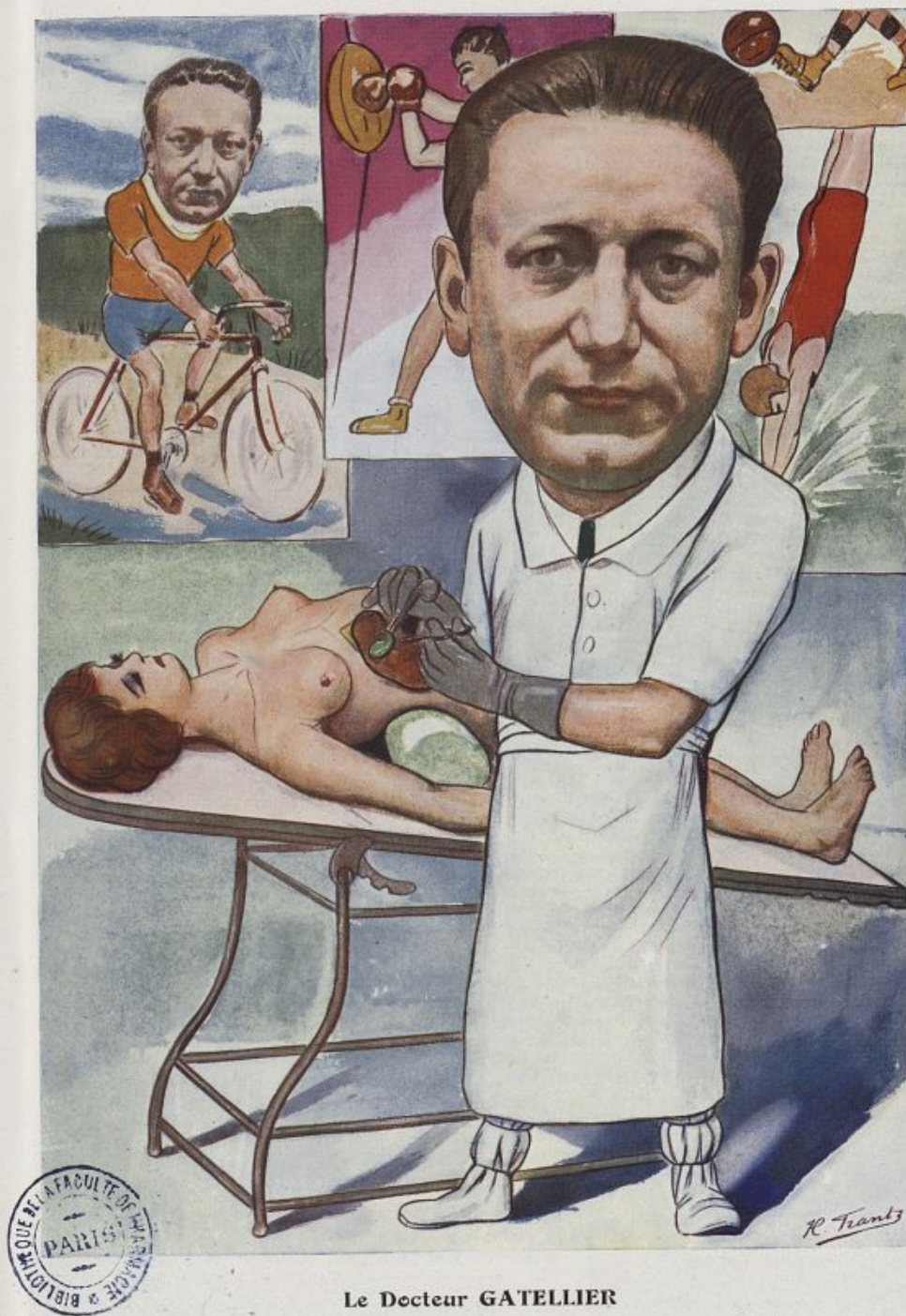
LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,

l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

D^r HÉRICOURT
"LA ZOMOTHERAPIE" Qu'eff, éditeur



Le Docteur GATELLIER

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris — Chirurgien des Hôpitaux

LA VIE A PARIS AU TEMPS DU PREMIER TRIOMPHE
de la "VIE PARISIENNE" d'OFFENBACH

La *Vie Parisienne* avait été jouée dans les derniers mois de 1866. Une récolte détestable, des inondations terribles, le choléra, de grands désastres financiers, l'expédition du Mexique et la bataille de Sadowa, voilà, en très peu de mots, ce que l'année 1866 avait été pour la France. Paris, cependant, bâtissait au Champ-de-Mars le palais de l'Exposition universelle et se préparait à devenir, selon l'expression de Veuillot, une *formidabile guinguette*. Gavarni, le grand Gavarni,

sagnac. M. Guérout se fâche, amène M. Granier de Cassagnac devant les tribunaux, et M. Emile de Girardin, dans un article intitulé : *M. Guérout et Mlle Schneider*, dit à M. Guérout : « Vous poursuivez M. de Cassagnac, et Mlle Schneider n'a pas poursuivi Mlle Silly. Mlle Schneider comprend mieux la liberté que M. Guérout. »

Le *Journal officiel* publie la lettre du 19 janvier, qui rétablissait le droit d'interpellation, rendait au corps législatif quelques menues, menues libertés, et relevait la tribune. C'était bien là le grand événement... On ne parlerait plus de sa place, on parlerait de la tribune.

Ponson du Terrail publiait, dans la *Petite Presse*, le *Dernier mot de Rocambole*; M. Havin ouvrait, dans le *Siècle*, une souscription démocratique, à cinquante centimes, pour élever un monument à Voltaire, et Mlle Cora Pearl se faisait siffler aux Bouffes-Parisiens, dans l'opérette d'*Orphée aux Enfers*. Paris était à peine remis de cette émotion des débuts de Mlle Cora Pearl, quand le bruit se répandit que M. Emile Ollivier avait consenti à voir l'Empereur... On racontait que l'Empereur avait dit à M. Emile Ollivier : « Je ne serai content de moi que lorsque vous serez satisfait de ma politique. » Et M. Emile Ollivier s'écriait le soir : « Il vient à moi... Il est sauvé... Je lui ferai une vieillisse délicieuse. »

La session était ouverte le 14 février. Le 15, première séance... Grande curiosité... La tribune a été relevée... Les députés de la Chambre des députés la reconnaissent... C'était la tribune d'avant 1848. On l'avait mise au magasin après le Coup d'Etat. On n'avait eu qu'à la tirer du magasin après la lettre du 19 janvier. Pendant cette première séance du Corps législatif, un vieux député s'approche de M. Rouher : « Les choses vont vite, lui dit-il. De ce train-là, M. Thiers aura votre portefeuille dans six mois. » — « Certainement répond M. Rouher; et il enverra le Prince Napoléon chercher en Angleterre les cendres de Louis-Philippe. »



JACQUES OFFENBACH
d'après une charge de E. CRAJAT
Bibl. Nat. Estampes

1867 commence. Vers le milieu du mois de janvier, la même semaine voit mourir Ingres, Victor Cousin et Mlle Georges, la grande Georges, la Georges de Lucrèce Borgia, de *Marion de Lorme* et de *Marie Tudor*. Alexandre Dumas père continuait à publier son journal le *Mousquetaire*, et y écrivait, le 6 janvier, cette phrase étonnante : « Je ne saurais trop recommander à mes jeunes confrères de lire mes livres, ne fût-ce que pour essayer d'en faire de pareils. »

Au théâtre des Variétés, pendant la représentation de la *Belle Hélène*, une très violente querelle s'élève entre Mlle Schneider et Mlle Silly. Ce débat prend l'importance d'un événement parisien. Les journaux s'en occupent, publient des lettres de Mlle Schneider, des réponses de Mlle Silly, etc. Une autre querelle, presque en même temps, éclate entre M. Guérout et M. Granier de Cas-

LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La CARNINE LEFRANÇO

SONT SUPÉRIEURS A CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉURALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE

En mars, chute, au Théâtre-Français, de *Galilée* de Ponsard; demi-succès à l'Opéra, de *Don Carlos*, de Verdi, et grand succès, au Gymnase, des *Iddes* de Mme Aubray, d'Alexandre Dumas fils.

Le 1^{er} avril, ouverture de l'Exposition universelle... Un gros canon Krupp représente l'industrie prussienne. Le 12 avril, le théâtre des Variétés donne la première représentation de la *Grande duchesse de Gerolstein*, avec Mlle Schneider, et le 28, le Théâtre Lyrique la première représentation de *Roméo et Juliette*, de Gounod, avec Mme Carvalho. En vain l'Académie Française élit M. Jules Favre et le père Gratry en remplacement de MM. de Barante et Cousin... M. Octave Feuillet publie *M. de Camors* dans la *Revue des Deux-Mondes*. M. Thiers va voir deux fois la *Grande duchesse de Gerolstein*. Le Théâtre-Français reprend *Hernani*. Ponsard meurt après une agonie de deux ans.

Grand, très grand succès de l'Exposition. Le début avait été fâcheux: rien de prêt; une confusion épouvantable; des légions d'ouvriers et des milliers de caisses... Mais l'ordre s'est fait dans ce chaos. Rien de plus extraordinaire et rien de plus amusant... Autour de l'Exposition, deux ou trois kilomètres de cafés et de restaurants français, belges, viennois, anglais, espagnols, russes, etc. On déjeune et on dîne dans toutes les langues. Le défilé des Empereurs et des Rois commence. Le Roi des Belges et le Prince royal de Prusse sont installés à l'Elysée. L'Empereur de Russie arrive le 3 juin, et le roi de Prusse le 5, avec M. de Bismarck. De Cologne, l'Empereur de Russie avait envoyé une dépêche télégraphique pour retenir une loge aux Variétés, et, le soir même de son arrivée, il va voir jouer la *Grande Duchesse de Gerolstein*. Cette dépêche télégraphique passionne l'opinion... Le Czar aurait dû aller au Théâtre-Français ou à l'Opéra... M. de Bismarck suit l'exemple de l'Empereur de Russie... Il va, lui aussi, voir la *Grande Duchesse* aux Variétés... Le 4 juin, spectacle gala à l'Opéra... On joue le quatrième acte de l'*Africaine* et le deuxième acte de *Giselle*... Grande loge impériale construite dans l'amphithéâtre. Là sont assis côte à côte l'Empereur Napoléon III, l'Empereur Alexandre et le Roi Guillaume.

Foule énorme à Paris... Tout est hors de prix... Mme de X..., toutes les semaines, donnait... vingt sous à un pauvre. Elle offre ses vingt sous à son pauvre, mais celui-ci les repousse: « Ce sera quarante sous pendant l'Exposition ».

Le 5 juin, revue de soixante mille hommes passée au bois de Boulogne par les deux Empereurs, le Roi de Prusse et M. de Bismarck. Au retour, coup de pistolet de Berezowski... On raconte qu'au moment même où venait d'éclater le coup de pistolet, Napoléon III aurait dit à l'Empereur de Russie: « C'est pour moi... c'est un Italien ». L'Empereur de Russie, avec le même calme, aurait répondu: « Non, c'est pour moi... c'est un Polonais. » Le Sultan arrive le 30 juin. L'Empereur préside, le 1^{er} juillet, la cérémonie de la distribution des récompenses de l'Exposition. Il a appris, le matin même, le dénouement de l'aventure du Mexique. L'Empereur Maximilien a été fusillé par ordre de Juarez. Cette nouvelle sinistre éclate en vrai coup de théâtre, en plein défilé de souverains, dans la magni-

ficence de ce cortège de féerie. Toutes les fêtes non officielles continuent. Une musique militaire autrichienne, une musique de la garde prussienne, la musique des chevaliers-gardes de Russie et la musique de la garde de Paris se font entendre le même soir à l'Opéra. Voici venir le Roi de Portugal, le Roi de Suède, le Roi de Bavière. On les regarde à peine. On a vu le Czar, on a vu le Grand Turc... Ils sont passés, d'ail-

leurs, les jours brillants et aristocratiques de l'Exposition.

Vers la fin du mois de juillet, Paris est envahi par des bandes bourgeoises et populaires de provinciaux et d'étrangers. Plus de princes, plus de rois! Des avalanches de boutiquiers, de notaires et de fermiers. Après la fournée des souverains, la fournée des bourgeois en vacances. Paris leur appartient. Paris n'est plus Paris, c'est la grande invasion qui commence. Les étrangers, arrivent par bandes de cent et cent cinquante personnes. Ils défilent en troupeaux sur les boulevards, conduits par des cicerones. Ils admirent Paris, ils admirent la France. Ils admirent trop Paris, ils admirent trop la France. Beaucoup d'Allemands regardèrent toutes ces splendeurs d'un air d'envie; ils étaient cependant bien obligés de dire: le beau pays, la belle ville!... Pour se consoler, ils s'en allaient, à l'Exposition, contempler leur canon Krupp et murmuraient: Le beau canon!

Voilà ce qui se passait pendant que les artistes du Palais Royal jouaient la *Vie Parisienne* de MM. Henri Meilhac, Ludovic Halévy et Jacques Offenbach.

N. X.



LE PAVILLON DE L'EMPEREUR, A L'EXPOSITION DE 1867
(Musée Carnavalet - Estampes)

LA CARNINE LEFRANCO ENRICHT LE SANG EN HÉMOGLOBINE

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 8 % D'HÉMOGLOBINE
APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 9,7 % D'HÉMOGLOBINE

LE BOVSTROL

NOUVELLE MÉDICATION TONI-RECONSTITUANTE

SOUS FORME D'AMPOULES BUVABLES

Le BOVSTROL est une médication interne, très minutieusement préparée, et magnifiée par la triple et heureuse alliance de la *strychnine*, du *phosphore* et du *Suc Musculaire*.

1/5 de milligr. de *strychnine*, 0. gr. 25 de phosphoglycérate sodique et 20 grammes de *Suc musculaire bovin CONCENTRÉ*, — c'est-à-dire ne conservant que ses principes actifs — le tout associé méthodiquement et aromatisé en une ampoule de 15 cmc. que l'on absorbe dans un demi-verre d'eau naturelle ou minérale ou dans tout autre liquide, à condition qu'il soit froid.

Chaque boîte de BOVSTROL renferme 10 ampoules

La *strychnine*, à faible dose, possède un rôle sensibilisateur, sans les inconvénients d'une excitation incommode. Elle accroît le pouvoir moteur et sécrétoire gastro-intestinal, facilite les actes digestifs, accroît l'énergie musculaire, règle la fonction cardio-respiratoire et perfectionne l'hématose.

Le *phosphore* est l'élément constitutif du sang, des cellules et des tissus; c'est le nutriment vital, le

grand animateur des échanges azotés et l'agent d'épargne précieux contre toutes défaillances. Le phosphoglycérate sodique tient la tête de la médication phosphorée: chimiquement pur, il est le plus maniable, le mieux assimilé et le plus efficace des reconstituants organiques.

Le *Suc Musculaire* est non seulement un tonique analeptique prépondérant, mais sa spécificité pour la cure des affections de poitrine est démontrée depuis plus d'un quart de siècle par les beaux travaux de Ch. RICHET et J. HÉRICOURT et les succès cliniques de la "Carnine Lefrancq". Ces succès s'expliquent par la réfection de l'hémopoïèse et la genèse perfectionnée des éléments figurés, constitutifs du sang, victorieux des bactéries et des toxines.

N'oublions pas également que la valeur tonique du *Suc musculaire bovin* est due à ses ferments, dont le rôle est primordial dans l'assimilation élémentaire.

Aussi le BOVSTROL convient-il à tous les états anémiques, même aux anémies palustres et aux leucémies spléno-médullaires ainsi qu'à toutes les asthénies et convalescences de maladies ou de blessures.



LE HAMEAU, A VERSAILLES

Aquarelle par le Docteur Albert MAURICE, exposée au Salon des Médecins de 1928.

LE DOCTEUR GATELLIER

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris



Jean Gatellier est né à Paris, le 5 Juillet 1886.

En 1908, il était externe des Hôpitaux ; interne en 1911, aide d'anatomie en 1912, professeur en 1920 ; chef de clinique en 1921.

En 1925, il était nommé chirurgien des Hôpitaux, et arrivait à l'agrégation en 1927.

Les travaux de ce jeune chirurgien sont déjà fort nombreux ; pendant la guerre, avant qu'il ne fût reçu docteur, il produisait des études sur les *Gangrènes gazeuses* (1915), sur le *Schock traumatique* (1918), sur les *Fractures par projectiles* (1916), sur les *Plaies des vaisseaux* (1918), sur les *Plaies pénétrantes de l'abdomen* (1916), sur les *Plaies pénétrantes de poitrine* (1917), sur l'*Emphysème médiastinal aigu* (1917).

Tous ces travaux sont des mémoires présentés à la Société de Chirurgie qui a décerné à leur auteur le Prix Marjolin en 1920.

La thèse de doctorat de Jean Gatellier, soutenue en 1919, est une étude sur l'*Emphysème médiastinal aigu d'origine traumatique*.

Depuis la guerre, les travaux du docteur Gatellier ont porté particulièrement sur la gastro-entérologie.

Comme travaux sur l'ulcère de l'estomac, nous trouvons : *Étude sur l'infection de l'ulcère* (1926), la *Fissuration dans l'ulcère* (1926) ; les *Résultats éloignés des interventions chirurgicales dans l'ulcère gastrique* (1927), etc...

Comme travaux sur les voies biliaires et la lithiase, une *Étude radiologique* (1922), etc...

Comme travaux sur le duodénum, les *Sténoses intestinales* (1921) ; les *Périduodénites* (1925). Notons encore des recherches sur la *Lithiase pancréatique* (1921) et sur les fractures.

Enfin nous avons du docteur Gatellier un *Précis de Technique opératoire* (voies urinaires) chez Masson ; un *Précis de Pathologie externe* en collaboration avec le Professeur DUVAL, chez Masson ; La *Radiologie clinique du tube digestif* (Masson), en collaboration avec PORCHER.

Assistant du professeur Pierre Duval, à la Clinique de thérapeutique chirurgicale de Vaugirard, le docteur Gatellier est membre de la Société de gastro-entérologie et de l'Association Internationale de Chirurgie.

Il est Chevalier de la Légion d'Honneur avec Croix de Guerre.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Gatellier s'intéresse particulièrement à la chirurgie des organes biliaires. Passionné des sports, il fut champion cycliste.

LES HEURES DU SOIR

Avec le même amour que tu me fus jadis
Un jardin de splendeur dont les mouvants taillis
Ombraient les longs gazons et les roses dociles,
Tu m'es en ces temps noirs un calme et sûr asile.

Tout s'y concentre et ta ferveur et ta clarté
Et tes gestes groupant les fleurs de ta bonté ;
Mais tout y est serré dans une paix profonde
Contre les vents aigus trouant l'hiver du monde.

Mon bonheur s'y réchauffe en tes bras repliés ;
Tes jolis mots naïfs, joyeux et familiers,
Chantent toujours aussi charmants à mon oreille
Qu'aux temps des lilas blancs ou des rouges groseilles.

Ta bonne humeur allègre et claire, oh ! je la sens
Triompher jour à jour de la douleur des ans,
Et tu souris toi-même aux fils d'argent qui glissent
Leur onduleux réseau parmi tes cheveux lisses,

Quand ta tête s'incline à mon baiser profond,
Que m'importe que des rides marquent ton front
Et que tes mains se sillonnent de veines dures
Alors que je les tiens entre mes deux mains sûres !

Tu ne te plains jamais et tu crois fermement
Que rien de vrai ne meurt quand on s'aime dâment,
Et que le feu vivant dont se nourrit notre âme
Consumme jusqu'au deuil pour en grandir sa flamme.

ÉMILE VERHAEREN.

Manque d'appétit !

La Carnine Defranco

est particulièrement indiquée chez les personnes qui s'alimentent mal ou insuffisamment et sont, de ce fait, menacées de déchéance physique. Ramène TOUJOURS l'appétit dès le premier flacon



PARIS - MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE



L'ÉTÉ

Tableau de Nicolas Lascier (1690-1743). — Ecole française

L'Imprimeur-Gérant : H.-M. BOUTIN, 193-194, RUE SAINT-MARTIN, PARIS.

1931. — PRINTED IN FRANCE.

P40827



Chantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

—o DIRECTION o—
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)
TÉL. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25.195

26^e ANNÉE
N° 281

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1931

PARMENTIER

Le 7 Juin dernier, MONTDIDIER fêta sa renaissance. La vaillante cité martyre, après une destruction totale, au cours des bombardements de 1918, se relevait de ses ruines, grâce au courage et à la ténacité de ses habitants, et une histoire nouvelle commençait pour elle.

Montdidier est la patrie d'Antoine-Augustin PARMENTIER.

C'est au cours de ces fêtes qu'un Comité local, activement présidé par M. le Professeur Pancier, directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie d'Amiens, remit à la ville la statue du célèbre savant due au ciseau du maître Amiénois Albert Roze, en remplacement de celle érigée en 1848 qui avait été détruite par les Allemands.

Antoine Augustin Parmentier est né à Montdidier le 12 Août 1737, d'une famille de condition modeste, fort honorable, dont plusieurs membres avaient rempli des charges municipales.

Sa mère, née Euphrosine Millon, femme de haute distinction et d'instruction supérieure pour son époque, lui enseigna les premiers éléments de latin, que compléta un

prêtre du voisinage, et lui inculqua l'amour du travail, sans lequel la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

La situation modeste de ses parents chargés de famille ne lui permit pas de faire ses études et l'obligea d'entrer comme élève chez un apothicaire de Montdidier.

L'apprentissage des futurs apothicaires était long et pénible : six années au bout desquelles ils devaient subir l'examen de la maîtrise devant leurs futurs collègues du collège des apothicaires de l'endroit où ils exerçaient ou de la ville voisine, lorsque la première en était dépourvue.

Dans le département de la Somme : Amiens, Abbeville et Roye avaient un collège d'apothicaires.

Parmentier débuta donc comme apprenti-apothicaire dans sa ville natale : le stage, à cette époque comme celui que nous avons fait, était bien différent de celui d'aujourd'hui ; il comportait l'exécution de toutes les préparations galéniques et chimiques, et l'apprenti ou le stagiaire devait prendre sur ses heures de sommeil pour préparer l'examen de maîtrise ou de validation de stage.



Parmentier

LA CARNINE LEFRANCQ N'A PAS DE SIMILAIRES

PARCE QUE, SEULE, ELLE EMPLOIE DU SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ

:: c'est-à-dire privé de la majeure partie de l'eau qu'il contient ::

C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ

En 1755, Parmentier quitte Montdidier pour continuer son apprentissage chez un de ses parents Simonnet, apothicaire, rue Croix des Petits Champs, à Paris. Là, il profite de la bienveillance de son maître pour compléter son instruction et, en 1756, il entre dans le corps des Pharmaciens militaires qu'il devait illustrer.

L'année suivante (1757) il est désigné comme pharmacien sous-aide à l'armée de Hanovre où il se fait apprécier de ses chefs, le Pharmacien Bayen, le précurseur de Lavoisier, dont il resta l'ami, et de l'intendant Chamousset. Il prend part à la malheureuse guerre de sept ans, la plus désastreuse des guerres de l'ancienne monarchie.

Pendant cette longue guerre, Parmentier fut fait cinq fois prisonnier et dépouillé de tout ce qu'il possédait par des hussards prussiens, qu'il appelait plaisamment d'habiles valets de chambre. Il eut l'occasion, dans sa captivité, de faire connaissance de Meyer, apothicaire de Francfort, dont il aurait pu devenir le gendre et successeur. Il profite de son séjour forcé pour étudier l'allemand, ce qui lui permet de traduire plus tard l'ouvrage de Model, membre de l'Académie de St-Petersbourg et premier apothicaire de la cour de Russie, et c'est pendant son séjour en Allemagne qu'il apprécia la pomme de terre qui y était cultivée et qui devait plus tard faire l'objet de ses recherches, illustrer et populariser son nom.

Il refusa également l'offre de d'Alembert de remplacer Margraff, dans son poste de Pharmacien en chef des Armées de Frédéric II.

En 1763, Parmentier revient à Paris, suit les cours de Physique de l'Abbé Nollet, ceux de Chimie de Rouelle, et de Botanique de Bernard de Jussieu.

C'est en 1765 qu'il est nommé, au concours, pharmacien gagnant maîtrise, à l'Hôtel des Invalides, où pendant six ans il sut se faire apprécier de tous et poursuivit ses recher-



LA MAISON NATALE DE PARMENTIER
A MONTDIDIER (Détruite en 1918
par le bombardement.)

ches sur les végétaux pouvant servir à l'alimentation. Il était sur le point de quitter l'hôpital pour s'établir, quand le baron d'Espagnac, Gouverneur des Invalides, et le conseil d'Administration de l'Hôtel, obtinrent que fût créée une place d'Apothicaire-major, chef de la Pharmacie des Invalides, et le brevet lui en fut expédié le 18 Juillet 1772; mais les sœurs protestèrent contre cette nomination qui les dépossédait de la Pharmacie et le décret fut rapporté en décembre 1774; le roi maintint cependant Parmentier dans ses fonctions, lui conserva son traitement et son logement aux Invalides.

A quelque chose malheur est bon; Parmentier profita des loisirs qui lui étaient donnés pour se consacrer entièrement à des travaux d'utilité générale et c'est de cette époque que datent les recherches qui devaient illustrer son nom. Déjà, en 1771, son mémoire sur les végétaux nourissants qui pourraient suppléer en temps de disette à la nourriture des hommes, et leur préparation — car les famines n'étaient pas rares à cette époque — fut classé premier sur neuf concurrents et couronné par l'Académie de Besançon. Dans ce mémoire, à côté de la pomme de terre, il cite le marron d'Inde, le gland, les racines de bryone, d'iris, de glaucum et de chiendent. — Parmentier supposait que l'amidon était la base de l'alimentation humaine; il dirigea ses recherches dans ce sens et publia en 1773 son « Examen chimique des Pommes de terre, du Froment et du Riz. »

C'est en cette année 1774 qu'il passa l'examen de la maîtrise en Pharmacie qui devait peu après, en 1777, le désigner comme membre du Collège de Pharmacie, précurseur de l'Ecole supérieure de Pharmacie où il fut nommé dès le début Professeur d'Histoire Naturelle, et de la Société de Pharmacie dont il fut le premier Président.

De cette époque également datent ses recherches sur la préparation du pain avec la

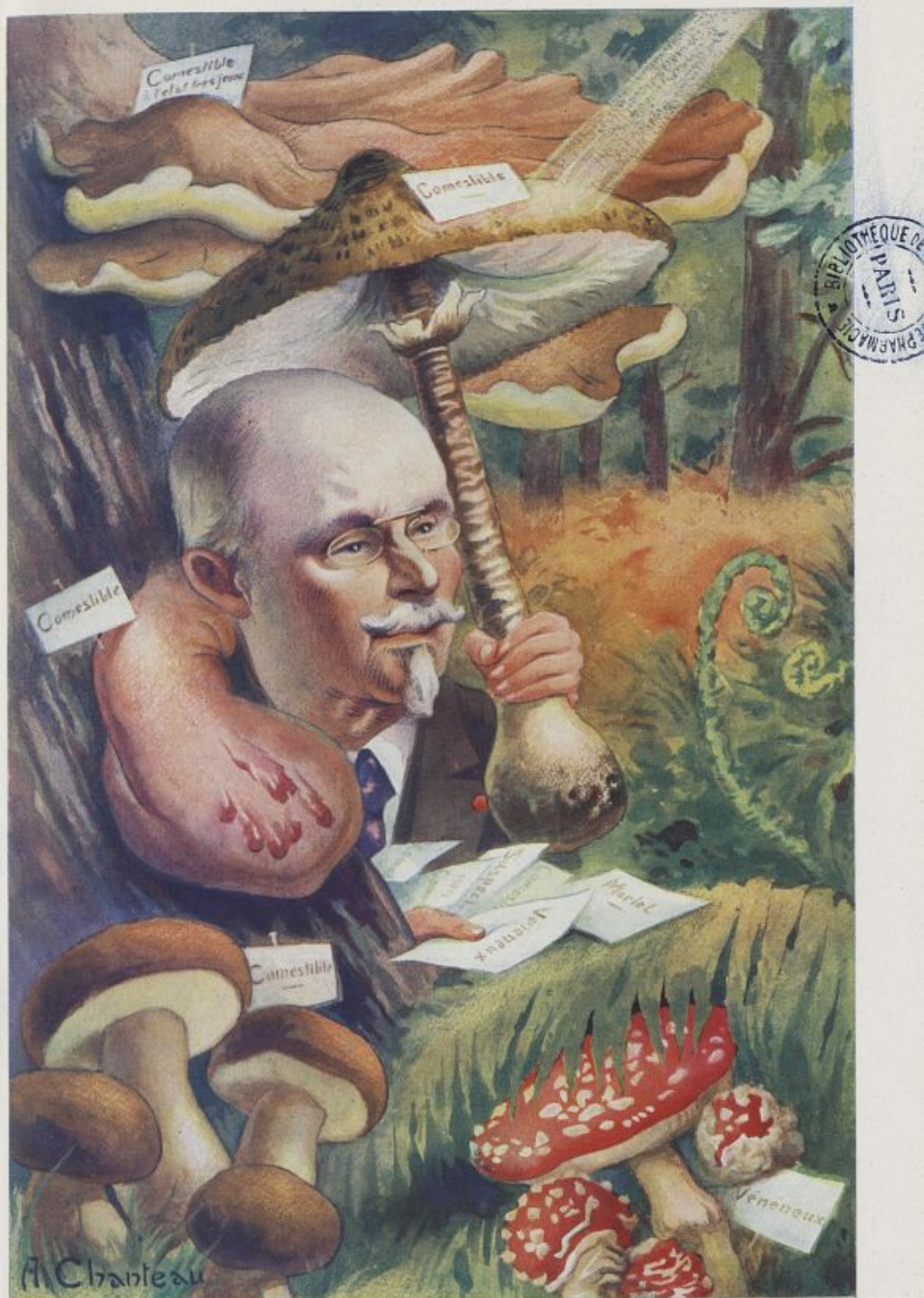


LA STATUE DE PARMENTIER
Élevée à Montdidier en 1848.
(Détruite par les Allemands.)

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT.
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRÂCE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



Le Professeur RADAIS

Doyen honoraire de la Faculté de Pharmacie de Paris

fécule de pommes de terre soit seule, soit associée au froment, recherches que plusieurs de ses contemporains ont faites également sans résultats appréciables (1) et qui l'ont conduit à proposer la substitution de la fécule aux emplois de l'amidon de blé, qui devait être réservé à l'alimentation. Il poursuivait en même temps ses recherches sur la fabrication du pain, l'analyse du blé et des farines ; celles-ci devaient assurer à son ouvrage célèbre, le « Parfait Boulanger » qu'il publia en 1778, un très grand succès.

Ses publications, tant sur le blé, la farine et le pain, amenèrent la création d'une École de Boulangerie, dont il fut le premier professeur avec Cadet de Vaux.

Rappelons qu'en 1788, Parmentier et Cadet de Vaux ouvrirent à Amiens, en présence de l'intendant de Picardie, Bruno d'Agay, des délégués de l'Académie, Raynard, d'Herville et Lapos-tolle, des cours qui eurent un grand succès et que Lapos-tolle, l'un des fondateurs de notre école, continua.

La Révolution supprima toutes ces Ecoles que nous voyons renaître de nos jours sous le nom d'Ecoles de métiers.

En 1779, Parmentier fut nommé censeur royal (2), chargé d'examiner les ouvrages destinés à l'impression, de ne rien laisser passer contre la religion, les mœurs, le roi, ni l'État, ni souffrir aucune personnalité et, en plus, en médecine, celui d'examiner la doctrine si l'on considère que les principes peuvent aux dépens de la vie des citoyens, induire en erreur ceux qui les adopteraient.

Parmentier publie en 1780 un traité sur la châtaigne où il passe en revue les propriétés, la

manière de préparer la farine et les procédés à utiliser pour la consommer.

1786 est une date célèbre dans la vie de Parmentier ; c'est celle des fameuses expériences du Champ des Sablons popularisées par les récits qui en ont été faits et qui marquèrent dans l'histoire du développement de la culture de la Pomme de terre dans notre pays.

Parmentier n'a jamais contesté que les qualités nutritives de la Pomme de terre aient été connues avant lui ; il a cité ses devanciers. C'est à la suite de l'obtention du prix de l'Académie de Besançon, en 1771, qu'il a publié son « Examen chimique des Pommes de terre » (1773) où il démontrait que loin d'être nuisible, de donner la fièvre ou la lèpre comme on l'avait écrit, elle était

inoffensive et présentait de réelles qualités pour l'alimentation ; il ne tarda pas après quelques années à se rallier à l'opinion admise et à attribuer au gluten les propriétés nutritives de la farine de froment (1).

La culture de la pomme de terre avait progressé lentement : Turgot l'avait acclimatée en Limousin ; Lavoisier, sur les conseils de Parmentier, dans son domaine de Fréchines, en Vendômois ; Laroche-foucauld-Liancourt, dans

le Beauvaisis, Chanlaire, commissaire de la marine, dans le Boulonnais, en 1763, et Dottin, grand agriculteur de Villers-Bretonneux, en Picardie en 1766 ; c'est en 1787 qu'eurent lieu, après autorisation obtenue du roi Louis XVI, la culture de 50 arpents de pommes de terre, à Neuilly, dans la plaine des Sablons.

Ces expériences ont plus fait pour la propagation de l'emploi dans l'alimentation de la pomme de terre que ses nombreux écrits : la plaine des Sablons, comme son nom l'indique, était aride ; y planter des pommes de terre était une gageure.

Dès que les habitants du voisinage virent ce champ se couvrir de verdure, donner des

(1) C'est Beccari, de l'Académie de Bologne, qui en 1742 a découvert les deux principes de la farine de froment : le gluten et l'amidon.



LOUIS XVI ET PARMENTIER
d'après P. L. DELANCE

Photo Braun & C^{ie}

LA CARNINE LEFRANCO

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC, NI L'INTESTIN, COMME LE FAIT
LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ÉNERGIQUE PUISQUE,

“DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS.”

DOCTEUR J. HÉRICOURT,
114, rue de Valenciennes, à Paris, 13^e arr.



fleurs dont Parmentier fit un bouquet qu'il offrit au roi à Versailles, on peut dire que la cause était gagnée, d'autant plus que pour exercer la convoitise de la foule, le champ gardé le jour était abandonné la nuit; et les curieux s'enhardissant vinrent dérober les précieux tubercules, à la grande joie de Parmentier.

C'est alors que son nom et sa renommée commencèrent à se répandre, ses nombreux écrits l'avaient déjà fait connaître; les expériences de la plaine des Sablons reprises dans la plaine de Grenelle réussirent aussi bien. La cause était définitivement gagnée, mais il avait fallu pour cela ses connaissances de chimiste, sa tenacité, sa persévérance; pendant près de trente ans, il n'a cessé d'écrire et de recommander la pomme de terre: « Je ne suis dans aucune entreprise et ne fais aucun commerce, disait-il; je ne sollicite ni place, ni pension; je n'ai point d'hypothèse à établir ou à défendre; ayant entrevu une vérité précieuse, j'ai tâché de l'appliquer à nos premiers besoins ». Il s'agissait de sa plus utile découverte (1).

C'est avec raison que la postérité lui est reconnaissante de ses travaux.

Mais la Révolution éclate: corporations, sociétés savantes sont supprimées; tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir des attaches avec l'ancien régime étaient suspects. Parmentier avait eu des relations avec la Cour: n'avait-il pas offert des fleurs de pommes de terre à Louis XVI? N'avait-il pas été présenté à la Reine? Il n'en fallait pas plus pour être suspect et s'il échappa à une accusation qui n'eut pas manqué de l'atteindre, c'est grâce à une mission qui l'envoyait dans le centre et dans le midi: cette mission, qui lui fut confiée fort à propos, sur la recommandation de Gilbert et de Huzard père, de la Société d'Agriculture, lui permit d'échapper à un décret d'arrestation.

La période révolutionnaire n'interrompit pas ses travaux; en 1792, en collaboration avec Deyeux, il remportait le prix de l'Académie de

Médecine sur la question mise au concours en 1790: Examen comparatif des Laites; Propriétés physiques et chimiques, nature des laines de femme, de vache, d'ânesse, de chèvre, de brebis et de jument. Là encore, il trouve moyen d'exercer ses qualités d'observateur; avec son collègue, il étudie les phénomènes de coagulation, de

fermentation, l'influence de l'alimentation sur la composition des laines, les différences de composition d'une même traite, les variations de la matière grasse qu'il signale être les plus variables, le commerce du lait, la fabrication du beurre et des fromages; les emplois du lait dans les arts pour clarifier, blanchir la toile, conserver la viande dans le lait caillé; les observations judicieuses du travail de Deyeux et de Parmentier seraient encore aujourd'hui consultées avec fruit.

La tourmente passée, la Convention nationale, par décret du 27 Germinal an II (16 mai 1795) après avoir entendu les Comités de l'Instruction Publique et des Finances, accordait une subvention de trois mille livres à Parmentier (entre parenthèse, cette subvention ne lui fut jamais payée).

Le Musée des Arts lui avait décerné, en 1793, la couronne civique.

Ses fonctions de Pharmacien des Armées lui firent étudier le pain de munition avec ses collègues de l'Institut: Cousin et Darcet. Les

conclusions sur le taux de blutage que Parmentier fixait à 18% ont été d'abord de 15, puis de 10, 15 et 20%.

La soupe est, après le lait, le premier aliment de l'enfance et dans toute la période de sa vie, le Français ne s'en lasse jamais. Vauban toujours soucieux du bien-être du soldat, fut le premier qui ait laissé dans ses mémoires la recette d'une soupe économique pour les troupes. L'extraordinaire Marquis de Rumfort imagina la composition de soupes qui portaient son nom, et un Comité dit des Soupes économiques, dont Parmentier faisait partie, essaya d'en vulgariser l'emploi, sans succès d'ailleurs.

Avec Chaptal, il avait publié en 1801 un traité théorique et pratique sur la culture de la Vigne, l'art de faire les vins, les eaux-de-vie, le vinaigre.



LA STATUE DE PARMENTIER
élevée à Montdidier, le 7 Juin 1931

(1) A. BALLAND — « La Chimie alimentaire dans l'œuvre de Parmentier ». Discours du Pharmacien Inspecteur Coulier en 1886.

LA CARNINE LEFRANCQ

**enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps**



En 1812, il publia son ouvrage sur le maïs dont il a été le propagateur de la culture en France ; ce travail avait été couronné par l'Académie de Bordeaux en 1784. Parmentier complétait son premier mémoire de nombreuses observations judicieuses ayant trait à la culture et aux emplois divers du maïs pour l'alimentation des bestiaux.

Ajoutez à ces ouvrages principaux ses nombreux travaux de chimie agricole, tant sur les engrais, les modes de culture, les travaux de la ferme, sa participation aux ouvrages d'agriculture générale, son « Economie rurale et domestique », véritable cours d'économie à l'usage des fermières, paru en 1788

— ses recherches sur la composition des eaux de la Seine, les moyens de conserver les viandes, les œufs, les haricots verts au moyen du sel (1) ; les dangers de conserver les aliments dans des vases vernissés au plomb. Parcourez l'ouvrage de notre confrère A. Baland « La Chimie Alimentaire dans l'œuvre de Parmentier » et vous serez étonnés de la variété de ses travaux.

Avec ses collègues du Comité consultatif des Armées : Coste, Heurteloup, Percy, Desgenettes, Larrey, il collabore au premier formulaire pharmaceutique des Hôpitaux militaires, qui paraît en 1804.

Il avait publié en 1811 un code pharmaceutique à l'usage des Hospices civils, des maisons de secours à domicile et des infirmeries de maisons d'arrêts. Rappelons que le premier codex des Pharmaciens date de 1814.

Septuagénaire, alors que pour beaucoup l'heure a sonné de se reposer, avec une juvénile ardeur, il répond à l'appel du ministre de l'Intérieur Chaptal, invitant les chimistes à rechercher les moyens de remplacer le sucre de canne pour les usages domestiques. Cuvier, dans son éloge de Parmentier, a rappelé l'ardeur déployée par notre compatriote pour préconiser le sucre de raisin et contribuer à diminuer la consommation du sucre de canne, rare, à cette époque du Blocus continental. Ses observations sont consignées

(1) Jusqu'à l'ingénieuse méthode due à Appert, ses procédés ont été suivis.

dans 2 volumes parus en 1812, l'année qui précéda sa mort. Rappelons que la fabrication du sucre de Betteraves qui allait rendre inutile la fabrication de sirops et conserves de raisin, date de 1811 (1).

Les honneurs qu'il n'a jamais sollicités, ne lui ont pas manqué. Membre de la Société d'Agriculture en 1785, de l'Académie des Sciences en 1795, il fait partie en 1800 du Comité général de Bienfaisance, figure parmi les fondateurs de la Société d'Encouragement à l'Industrie nationale et de la Société de Pharmacie de Paris, dont il fut le premier Président.

En 1802, il devient membre du Conseil de salubrité du département de la Seine qu'il préside jusqu'en 1812 ; Vice-Président de la Société Philomatique, Inspecteur général du Service de santé des armées, officier de la Légion d'Honneur.

Toute sa vie consacrée au travail est une haute leçon et un exemple pour tous.

Mort à Paris, le 27 décembre 1813, rue des Amandiers-Popincourt (2), il repose au cimetière du Père Lachaise, non loin de Molière, de La Fontaine et de son grand collègue du Conseil de santé des armées, Dominique Larrey.

Georges Cuvier prononça son éloge le 9 Janvier 1815 à l'Institut :

« Une longue et continue habitude de s'occuper du bien des hommes avait fini par s'empêtrer jusque dans son air extérieur ; on aurait cru voir en lui la bonté personnifiée.

« Une taille élevée et restée droite jusqu'à ses derniers jours, une figure pleine d'aménité, un regard à la fois noble et doux, de beaux cheveux blancs comme la neige, semblaient faire de ce respectable vieillard l'image de la bonté et de la vertu. Sa physionomie plaisait surtout par ce sentiment de bonheur né du bien qu'il avait fait ».

F. PANCIER,

Président du Comité Parmentier

(1) En 1812, il existait 4 écoles enseignant la fabrication du sucre de betteraves et, en 1813, 334 sucreries produisaient 7 millions de livres de sucre.

(2) Aujourd'hui, rue du Chemin vert N° 68, où sa maison existe encore.



PARMENTIER
Peinture anonyme - Faculté de Pharmacie de Paris

**LA CARNINE
LEFRANCQ**

N'EST PAS UNE MÉDICATION
A LONGUE ÉCHÉANCE
ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT

LE PROFESSEUR RADAIS

Doyen honoraire de la Faculté de Pharmacie de Paris

Maxime-Pierre-François Radais est né à Pruillé-l'Eguillé, dans la Sarthe, le 18 janvier 1861.

Après des études classiques faites au Collège de Saint-Calais et au Lycée du Mans, il commença sa scolarité pharmaceutique et fut élève de l'École supérieure de Pharmacie de Paris de 1882 à 1885.

Docteur ès-sciences naturelles, Pharmacien de 1^{re} Classe, il devenait, en 1887, préparateur du Cours de Botanique du professeur Guignard, puis chef des travaux de micrographie en 1889, puis agrégé à l'École de Pharmacie de Paris, en 1894.

Comme tel, il était chargé de conférences de bactériologie de 1896 à 1898, puis était chargé du cours de Cryptogamie en 1898. En 1900 il était nommé professeur de Cryptogamie et, de 1922 à 1931, il était élevé aux fonctions de doyen de la Faculté de Pharmacie de Paris. Il en est actuellement doyen honoraire.

On doit au professeur Radais des recherches sur l'anatomie des gymnospermes, sur la morphologie des champignons vénéneux phycomycètes, sur la microbiologie des levures et hyphomycètes parasites, sur les algues inférieures, sur la technique histologique et l'appareillage de laboratoire (colorants cellulaires, microtome, autoclave, etc.).

Le professeur Radais avait créé, dès 1896, un enseignement de la microbiologie à l'École de Pharmacie de Paris; et, par la suite, il développait cet enseignement dans la chaire de Cryptogamie dont il était devenu titulaire en 1900, chaire qui devait être plus tard transformée en



Photo Ribaud

chaire de Cryptogamie et de Microbiologie.

Au cours de son décanat, M. Radais, qui avait, antérieurement pris une part importante aux travaux préparatoires d'une proposition de loi sur l'exercice de la pharmacie, s'est particulièrement attaché à l'étude des questions professionnelles. C'est sur son initiative qu'a été promulgué le décret du 13 juillet 1926 permettant aux médicaments spécialisés de remplir les formalités qui les font échapper à l'ostracisme qui frappe les remèdes secrets.

C'est encore au cours de son décanat que M. Radais, avec l'aide des diverses personnalités du corps pharmaceutique, a contribué à créer la Société des Amis de la Faculté de Pharmacie de Paris, qui a pour objet d'aider au développement des services de la Faculté. Cet organisme, reconnu d'utilité publique,

groupe actuellement un nombre important de donateurs dont les subventions ont déjà permis de doter les services du Laboratoire de Contrôle et les laboratoires de la Faculté d'installations matérielles propres à aider au développement de la recherche et de l'enseignement.

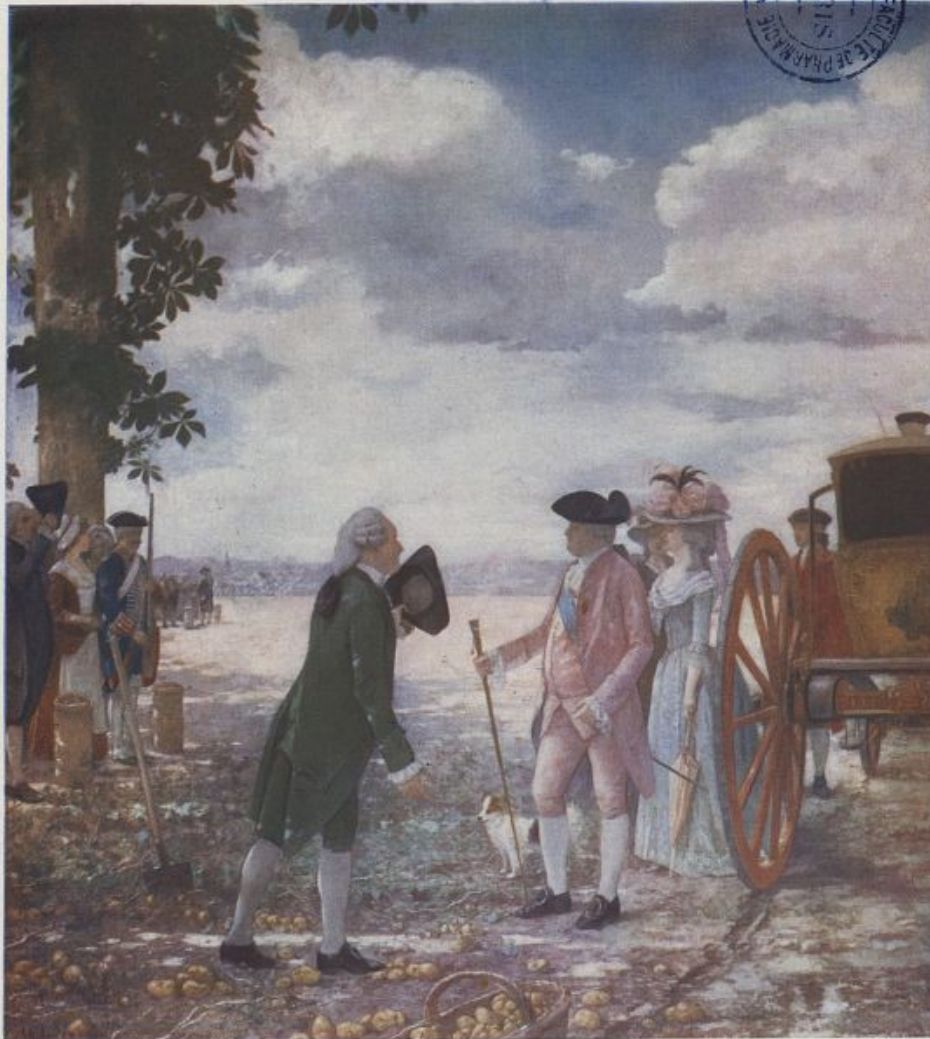
Membre de l'Académie de Médecine, de la Société de Pharmacie de Paris et des Sociétés botanique et mycologique de France; vice-président de la Commission du Codex, membre de la Commission des sérums thérapeutiques, membre du Comité supérieur d'hygiène et du Conseil d'hygiène du département de la Seine, le professeur Radais est officier de la Légion d'honneur (promotion Pasteur, 1922).

ACTION THÉRAPEUTIQUE DU SUC MUSCULAIRE



Le suc musculaire de bœuf, introduit dans la thérapeutique journalière par le professeur Richet, neutralise le bacille de Koch, affaiblit la virulence microbienne et entrave la prolifération des zymases tuberculeuses. Il exerce aussi sur les muqueuses alvéolaires une influence réparatrice, qui résout la congestion péri-tuberculeuse, éloigne les poussées catarrhales et active

la réparation des épithéliums. — Dans la pratique, il est plus commode et plus efficace d'avoir recours à la **CARNINE LEFRANCQ**, qui est une fidèle amie de l'estomac et reconstitue directement la nutrition générale, en amendant le terrain constitutionnel. Ce qui prouve la haute valeur réparatrice de la Carnine, c'est qu'elle agit fort bien aux doses moyennes de 2 à 3 cuillerées à soupe par jour, qu'il est inutile de forcer. Un mois ou six semaines de traitement suffisent pour que les plus sceptiques deviennent des zomothérapeutes passionnés.



LOUIS XVI ET PARMENTIER DANS LA PLAINE DES SABLONS (1786)
Fresque de Henri GERVEX (1904). — École française

LA
Carnine



Lefrancq

*est le plus
remarquable tonique
de l'estomac et de l'intestin*

*c'est aussi le meilleur
remède des dyspepsies
et des enterites rebelles*



Pantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

—o DIRECTION o—
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)
TÉL. COMBAT 01 34 R. C. SEINE 25.195

26^e ANNÉE
N° 282
NOVEMBRE 1931

LECIEN DESCAGES
de l'Académie Goncourt

L'ACTION D'ÉCLAT



Les Parisiens ont bien tort de ne pas mieux connaître le parc de Montsouris... là-bas, tout au sud, entre les portes de Gentilly et d'Arcueil. Il est charmant, le matin et le soir, dans la belle saison. On y est tranquille, au frais. Il y a de l'ombrage et des cygnes sur l'eau... sur un peu d'eau. Il y a des labyrinthes et des rochers artificiels, comme aux Buttes-Chaumont. L'ancien palais du bey de Tunis ne tient même plus à ce qu'on le contemple comme une curiosité de l'Exposition Universelle de 1867. Hospitalisé là par hasard, il se rend utile pour conserver sa place. Il se plaindrait plutôt que sa tache claire dans les verdure l'empêche de passer inaperçu. Il a l'air de s'excuser, de dire : « Je suis aujourd'hui Observatoire météorologique, oui... mais n'y faites pas attention, je vous en prie. Le seul observatoire qui vaille la peine de venir ici est l'observatoire naturel d'où la vue s'étend sur Paris... l'admirable Paris qui poudroie dans une lumière d'or ! Regardez cela... Est-ce beau ! On vous en donnera des spectacles pareils pour que vous abaissiez les yeux sur le Bardo tunisien ou sur le monument érigé à la mission Flatters !... »

J'aime le parc de Montsouris et je vais m'y promener pour une autre raison encore. Ce n'est point le rendez-vous des élégances... On y est admis en pantoufles. C'est un petit parc de quartier, un square qui a obtenu de l'avancement, un endroit où le peuple respire, flâne et joue..., son parc Monceau enfin. Il est possible, si vous avez des goûts délicats, que vous le trouviez mal fréquenté... Libre à vous de lui préférer le bois de Boulogne, où une société choisie ne vous expose jamais, n'est-ce pas ? aux mauvaises rencontres.

La dernière fois que le parc de Montsouris reçut ma visite, c'était un matin du mois dernier. Il y avait peu de monde dans les allées, aussi les oiseaux pleuvaient-ils des branches lorsqu'ils étaient las d'y chanter. Quelques enfants jouaient, çà et là, autour de leurs mères en cheveux, assises sur les bancs, à l'ombre. Trois ou quatre couples, pour lesquels le parc avait tout d'une île déserte, éprouvaient moins de gêne encore à s'enlacer qu'au Luxembourg, sous le feuillage épais des complaisants marronniers.

Un vieux monsieur décoré, coiffé d'un chapeau de paille passé de mode et de couleur, était seul, assis sur un banc. Je lui jetai un coup d'œil indifférent et fus tout surpris de le voir se lever et me saluer.

— Vous ne me remettez pas ? dit-il.

— Non, répondis-je, non... je cherche...

La Carnine Lefranco est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

Cette figure, en réalité, ne m'était pas absolument inconnue ; mais elle venait vers moi de si loin, dans le temps, que je n'arrivais pas à l'identifier sous la poussière dont le voyage l'avait recouverte.

— Ne cherchez pas, reprit le vieux monsieur, je m'appelle Bonnardin et j'étais, il y a vingt ans, votre concierge. Il est vrai que vous aviez affaire avec ma femme plutôt qu'avec moi. Je parlais de bonne heure et rentrais tard. J'étais encaisseur aux *Comptoirs Réunis*...

— Oui... Parfaitement...

Je me souvenais à présent. Mais que la vie abîme les hommes ! L'âge et la fatigue n'avaient pas seulement blanchi la moustache et les cheveux de celui-ci ; il m'apparaissait rapetissé, fondu, réduit, en des vêtements qui étaient les siens et à sa mesure, et dans lesquels, pourtant, son corps flottait.

— Et... vous vous reposez maintenant, monsieur Bonnardin ? demandai-je.

— Je me repose, oui, faute de pouvoir faire autrement. J'ai dû prendre ma retraite deux mois avant la guerre, à la suite de l'agression dont j'ai été victime et que les journaux ont racontée.

— Je ne sais pas... Je n'ai pas lu...

— J'ai été assailli en pleine rue et en plein jour par trois bandits qui ne devaient pas ignorer que ma sacoche contenait, ce jour-là, plus de trois cent mille francs. Tandis que l'un d'entre eux me jetait du poivre dans les yeux et m'aveuglait à moitié, les deux autres essayaient de m'arracher ma sacoche et me cassaient un bras pour me faire lâcher prise. Mais j'étais encore solide... ils ne m'ont pas eu et ils n'ont pas eu davantage mes encaissements... On accourut à mes cris, et l'on me releva, assez amoché, mais toujours cramponné à mes liasses de fafiots. Il y en avait exactement pour trois cent dix mille six cent vingt-trois francs... un joli sac !

— Et vous avez été félicité, naturellement ?

— Oh ! je crois bien... et par tout le monde : directeurs, chefs, sous-chefs, membres du Conseil d'administration, toutes les herbes de la Saint-Jean ! Ces messieurs m'ont alloué une gratification de cinq cents francs... Ils ont aussi payé le médecin. Oh ! je n'ai pas à me plaindre d'eux. Avec mon bras cassé, et aux approches de la soixantaine, je n'étais plus bon à grand'chose. Les *Comptoirs* me font une petite pension qui nous aide à vivre,

ma femme ayant trouvé, de son côté, des ménages.

— C'est la guerre qui vous a valu cette distinction ? dis-je, l'index tendu vers la petite barre rouge qui prolongeait la boutonnière de son veston.

Le père Bonnardin, avec un peu d'embarras, balbutia :

— C'est la guerre... si l'on veut. Une idée de ma femme, une idée de femme, quoi ! Bien sûr qu'elle ne l'aurait pas eue sans la guerre, cette idée-là... Mais chaque fois que ses yeux tombaient sur une liste de récompenses pour actions d'éclat, Virginie répétait : « Toi aussi, tu as mérité d'être décoré... Tu as accompli un acte d'héroïsme en défendant contre des malfaiteurs l'argent qui n'était pas à toi... » Pour une belle citation, c'en est une... et pas commune par le temps qui court !...

— Le fait est.

— N'est-ce pas ?... Alors, un beau jour, pour avoir la paix, j'ai acheté un bout de ruban rouge et je m'en suis décoré, discrètement, sans ostentation, comme tout le monde..., enfin comme les autres. Mais je ne le porte qu'ici, pour ma satisfaction personnelle. Ça me procure des petits avantages. Auparavant, on ne s'occupait pas de moi... Maintenant, les gardiens me saluent. On vient s'asseoir à côté de moi... On engage la conversation... On me demande des renseignements sur ci et ça... Je ne suis plus seul, vous comprenez...

— Comment donc !

— Somme toute, je ne fais de mal à personne. Je ne prive aucun autre héros de ce qui lui est légitimement dû... Vous me direz que l'on a mauvaise grâce à se rendre justice soi-même..., que j'aurais pu, en tout cas, me contenter de la médaille de sauvetage ou du ruban violet... ; mais ça n'est pas la même chose et une autre considération s'attache à la Légion d'honneur. Tenez, vous allez voir...

Une femme et son enfant qui lui donnait la main venaient au-devant de nous. En apercevant le père Bonnardin, la mère poussa vers lui le mioche et s'écria :

— Va dire bonjour au commandant !...

L'ex-encaisseur reçut l'enfant dans ses bras et fit, en souriant :

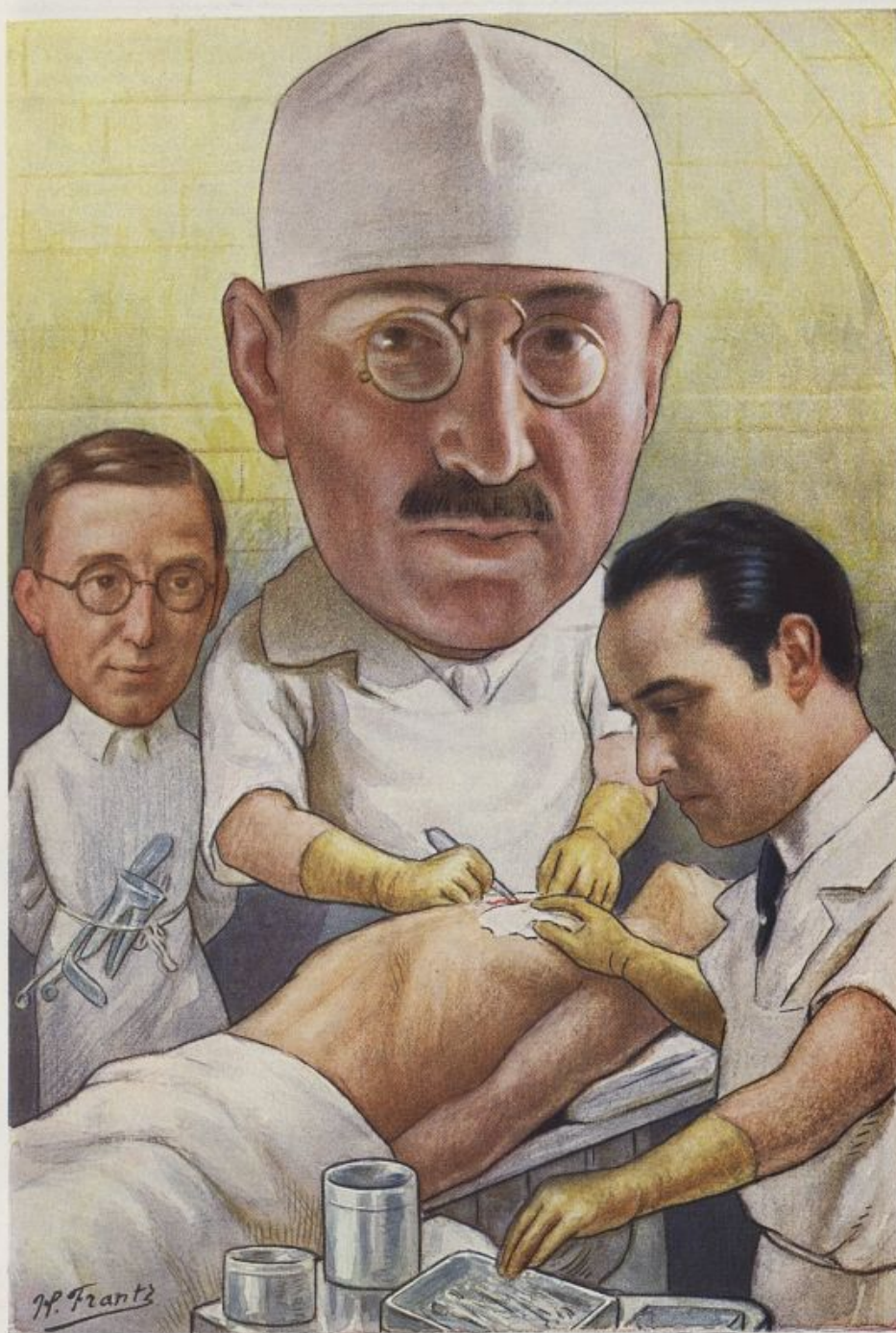
— Je me laisse appeler mon commandant... Ça me dispense d'explications.

Lucien DESCAGES, de l'Académie Goncourt.

LA CARNINE LEFRANCQ

**enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps**





Le Professeur José ARCE
de la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres

VICOMTE MELCHIOR DE VOGUE

LES ILES D'OR

Les Iles d'Or! l'admiration de nos pères les avait bien nommés, ces anneaux visibles de la chaîne sous-marine qui relie les Alpes du littoral à la Corse et à la Sardaigne. Souvent, de la haute mer ou de la côte, mon regard avait convoité les trois sœurs, souriantes dans leur bain de lumière. J'étais surtout attiré par la mystérieuse Port-Cros : aucun de mes camarades n'y avait atterri; personne ne m'avait dit combien elle est belle. Je la découvre, je l'explore, cette Corse en miniature, montagneuse et boisée. Du sommet culminant, un rameau se détache et court au sud, parallèle à la mer, qu'il domine d'une hauteur de 200 mètres; sa muraille abrupte dévale vers les eaux. Nulle falaise bretonne ou normande ne peut rivaliser d'élévation et de pittoresque avec ce pan de montagne coupé à pic sur l'abîme. Une robe de pins tordus par le vent du large tremble perpétuellement sur les flancs de la roche, descend par endroits jusqu'à ses pieds; ailleurs, la paroi lisse et nue reçoit le soleil sur son miroir aveuglant, phare diurne que les navigateurs distinguent de très loin.

Au nord et à l'ouest, les chaînons s'inclinent doucement jusqu'aux plages qui regardent le continent. Sur leurs pentes, les forêts de chênes-verts et de pins d'Alep alternent avec un épais maquis d'arbousiers, de myrtes, de romarins, de bruyères. Ces arbustes atteignent et dépassent la taille d'un homme. Au moment où j'abordai à Port-Cros, les hautes bruyères blanches fleurissaient; l'île entière était couverte de ces grands bouquets vert et blanc, mariés aux étoiles bleu pâle du romarin, aux touffes argentées du cinéraire maritime. Abritées entre les côteaux, des vallées se creusent et s'évasent vers la mer; elles lui portent les ruisseaux qui vivifient dans ces fonds tièdes la végétation méridionale : oliviers, amandiers, mûriers, vignes, figuiers. Je ne retrouve pas à Port-Cros l'Afrique de

parade et de serre chaude créée par les jardiniers de la Corniche sur quelques points de notre littoral; on sent pourtant l'Afrique plus proche, dans ces vallées où l'oranger, le palmier, le chêne-liège, le laurier-rose ne survivent que par quelques représentants témoins des anciennes cultures abandonnées. Les palets épineux du figuier de Barbarie et les glaives de l'aloès font sentinelle autour des vergers, autour des vieux forts, dont les glacis disparaissent sous un manteau de sorcie, cette plante grasse que le peuple appelle « patte de sorcière », et qui jette sur les murailles une riche tenture de vert glauque et de fleurs vermeilles.

L'opulence de ce paradis terrestre, la douceur constante de la température, maintenue par l'haleine égale de la mer, la pureté de l'air et la splendeur de la lumière défient toute comparaison. On ne connaît à Port-Cros ni la froidure ni les chaleurs accablantes; la gelée, la grêle, sont des phénomènes ignorés. Les plus mauvais temps

du continent ne se font sentir dans l'île que par quelques rafales de mistral, par quelques rares jours de pluie, au cours d'une année. Les arêtes de roche vive et les panaches de pins isolés qui dentellent les crêtes se profilent toujours sur le même azur imbibé d'une clarté dorée; le même voile de lumière palpable, semble-t-il, flotte toujours sur les cimes des forêts. Et c'est une sensation étrange, quand on gravit les sentiers blottis entre les bruyères et les myrthes, tandis que le pied écrase la lavande, le fenouil, la germandrée, les cent herbes qui saturent l'atmosphère de leurs effluves amers; c'est un paradoxe délicieux, le contraste de l'air si doux avec cette végétation violente, ces plantes de passion âpre et de fort parfum.

J'ai vu dans les deux hémisphères des panoramas plus fameux; ils ne passaient point en grâce et en majesté ce spectacle changeant



DANS L'ÎLE DE PORT-CROS

Photo Yvon

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

à chaque mort du soleil. Là-haut, l'île entière se ramasse sous mes yeux, avec ses pentes forestières allant noyer leurs derniers pins dans les baies, ses vallons allongés sur un versant, et, sur l'autre, ses ravines boisées dégringolant à pic dans le gouffre.

Au nord et à l'ouest, le cercle de mer est brisé par des terres d'une infinie variété de lignes et de couleurs. De la pointe de Saint-Tropez aux cimes rocheuses qui surplombent Toulon, la côte du littoral développe ses plans de forêts bleuies, étagés jusqu'aux montagnes des Maures. Les maisons d'Hyères pendent en grappes blanches sur la pyramide qui les porte; plus près, la presqu'île de Giens s'avance dans le chenal de Porquerolles. De ce côté, les terres et les eaux où tombe le soleil font une succession de barres tantôt lumineuses, tantôt sombres : l'arête de Bagaud, d'abord; puis la silhouette élégante de Porquerolles, avec ses bizarres grand'gardes; les îlots des Mèdes, écrans de granit qui interceptent ou

laissent filtrer entre leurs déchirures les rayons obliques; enfin Saint-Mandrier et la rade de Toulon, fermant l'horizon du couchant. Au sud, à l'est, la mer libre se perd sous le ciel d'Afrique et le ciel d'Italie.

Qu'elle est frappante à cette heure, sur les coteaux pâlisants au crépuscule, la particularité que j'avais déjà observée sous la clarté de midi! Le feuillage soyeux des pins d'Alep, tremblant sur les roches grises, communique à ce paysage quelque chose d'aérien et d'immatériel; tamisée à travers les écharpes floches qui semblent envelopper ces arbres, l'atmosphère baigne tous les objets voisins d'une brume fluide, pareille à celle qu'on voit flotter sur les tableaux de Corot. Cet effet m'avait toujours paru exagéré dans les œuvres du peintre : j'en ai compris la vérité sous les pins de Port-Cros, où la roche elle-même s'allège en apparition diaphane, se fond dans une vapeur de rêve.

VICOMTE MELCHIOR DE VOGÜÉ (Jean d'Agrève).

CARNINE LEFRANCO - RÉGÉNÉRATEUR PUISSANT et RAPIDE

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

Vue par CARB en 1931

La Bibliothèque de l'Amicale de Médecine, de la Faculté de Strasbourg, vient de publier deux grandes planches que nous reproduisons ici et qui représentent la Faculté de Médecine actuelle, d'après l'amusant et spirituel crayon de CARB.

Ces gravures sont en vente à la LIBRAIRIE DE LA MÉSANGE, Rue de la Mésange, à Strasbourg, aux conditions indiquées ci-dessous.



De gauche à droite : MM. Ambard, Kayser, Gunsett, Keller, Barré, A. Weiss, Merklen, Röderer, Forster, Leriche, Vlès, Paul Blum, Rohmer, Hanns, Bellocq, Nicloux.



De gauche à droite : MM. Kreis, Canuyt, Reeb, Reiss, Weill, Chavigny, Bäckel, Borrel, Fontès, Pautrier, Simon, Gély, Gelma, Stolz, Aron, Piersdorff.

Édition ordinaire, dont le tirage est limité à 250 exemplaires : les deux planches ensemble. 50 frs

Édition de luxe, rehaussée d'aquarelle à la main, par l'auteur lui-même, et dont le tirage sera rigoureusement limité au nombre des souscripteurs : les deux planches ensemble. 100 frs

On peut souscrire dès maintenant à la LIBRAIRIE DE LA MÉSANGE, à Strasbourg.

LE BOVSTROL

NOUVELLE MÉDICATION TONI-RECONSTITUANTE
SOUS FORME D'AMPOULES BUVABLES

Le BOVSTROL est une médication interne, très minutieusement préparée, et magnifiée par la triple et heureuse alliance de la strychnine, du phosphore et du Suc Musculaire de Bœuf cru.

1/5 de milligr. de strychnine, 0 gr. 25 de phosphoglycérate sodique et 20 grammes de Suc musculaire bovin CONCENTRÉ, — c'est-à-dire ne conservant que ses principes actifs — le tout associé méthodiquement et aromatisé en une ampoule de 15 cmc. que l'on absorbe dans un demi-verre d'eau naturelle ou minérale ou dans tout autre liquide, à condition qu'il soit froid.

Chaque boîte de BOVSTROL renferme 10 ampoules

La strychnine, à faible dose, possède un rôle sensibilisateur, sans les inconvénients d'une excitation incommode. Elle accroît le pouvoir moteur et sécrétoire gastro-intestinal, facilite les actes digestifs, accroît l'énergie musculaire, règle la fonction cardio-respiratoire et perfectionne l'hématose.

Le phosphore est l'élément constitutif du sang, des cellules et des tissus; c'est le nutriment vital, le

grand animateur des échanges azotés et l'agent d'épargne précieux contre toutes défaillances. Le

phosphoglycérate sodique tient la tête de la médication phosphorée: chimiquement pur, il est le plus maniable, le mieux assimilé et le plus efficace des reconstituants organiques.

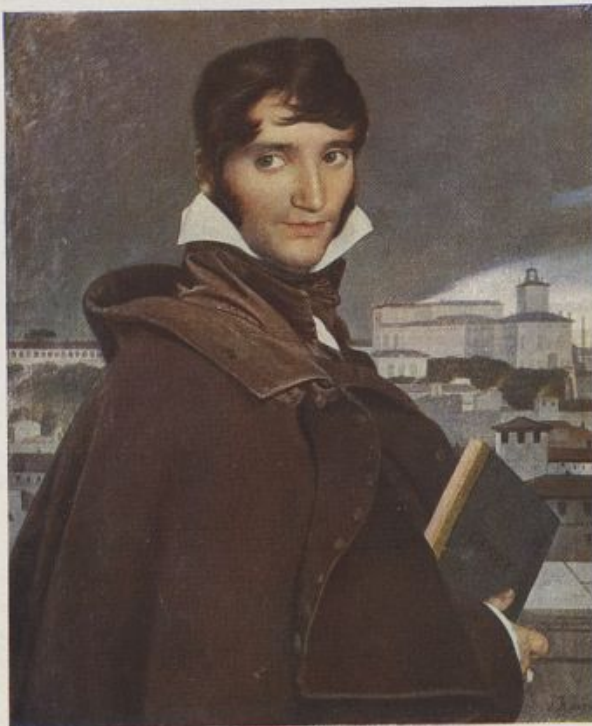
Le Suc Musculaire est non seulement un tonique analeptique prépondérant, mais sa spécificité pour la cure des affections de poitrine est démontrée depuis plus d'un quart de siècle par les beaux travaux de Ch. RICHEL et J. HÉRICOURT et les succès cliniques de la "Carnine Lefranq". Ces succès s'expliquent par la réfection de l'hémopoïèse et la genèse perfectionnée des éléments figurés constitutifs du sang, victorieux des bactéries et des toxines.

N'oublions pas également que la valeur tonique du Suc musculaire bovin est due à ses ferments, dont le rôle est primordial dans l'assimilation élémentaire.

Aussi le BOVSTROL convient-il à tous les états anémiques, même aux anémies palustres et aux leucémies spléno-médullaires ainsi qu'à toutes les asthénies et convalescences de maladies ou de blessures.



MUSÉE D'AIX-EN-PROVENCE



PORTRAIT DE FRANÇOIS-MARIUS GRANET
Artiste-Peintre (1775-1849)
par Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867)

INSOUCIANCE

La barque glisse à la dérive,
Le tendelet, de couleur vive,
Est de soie écarlate et d'or
Et, parmi les rayons obliques,
Le rylbne apaisant des musiques
S'affaiblit et le fleuve dort.

La ebule pesante des rames
Dans l'eau fait rejaillir des flammes
On peut suivre à ses clairs rubis
La trace lente du sillage,
Et sur un ton d'enfantillage
S'échangent rires et babils.

Et pourtant le fleuve débouche
Dans la mer perfide et farouche,
Prochain tombeau du soleil mort..
Et parfois une femme casse,
Et cueille quand la barque passe,
Un des lys qui croissent au bord.

L'heure est si douce, que l'eau semble
S'arrêter — seul un roseau tremble —
Et là-bas on entend l'appel
Que jettent dans le grand silence,
A l'abri de la petite anse,
Les nymphes roses de Coypel.

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie Française

LE PROFESSEUR JOSÉ ARCE

de la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres

José Arce est né à Loberia (République Argentine), le 15 Octobre 1881.

Après avoir fait ses études classiques au Collège del Salvador, à Buenos-Ayres, il commença ses études de Médecine à la Faculté de la même ville (en 1896), où il les terminait en 1902.

De 1898 à 1900, il avait été *Dissecteur*, et Interne à l'Hôpital des Cliniques en 1901 et 1902.

Agrégé de clinique chirurgicale en 1907, le docteur José Arce, après avoir fait fonction de professeur intérimaire d'anatomie descriptive (1910-1914), était nommé professeur de clinique chirurgicale en 1919.

Actuellement, il fait, en outre, fonction de Directeur de l'Institut de clinique chirurgicale (Hôpital des Cliniques).

Parmi ses travaux chirurgicaux, dont une centaine ont été publiés dans des revues argentines, espagnoles, françaises, allemandes et des États-Unis, nous devons mentionner : une *Nouvelle Technique pour la Gastrotomie* (1905), un *Nouveau Procédé pour la Ligamentopexie utérine* (1908), le *Pneumothorax préalable dans les opérations pulmonaires* (1922), et la *Laparotomie étoilée dans la Chirurgie hépato-biliaire* (1918).

Le professeur Arce fait de la chirurgie



Photo Zuretti

générale, et son enseignement comporte toujours la présentation du plus grand nombre possible de malades.

Ancien Président de la Société de Chirurgie de Buenos-Ayres (1928); ancien Recteur de l'Université de Buenos-Ayres (1922-1926); Membre du Conseil de la Faculté de Médecine (1910-1918); Membre des Académies de Médecine de Rome, de Madrid et de Rio de Janeiro; Associé de la Société de Chirurgie de Paris (1928); Membre honoraire du Collège américain de Chirurgie des États-Unis (1922); Recteur honoraire de l'Université de la Havane (Cuba); Docteur *honoris causa* de l'Université de Madrid (1924); le professeur José Arce est le fondateur de l'Institut de Clinique Chirurgicale, et le Direc-

teur de son *Bulletin*.

Ancien député au Congrès National (1918-1920 et 1924-1928); il est Commandeur de la Légion d'Honneur (1928), Grand-Croix de l'Ordre d'Alphonse XIII (1924), et Médaille d'Or de l'Université de Hambourg (1928).

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur José Arce, Chirurgien de l'Hôpital National des Cliniques, à Buenos-Ayres, assisté du docteur Ivanoevich, professeur agrégé (à droite) et du docteur C.-A. Castaño, professeur suppléant de gynécologie (à gauche).

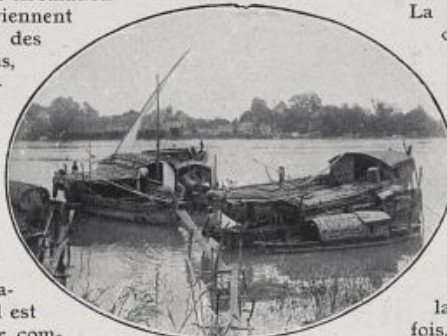
LES DÉFAILLANCES DE LA NUTRITION

Elles se traduisent par la faiblesse générale, l'état neurasthénique, la circulation chancelante. Elles surviennent volontiers à la suite des fièvres et des infections, du paludisme, des dyscrasies anciennes (goutte, diabète, brightisme, syphilis, tuberculose) et réclament des soins constants et variés de la part du praticien.

Sans vouloir déprécier la pharmacothérapie proprement dite, il est équitable de remarquer combien elle tient rarement ses promesses. La *Zomothérapie* (opothérapie par le suc musculaire) est souvent bien préférable, surtout sous la forme de

• *Carnine Lefrancq*, dont la saveur est agréable et la conservation parfaite.

La *Carnine Lefrancq* procure aux malades un bien-être réparateur, sans offense à l'estomac : elle donne à toutes les débilités, non seulement le coup de fouet décisif, mais une tonicité durable, qui équivaut à la *suralimentation sans ses dangers pour le tube digestif*. Aussi la *Carnine* figure-t-elle, à la fois, parmi les remèdes d'urgence et parmi les vivificateurs à longue portée. C'est l'aliment liquide le plus riche et le mieux toléré, pour soutenir les forces au cours de pyrexies graves



COCHINCHINE
Rivière de Saïgon



LA BECQUÉE

Tableau de Jean-François MILLET (1814-1875). — École française

<p>Bov' Hépatie Sirop</p> <p>ANÉMIES GRAVES</p> <p>Application de la Méthode de Whipple</p>	<p>Tous les ferments et principes solubles du foie de Bœuf cru</p> <p>TOLÉRANCE PARFAITE</p>
---	---



Chanteclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

—o DIRECTION o—
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE
(SEINE)
TÉL. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25.195

26^e ANNÉE
N° 283
— — —
DÉCEMBRE 1931



LA REINE ANNE ET SARAH MARLBOROUGH

PAUL DE SAINT-VICTOR



chait parfois sur l'oreille. Esclave de cette terrible Sarah Marlborough, qui la menait comme un tyran domestique, jouet d'un parti qu'elle détestait et d'une politique qui torturait sa conscience, contrainte, malgré son horreur du sang, à des guerres acharnées et impitoyables, Anne buvait, pour oublier sa faiblesse, comme la femme du peuple boit, pour oublier sa misère. Et, pour comble de honte, la servante-maitresse, qui exploitait son vice, la dénonçait et l'insultait publiquement.

Un jour, à un office solennel célébré dans l'église de Saint-Paul, on vit Sarah Marlborough donner ses gants à tenir à la reine d'Angleterre.

L'amour n'a rien à voir dans l'histoire privée de la pauvre reine Anne; sa passion était d'un ordre inférieur: c'était l'ivresse, ou, pour mieux dire, l'ivrognerie. La reine d'Angleterre buvait, comme la femme d'un matelot de sa flotte. Sa couronne, qu'elle ne jeta jamais par-dessus les moulins, lui pen-

Un instant après, Sarah les reprit, en détournant insolemment la tête, comme pour éviter son haleine. Un présent considérable de vins, que Louis XIV fit à la reine Anne après la conclusion de la paix, hâta, dit-on, sa mort. Revanche de Blenheim et de Ramillies, la reine d'Angleterre fut tuée par les vins de France!

La duchesse de Marlborough n'est pas moins irréprochable à l'endroit de la galanterie. Cette furie d'ambition fut aussi un dragon de vertu. « Dépouillez-moi de mon sexe, — dit lady Macbeth aux esprits infernaux. *Unsex me*, et, du sommet de la tête à la plante des pieds, remplissez-moi de la plus inexorable cruauté. » Sarah Marlborough semble avoir adressé une prière pareille aux passions forcées qui la possédaient. Il n'y a rien de la femme, dans cette dure et aigre figure. Si elle n'eut point les tendresses et les douceurs de son sexe, elle n'eut point, non plus, ses faiblesses. Vous aurez beau fouiller son histoire publique et secrète, vous n'y trouverez pas le soupçon d'une faute. L'ambition, l'orgueil, l'avarice furent ses seuls amants. Elle s'y livra tout entière, inspirant et soufflant sa flamme au mari qu'elle faisait agir. Épouse tyrannique, elle fut aussi une femme exemplaire, et elle put répondre, sans mentir, dans sa vieillesse, lorsqu'elle fut recherchée en

ANÉMIES REBELLES
CONVALESCENCES DIFFICILES
MALADIES DE POITRINE
TOUTES FORMES DE DÉBILITÉ

QUAND VOUS AUREZ TOUT ESSAYÉ
SANS RÉSULTAT APPRÉCIABLE
PENSEZ A
LA CARNINE LEFRANÇO

mariage par lord Coningby : « N'eussé-je que trente ans et fussiez-vous en état de mettre à mes pieds l'empire du monde, je ne consentirais pas à vous donner un cœur et une main qui ont appartenu à John, duc de Marlborough. »

L'histoire n'a pas de couple mieux assorti que celui de lord et de lady Marlborough. Leur histoire est celle de Macbeth, vulgarisée et transportée dans une époque positive et plate. Le Macbeth de Shakspeare est subjugué par sa terrible femme; l'influence qu'elle exerce sur lui tient du sortilège; plus encore, de cette fascination mystérieuse qui prosternait les barbares devant la druidesse, au fond des forêts. L'amour qu'il lui porte ressemble à cette complicité fanatique qui, dans les cultes du Nord, liait aux divinités meurtrières l'initié chargé d'ensanglanter leurs autels. Ce géant admire la virago qui le dompte; il a, pour sa cruauté, le respect grossier qu'ont les athlètes pour ceux qui les surpassent en force physique. « Va, — lui dit-il, — ne donne le jour qu'à des mâles, car la trempe de ta nature intrépide ne doit former que des hommes. »

L'empire que Sarah exerça sur Marlborough ne fut ni moins fort ni moins absolu. Et pourtant Marlborough n'était pas, comme Macbeth, un guerrier borné et brutal, mais l'ambitieux le plus fin, le plus énergique et le plus sagace que l'Angleterre ait produit. Sa beauté était grandiose et royale; il avait, dans le danger, cette imperturbable froideur qui est l'élégance du courage. Quoique dépourvu de toute éducation littéraire, son éloquence naturelle déconcertait celle des orateurs les plus consommés. Sa diplomatie, servie par des manières de gentleman accompli, était séduisante et irrésistible. Son bonheur à la guerre avait l'insolence de ces veines qui s'attachent sur le tapis vert à quelques joueurs privilégiés. « Cet homme, qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée », a pu dire, de lui, un de ses historiens.

Une passion abjecte souillait et déshonorait toutes ces splendides qualités. L'âme d'un avare habitait ce corps et cette intelligence magnifiques. La rapacité la plus âpre était le

mobile de toutes ses actions. Ses victoires étaient des affaires, ses conquêtes des spéculations; il exploitait, comme un publicain, les guerres qu'il dirigeait en héros. Toute sa vie, il fut à vendre et à revendre au dernier enchérisseur et au plus offrant; trahissant Jacques pour Guillaume, conspirant ensuite contre Guillaume, au profit de Jacques. Sa beauté même fut vénale : avant de pressurer des royaumes, il escroquait ses maîtresses. Surpris par le roi avec la duchesse de Cleveland, et forcé de sauter par la fenêtre, il reçut de la duchesse cinq mille livres sterling

pour prix de cette prouesse de boudoir. Duc d'Angleterre, prince du Saint-Empire, capitaine général d'une coalition, arbitre entre les princes les plus puissants de l'Europe, cet homme illustre et sordide, pour qui la gloire, comme le temps pour les marchands de son pays, n'était que de la monnaie, rappelle le Mammon dont parle Milton : « Mammon, le moins élevé des Esprits tombés du ciel; car, dans le ciel même, ses regards et ses pensées étaient toujours dirigés en bas, admirant plus la richesse du pavé céleste où les pas foulent l'or que toute chose divine ou sacrée. »

Sa passion pour sa femme l'emporta seule sur son avarice. Il était encore sans fortune lorsqu'il l'épousa.

Sarah était pauvre; on lui proposait une riche héritière; l'amour, plus fort que la mort, fut aussi plus fort que la cupidité de Marlborough. Cet amour ne fit que grandir; sa femme seule, tant qu'il vécut, eut le don d'ébranler sa raison glaciale et de faire battre son cœur insensible. Il faut dire aussi que ce mariage d'amour se trouva être le plus opulent des mariages d'argent : le voutour avait épousé la pie voleuse; à eux deux ils entassèrent des trésors. Amie d'enfance de la reine, Sarah s'était emparée d'elle, comme le diable d'une possédée. Son caractère impérieux dominait cette douce et débile nature; elle la menait par la violence plus encore que par l'habitude; il y avait de la terreur dans l'affection qu'elle lui inspirait. L'influence presque magique que la Galigai prit sur Marie de Médicis, la servitude volontaire à laquelle la princesse des Ursins



LA REINE ANNE
(Bibl. Nat. Estampes)

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.



Le Docteur Albert CALMETTE

Reproduction du portrait-charge, par Moloch, paru en Février 1909, dans le n° 33 de *CHANTECLAIR*, dont l'édition est aujourd'hui épuisée.

réduisit le roi et la reine d'Espagne, sont à peine comparables à cet empire absolu. Sarah faisait trembler la reine : elle l'enfermait, elle la punissait, elle était sa geôlière et sa gouvernante. Un jour, elle la surprit allant, malgré sa défense, porter du vin à une dame du palais qui était malade. Anne voulut fuir; Sarah l'arrêta, devant les domestiques attroupés, lui fit une scène effroyable et la couvrit d'invectives.

Ce qui marque, d'un cachet spécial d'infamie, l'association de cette femme de proie à un homme qui eut tout du génie, excepté le cœur, c'est son égoïsme effréné. Aucune grande vue politique, aucune noble passion ne les dirigeaient. Leur ambition rampante ne s'éleva jamais au-dessus d'un coffrefort à remplir. Si Sarah contraignait la reine à poursuivre une guerre inutile, ce n'était ni par haine contre la France, ni par désir d'accroître la gloire de Marlborough : la convoitise seule était son mobile. La guerre qui ruinait les deux peuples enrichissait le ménage. Comblé de pensions et de subventions, Marlborough avait fait, de l'art militaire, l'organisation de la fraude. Il volait sur les fournitures, il volait sur les troupes fictives qui ne figuraient que sur les comptes de dépenses; il avait élevé le pot-de-vin aux proportions de ces amphores gigantesques où s'abreuvaient les proconsuls de la Rome antique. La guerre était, pour lui, une industrie lucrative, le drapeau, un sac à remplir. Sa fortune, lorsqu'elle fut connue, scandalisa l'Angleterre : elle dépassait 70 millions, sans compter les châteaux splendides et les partages des enfants. On crut découvrir l'ancre d'un pirate.

La vraie cause de la chute de Sarah Marlborough fut son intolérable violence. Un moment vient où l'ange de la patience lui-même replie ses ailes, et dit : « C'est assez. » L'heure arriva aussi ou la faible reine, humiliée, injuriée, presque séquestrée par cette mégère, se redressa comme en sursaut, sous

une dernière et suprême insulte. Sarah recourut à ses menaces habituelles : « Rendez-moi justice et ne me répondez point », écrivit-elle à la reine. La lettre ne porta pas ; alors Sarah vint se traîner aux genoux de sa souveraine ; mais ses supplications se heurtèrent contre une résolution silencieuse et froide. Elle ne put tirer d'elle que cette parole sèchement ironique : « Vous m'avez ordonné de ne point vous répondre, et je ne vous répondrai pas. »

Quelques jours après, Sarah reçut l'ordre de remettre sa clef d'or de maîtresse de la garde-robe. C'était demander à une sorcière de se dessaisir de son talisman. Cette clef, qui donnait accès dans les appartements réservés, celle de l'intimité et du tête-à-tête, elle seule pouvait, un jour ou l'autre, lui rouvrir le cœur de la reine. Sarah pleura et pria, se lamenta et se désola ; elle écrivit à la reine une lettre éplorée que son mari alla porter, lui-même, au palais. Mais le charme était rompu, le sort conjuré. Anne n'ouvrit même pas la supplique et prescrivit que la clef serait remise dans trois jours. Marlborough fit ce qu'il se jeta, par procuration, aux pieds de la reine. Mais Anne resta de glace : les êtres faibles, poussés à bout, ont de ces réactions de révolte. Marlborough, avec ses gémissements, ne fit que l'irriter davantage ; elle réduisit à deux jours le délai qu'elle avait fixé ; et, comme le duc insistait encore : « La clef ! — s'écria-t-elle, — je n'écoute rien que je n'aie la clef ! » Il fallut rompre, sinon plier.

Sarah, en quittant la cour, se vengea par un trait de harpie : elle fit enlever les serrures et les cheminées de marbre de son appartement, sous prétexte qu'elle les avait fait poser à ses frais. Ne pouvant emporter le palais, elle en arrachait du moins un lambeau.

PAUL DE SAINT-VICTOR



SARAH MARLBOROUGH
d'après le tableau de KNELLER
(Bibl. Nat. Estampes)



LE DUC DE MARLBOROUGH
Gravure d'après le tableau de KNELLER
(Bibl. Nat. Estampes)

La Carnine Lefrancq est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

EMAN MARTIN

LOCUTIONS ET PROVERBES

EN METTRE LA MAIN AU FEU

Jusqu'à saint Louis, on eut une manière bien digne du moyen âge de constater la vérité d'un fait dans les cas douteux, en justice.

L'accusé était obligé de saisir avec la main droite une barre de fer rougie au feu, qu'il devait porter à une distance de neuf à douze pas, ou bien de plonger cette main dans un gantelet de fer qui sortait de la fournaise.

La main était ensuite enveloppée d'un linge sur lequel les juges apposaient leur sceau, et s'il n'y avait pas de trace de brûlure lorsqu'on levait l'appareil, trois jours après, c'était un signe d'innocence : on était persuadé dans ces siècles de barbarie que Dieu devait toujours manifester par un miracle si quelqu'un n'était pas coupable, et l'absence de brûlure en pareil cas, fournissait une preuve irrécusable.

La présence d'une telle pratique judiciaire, celui qui était sûr de l'existence d'un fait offrit naturellement pour l'affirmer le plus énergiquement possible de mettre la main au feu (à la barre de fer ou au gantelet), persuadé que, disant la vérité, il ne pourrait souffrir à

la main le moindre dommage ; et de là, si je ne me trompe, est venue l'expression métaphorique *j'en mettrais la main au feu*, avec laquelle on sous-entend : s'il fallait en donner la preuve la plus éclatante.

A une époque très reculée, les Grecs usèrent du même moyen pour se disculper d'une accusation : car on voit dans l'*Antigone* de Sophocle (v. 264) que les Thébains, soupçonnés d'avoir favorisé l'enlèvement du corps de Polynice, s'écrièrent :

« Nous étions prêts à manier le fer
» brûlant, à marcher à travers les flammes
» et à prendre les dieux à témoin que nous
» ne sommes point coupables de cette
» action et que nous n'avons point été de
» complicité avec celui qui l'a méditée ou
» qui l'a faite. »

En supposant donc que saint Louis n'eût pas substitué les preuves testimoniales au jugement de Dieu, comme il l'a fait, nous aurions encore pu, par une allusion aux pratiques des anciens peuples de la Grèce, dire dans notre langue : *en mettre la main au feu*.

RETOUR LE SOIR

*Je t'apporte à guérir mon cœur blessé du jour;
Et mes yeux, fatigués des hommes et des choses,
Avant de s'endormir sous les paupières closes,
Ont besoin de douceur, de pénombre et d'amour.*

*Fais que j'oublie un peu toutes mes lassitudes;
Pose à mon front tes doigts légers; console-moi
D'avoir pu tout un jour vivre si loin de toi;
Fais que j'oublie un peu toutes mes servitudes.*

*Raconte-moi, tout bas, ton âme d'aujourd'hui,
Pour que mon pauvre amour doucement s'en pénètre,
Sa tristesse accoudée au bord de la fenêtre,
Et ce que tu souffrais de silence et d'ennui.*

*Oh! parle! — Et pour demain tu trouveras encore
Dans l'immense pitié dont mes regards sont pleins
La force de m'aimer autant que je te plains,
La douceur de me plaindre autant que je t'adore.*

*Notre exil ennoblit ta pensive beauté.
Va, ne regrette pas ta vie ardente et sombre,
Toi qui pouvais sourire et qui subis dans l'ombre
L'amour, comme un devoir librement accepté.*

ANDRÉ RIVOIRE.

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin,
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Énergique puisque*

**" DANS LA VIANDE CRUE,
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
CEST LE JUS "**

Docteur J. HINZCOULT,
"La Lézithine"
J. B. L. L. L.

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Quand on d'un prix élevé et
moins chère des préparations
Il vaut mieux faire
petite quantité d'un remède dont la valeur
qu'une dose élevée d'un produit quelconque.*



SUR LE TRAITEMENT DES ANÉMIES GRAVES

G.-H. WHIPPLE (1), dans des travaux qu'il a publiés «l'American Journal of Physiology» a rigoureusement démontré, par une série de longues et patientes recherches et de nombreuses expérimentations, l'influence constante du régime du foie de bœuf cru sur les anémies les plus graves. Il a prouvé d'une manière incontestable, que **ce régime est le plus puissant agent de régénération spécifique de l'hémoglobine et des globules rouges.** Une semblable alimentation poursuivie quinze jours peut, dit-il, fournir 100 grammes d'hémoglobine au-delà du **facteur de maintien quotidien**, c'est-à-dire du **minimum** de globules rouges appelés à prendre place, dans la circulation, des globules périmés, usés. Au cours du régime hépatique, l'économie emmagasine, en outre, par avance, une **réserve** de substances voisines de l'hémoglobine, dont les éléments seront ultérieurement utilisés en vue de l'hématopoïèse.

(1) Doyen de la Faculté de Médecine de Rochester (N.Y.).



C'est surtout dans les anémies graves, complexes, pernicieuses, brightiques, tuberculeuses, cancéreuses (que leur étiologie semblerait placer au-dessus des ressources de l'art), que la méthode de WHIPPLE, confirmée par les travaux de GIBSON et HOWARD, MINOT et MURPHY, a fourni les résultats les plus concluants. Dans 45 cas d'anémie pernicieuse, dont un tiers avait présenté plus de 2 rechutes hémolytiques et où toutes les médications, transfusions comprises, avaient totalement échoué, les hématies augmentèrent, en quelques semaines de 1,500,000 à 4 millions, pendant que le taux de l'hémoglobine se trouvait porté de 55 à 80 pour 100.

Le BOV'HÉPATIC, extrait total de foie muni de tous ses ferments et oxydases, représente donc, à l'heure actuelle, une médication logique, une arme de précision, à diriger, sans inconvénients possibles, contre toute anémie grave.

Littérature et Échantillon : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ — Romainville (Seine)



UNE SOUTENANCE DE THÈSE AU XVIII^e SIÈCLE

Peinture anonyme (XVIII^e siècle) exposée dans la Salle du Conseil de la Faculté de Pharmacie de Paris

LE DOCTEUR ALBERT CALMETTE

Sous-Directeur de l'Institut Pasteur de Paris

Albert Calmette est né à Nice en 1863. Entré en 1883 dans le Service de Santé de la Marine, il fit d'abord la campagne de guerre de Chine (1883-1885) dans l'escadre de l'Amiral Courbet, puis une campagne de dix-huit mois au Gabon-Congo (1886-1887); puis encore une campagne de deux années à Terre-Neuve et aux Iles Saint-Pierre-Miquelon (1888-1890).

Au retour de celle-ci, ayant passé sur sa demande dans le Corps de Santé des Colonies, il sollicita et obtint l'autorisation de travailler à l'Institut Pasteur, dont la fondation était toute récente.

C'est alors qu'il fut désigné par M. Pasteur pour créer à Saïgon un centre vaccino-gène et un laboratoire de recherches rendu nécessaire par les épidémies de variole qui décimaient les populations indigènes de l'Indo-Chine, et aussi par la fréquence de plus en plus grande des cas mortels de rage humaine parmi les fonctionnaires et les colons.

Au cours de sa direction de ce centre de recherches, le choléra, la dysenterie, les abcès du foie, les venins des serpents, la fermentation alcoolique du riz par les mucédinées indigènes, la fermentation de l'opium furent les principaux objets des travaux du jeune savant, jusqu'à son retour en France, en Juillet 1893.

Rentré dans le laboratoire de M. Roux, il réussit alors à préparer un sérum antivenimeux polyvalent qu'on utilise aujourd'hui dans tous les pays où les reptiles venimeux constituent un grave danger pour les hommes et les animaux domestiques.

En Janvier 1895, sur la demande d'un Comité qui s'était formé, à Lille, en vue d'organiser un Institut de Sérothérapie et de recherches bactériologiques, le docteur Calmette fut désigné pour créer l'Institut Pasteur de Lille, qui ne tarda pas à devenir la plus importante des filiales de la Maison-mère de Paris.

C'est pendant son séjour à Lille, qui dura vingt-cinq ans — dont les quatre douloureuses années d'occupation allemande, — que le problème de la lutte scientifique et sociale contre la tuberculose devint pour le docteur Calmette une véritable obsession, et qu'il s'efforça d'apporter quelques progrès aux conditions d'existence des populations, en étudiant les procédés nouveaux d'épuration biologique des eaux usées, urbaines et industrielles, procédés qui sont susceptibles de mieux assurer la protection des rivières et des nappes souterraines contre les causes de pollution si nuisibles à la santé publique.

Entre temps, une épidémie de peste bubonique ayant éclaté à Porto, pendant l'été 1899, épidémie qui constituait une grave menace pour l'Europe occidentale et surtout pour la France à la veille de l'Exposition Universelle de 1900, l'Institut Pasteur organisa aussitôt une mission d'études dont la direction fut confiée au docteur Calmette, et au cours de laquelle, avec Taurelli Salimbeni, il put préciser la technique de la vaccination et de la sérothérapie contre la peste.

En 1920, l'Institut Pasteur ayant été sollicité de créer un laboratoire à Alger, pour l'étude des maladies humaines et des épizooties dont dépendent en grande partie la colonisation et l'essor économique de l'Afrique du Nord, le docteur Calmette fut encore chargé d'organiser et de diriger les débuts du nouvel Institut.

Enfin, en 1917, après la mort de Metchnikoff, il fut élu sous-directeur de l'Institut Pasteur de Paris, fonctions qu'il prit en 1919, quelques mois après la libération de Lille.

Depuis 1920, le docteur Calmette dirige le cours de microbiologie fait annuellement à l'Institut Pasteur, avec la collaboration des professeurs et des chefs de laboratoire de cet établissement.

C'est dans cette dernière période que le docteur

Calmette poussa ses recherches sur l'immunité antituberculeuse, recherches qui devaient aboutir, en Juillet 1921, à la réalisation et à la présentation du B.C.G. (vaccin billé Calmette-Guérin).

Dès 1906, en effet, le docteur Calmette avait établi pour la première fois, avec G. Guérin, que l'immunité antituberculeuse était liée, au moins dans sa première phase, à la présence de quelques bacilles vivants, mais peu virulents, dans l'organisme, c'est-à-dire à la préexistence d'une infection légère, bénigne, compatible avec la plus parfaite santé, et ne se manifestant par aucun signe clinique autre que la sensibilité à la tuberculine.

Il fallait donc chercher à créer artificiellement une race de bacilles tuberculeux qui fût réellement privée de virulence pour toutes les espèces animales et qui pût servir de vaccin au même titre que les vaccins de Pasteur, c'est-à-dire ceux dont les caractères sont héréditairement fixés.

Après nombre de tentatives, les expérimentateurs trouvèrent, dans la bile de bœuf glycinée à 5 pour 100, un milieu qui permettait la transformation d'un bacille bovin originairement très virulent, en un bacille presque inoffensif pour le cobaye et pour le veau.

Après 230 passages ininterrompus sur bile, ils obtenaient enfin un bacille parfaitement inoffensif, ne produisant plus de lésions tuberculeuses réinoculables en série, mais produisant cependant chez les animaux sains de grandes quantités d'anticorps, et se montrant actif producteur de tuberculine.

L'expérimentation devait prouver que ce bacille billé conférait aux animaux, sans le moindre inconvénient, le même état de résistance vis-à-vis des réinfections que celui que réalise, dangereusement, une très légère infection virulente.

Le docteur Calmette se jugea donc autorisé à entreprendre des essais de vaccination des jeunes enfants, dès les premiers jours de leur venue au monde, puisque c'est seulement à cet âge que l'on peut trouver des sujets encore indemnes de toute infection bacillaire préexistante.

C'est en Juillet 1921 qu'un premier nourrisson, fatalement voué à l'infection tuberculeuse en raison de sa cohabitation inévitable avec une grand-mère phthisique, ingéra à trois reprises, les trois premiers, cinquième et septième jours qui suivirent sa naissance, une dose de B.C.G. correspondant à 240 millions de bacilles.

Aucun incident ne suivit et cet enfant, âgé actuellement de dix ans, est en parfaite santé.

D'autres essais, en nombre croissant, suivirent. Au 1^{er} Septembre 1927, le nombre des nouveau-nés vaccinés, en France seulement, dépassait 38.000, dont plus de 2.500 nés de mères tuberculeuses, ou ayant vécu plus d'une année, dans un milieu familial bacillifère. Alors que pour ces derniers, la mortalité par tuberculose dans la première année de la vie dépasse 24 pour 100, chez les enfants vaccinés de la même catégorie, elle est restée inférieure à 1 pour 100.

Actuellement, dans le monde entier, plus d'un million d'enfants ont été vaccinés sans un seul accident sévère, et toutes les statistiques s'accordent pour montrer que la mortalité générale de ces vaccinés est inférieure à celle des enfants non vaccinés, comme si l'immunité anti-tuberculeuse créée par le B.C.G. renforçait les défenses de l'organisme contre d'autres infections que la tuberculose, ou encore, comme si les infections tuberculeuses inapparentes des enfants bien portants diminuaient cependant la résistance de ces enfants aux autres infections.

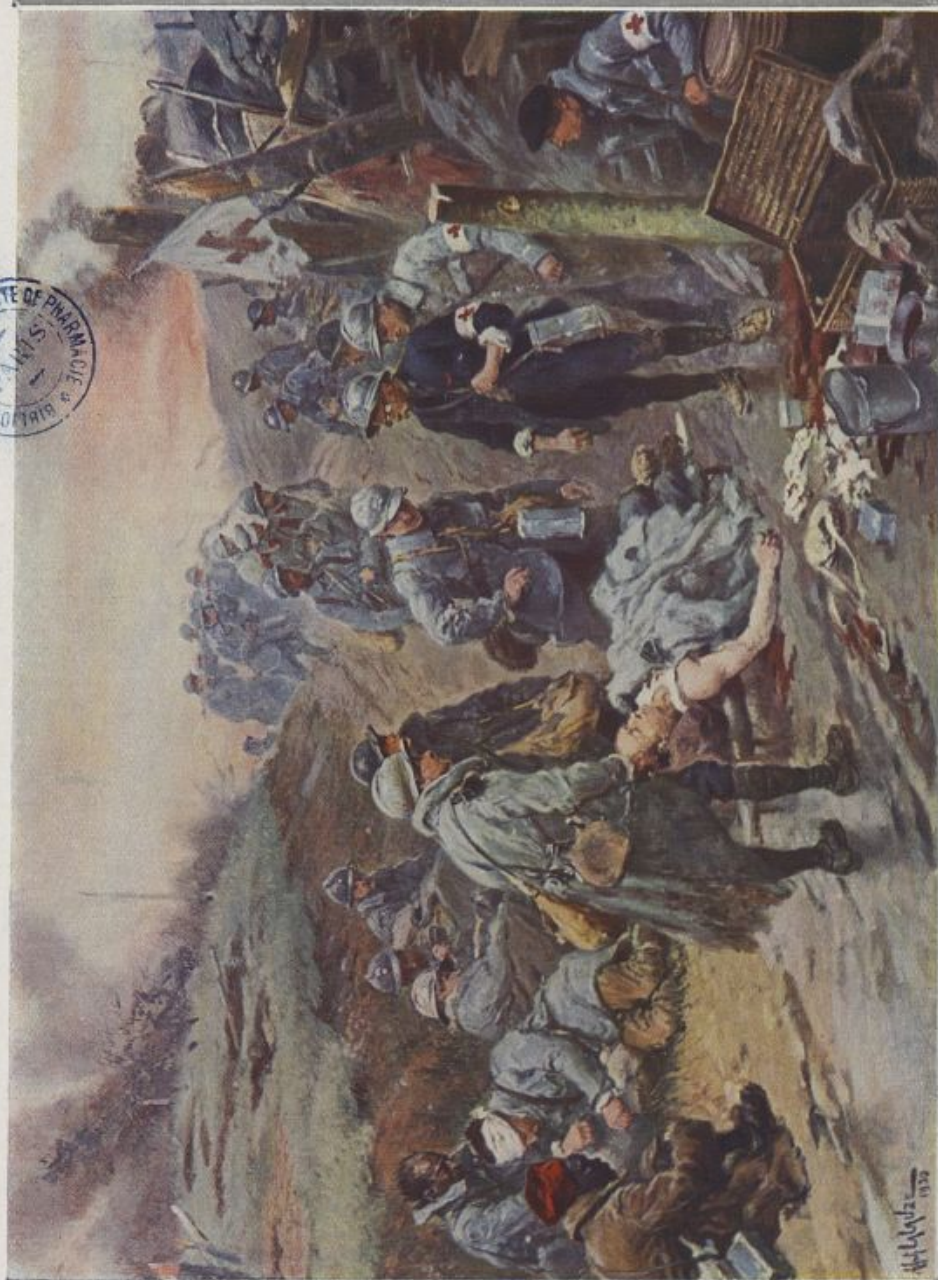
Le docteur Calmette est Membre de l'Académie de Médecine et Membre correspondant de l'Académie des Sciences.



Photo Ribaud



PALISEAU - COLLECTION DE M. René ARNOLD



LE POSTE DE SECOURS
(Bataille de la Somme, 1916) - par Alphonse LAUZE - École française